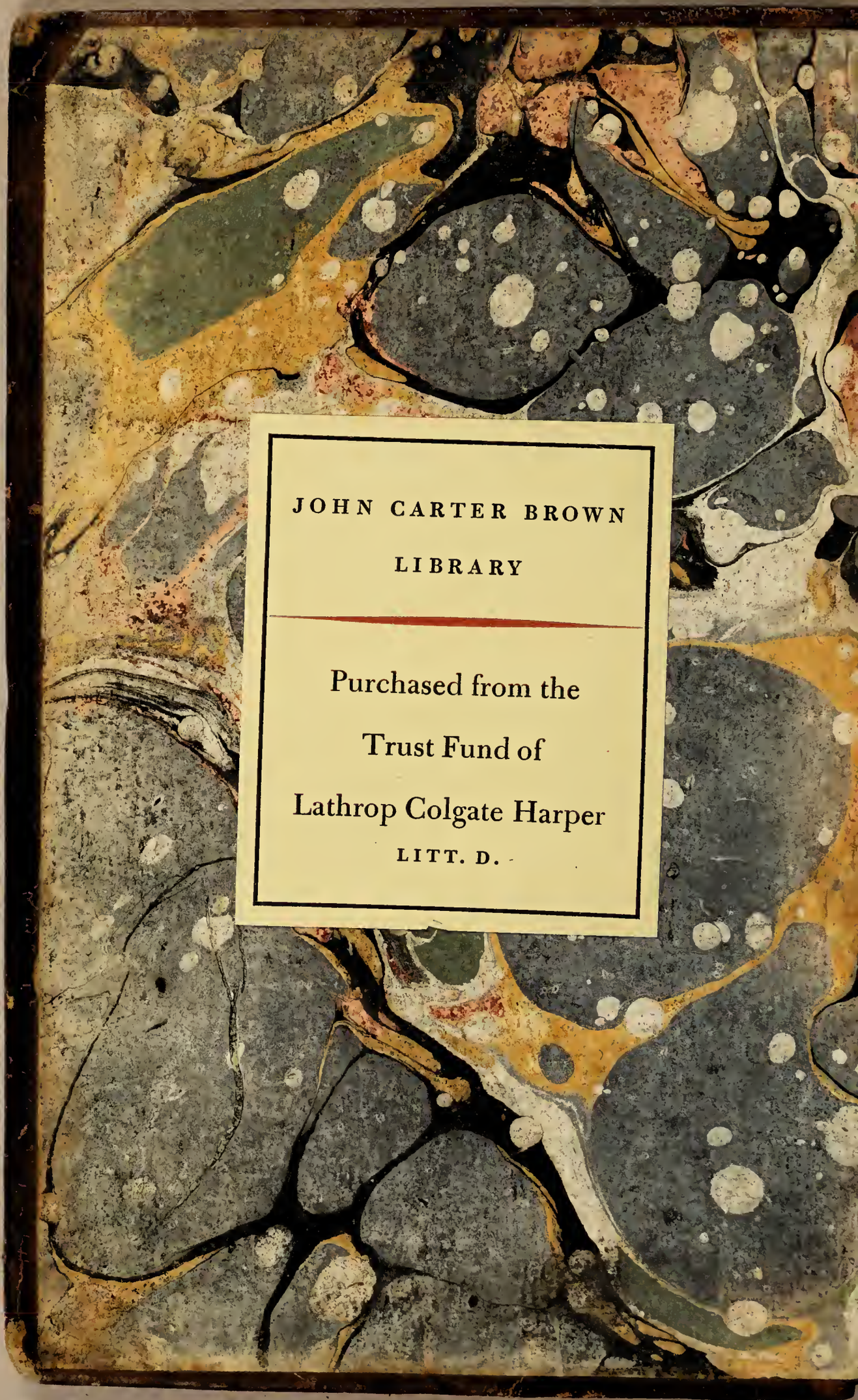
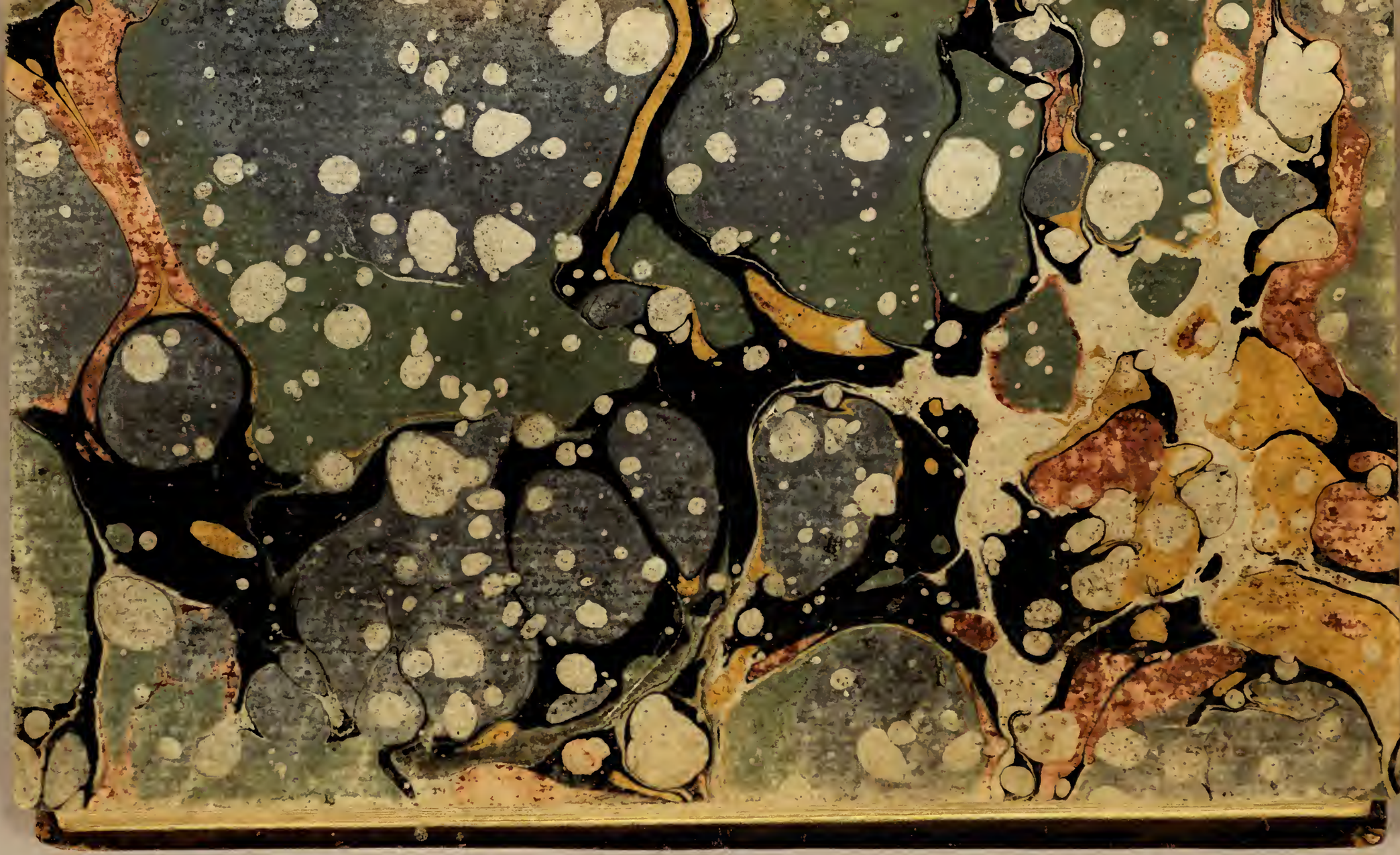

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.



7106

Papier velin

Ouvrage d'un quarteron.

OPUSCULE

OU

ESSAI

TENDANT

À RECTIFIER DES PRÉJUGÉS NUISIBLES

ET

À FORMER DES VERTUEUX ÉCLAIRÉS.

PAR UN AMI DU GENRE HUMAIN.

Soopds.

À LONDRES

Chez DAVID FOWLER, Libraire, N° 18, PIAZZA,
COVENT GARDEN.

De l'Imprimerie de J. COOPER, Bow Street.

1791.

RPJCB

AVIS DE L'EDITEUR.

CET opuſcule fut compoſé pluſieurs années avant la revolution de France. Il alloit paroître au jour lorſqu'elle ſurvint. J'en ſuſpendis alors l'impreſſion afin de voir quelle tournure ce grand evenement prendroit & quelles facilités il en reſulteroit pour l'introduction d'un pareil ouvrage dans un païs où autrefois il eut été proſcrit & brulé. Je fus ſi frappé des ſages decrets de l'Aſſemblée Nationale conformes aux vœux formés dans cet opuſcule que j'étois determiné à le ſuprimer comme ſuperflu après l'inſtruction que par ſon exemple la France donne aux autres contrées Catholiques : mais conſiderant qu'au contraire depuis cette epoque les ſupots du Pape s'efforcent pluſque jamais d'abuſer de la credulité des peuples en de pretendus livres ſacrés ſoit pour leurs perſonels intérêts quand ils n'ont point d'autre motif comme en Flandres en France & en Allemagne, ſoit pour favoriſer le deſpotiſme quand il les

protége comme en Eſpagne ; preſentement je crois utile de faire imprimer cet ouvrage comme un antidote que les circonſtances exigent, & dont la bonne foi d'un grand nombre d'hommes a beſoin contra la fourberie & le fanatiſme des prêtres. Ce qui ſuit fut écrit en 1789.

Les Quakers, partiſans du ſeul bon ſens & ennemis de tout préjugé mal fondé, ne ſont guère connus dans l'intérieur de la France ni dans aucun autre païs des Catholiques Romains que par un petit nombre d'articles de Voltaire & de l'Abbé Raynal ou par les récits de quelques voïageurs. A peine même le ſont-ils, excepté par la ſimplicité de leurs vêtements, par leur probité & par leurs aumones abondantes, dans les etats Proteſtans, où ils jouiſſent du libre exercice de leur religion, mais où dailleurs leurs ſentimens ſont preſqu'ignorés du public, parce qu'en général ils vivent fort retirés, loin du tumulte & du grand monde. Vertueux & pacifiques, ſemblables à des agneaux au milieu des loups, il ne ſe ſont ſignalés dans la dernière revolution en Amérique que par leur ſoumiſſion aux décrets de

la Providence & par une patience auſſi muéte que généreuſe. Les papiers Anglois, à l'occaſion des plaintes & des ſupliques ſans nombre des Américains refugiés, ont obſervé comme digne de remarque, que quoique les Quakers ſoïent ceux qui aïent le plus ſouffert en Amérique pour leur fidélité envers le gouvernement, ils ſont toutefois les ſeuls qui ne lui aïent préſenté aucune requête pour en être indemniſés. L'unique ſuplique, qu'ils aïent faite depuis la paix, n'eſt point pour eux mêmes, mais en faveur des négres, portion du genre humain la plus ſouffrante & la plus délaiſſée.

L'ouvrage nouveau, qu'on offre au public d'après un manuſcrit compoſé en François par un Quaker même, qui ſemble avoir été familiérement verſé dans cette langue, donnera au lecteur curieux facilité d'aprendre de ſource, quels ſont leurs principes, deſtructeurs de toute fable & de toute ſuperſtition, mais pleins de l'amour de Dieu & du prochain. Lorſqu'en l'année 1675 Robert Barclai en fit l'apologie, il fut obligé, comme autrefois Iſaac, de ſe revêtir de poil de bête & de reſſembler à Eſau

pour obtenir la bénédiction de Jacob. Le peuple n'eut point trouvé admiſſibles les ſentimens de ce philoſophe fondés ſur les lumières du bon ſens, s'il ne les eut vus théologiquement couverts du ſtile de la Bible & des Saints Pères. C'étoit une formalité néceſſaire en ce tems là, particulièrement en Angleterre, où même dans les délibérations du Parlement on uſoit communement un langage emprunté de S. Paul ou de l'Apocalipſe. Une preuve manifeſte qu'on eſt actuellement beaucoup plus éclairé qu'on ne l'étoit alors, c'eſt que non ſeulement la vérité n'a beſoin préſentement que d'elle même pour ſe faire écouter & triompher, mais bien plus les citations les plus reſpectées & les plus déciſives autrefois ne convainquent de rien aujourd'hui ſans être préalablement examinées & jugées de bon alloi. Avant que de croire, on veut connoître ſur quel fondement : on diſcute tout au flambeau de la raiſon & de l'expérience. Remercions la Providence de nous avoir fait naître dans un tems où nul théologien ne réuſſiroit à prétendre que les motifs & les titres de la Foi même ne ſont pas un lé-

gitime objet d'examen : plus elle eſt obſcure, plus il eſt neceſſaire qu'au moins ſes motifs ſoient evidens & ſes titres certains.

Que les pretendus eſprits forts ne s'imaginent pas toutefois que cet ouvrage ſoit en leur faveur. Aucun livre, au contraire, ne fut jamais plus que celui ci en même tems opoſé à l'impieté comme à la ſuperſtition ni peut être plus propre à former de bons citoïens & des vertueux éclairés dans toute région & ſous toute domination quelconque.

L'auteur, en confiant ſon manuſcrit pour l'impreſſion avant ſon décès, a exigé un éternel ſecret touchant ſon nom qui d'ailleurs ne doit aucunement influer ſur le mérite ou démerite de cet ouvrage. Puiſſe-t-il produire l'unique fruit qu'il s'en eſt propoſé ! Celui d'être utile.

Avant que de terminer cet avis au lecteur, je dois lui obſerver, que la traduction precéde ou ſuit toujours en ſubſtance le peu de mots latins cités dans cet ouvrage ; & que la table ſommaire imprimée à la fin eſt de l'auteur même : c'eſt une courte analiſe qui mérite d'être lue.

Je me ſouviens que l'auteur, dans une converſation où il m'expliqua ſes vues, non ſeulement gémit beaucoup ſur le détriment que le bonheur des peuples & l'autorité des legitimes ſouverains éprouvent en Europe de la part des Prêtres ; mais que très particulièrement il obſerva, en pointant ce qui s'eſt paſſé ici à Londres en 1780 & en Hollande du tems du Grand Penſionaire de Witt, que, quoique les ſectes Proteſtantes ſemblent être plus éclairées que la Romaine, néanmoins elles ont toutes avec celle ci un égal beſoin d'un commun reméde qui les pacifie à jamais en detruiſant le fondement même de toutes leurs querelles & de leurs reſpectifs préjugés. " Les pre-
" tendus livres ſacrés, me diſoit-il, tant
" qu'on les laiſſera jouir de leur Divinité
" uſurpée, ſeront pour les peuples une
" ſource de ſanguinaire fanatiſme & de re-
" bellion. Le nom du ciel eſt prophané
" par des impoſteurs qu'il convient de faire
" connoître pour ce qu'ils ſont. Quant à
" ceux des Prêtres, qui agiſſent de bonne
" foi par une ſuite des préjugés de leur
" enfance & de leur éducation ; c'eſt leur

" rendre un important ſervice que de leur
" déciller les yeux, afin qu'ils ceſſent d'ê-
" tre les Miniſtres & les predicateurs de
" l'erreur. S'ils ſont des gens honêtes, ils
" pouront à l'avenir concourir au bien
" public tant par leur exemple que par
" leurs diſcours, ſe bornant à prêcher Dieu
" & la Morale ſans aucun mélange de Fa-
" bles ni de ſuperſtition. C'eſt ainſi que
" le Clergé ſe conduit ici en Angleterre,
" où il lui eſt honorable d'être inſtitué par
" un decret National ; au lieu qu'en Italie,
" en France, en Eſpagne, &c., pretendant
" ne tenir ſon inſtitution que d'un droit
" divin, qui eſt une manifeſte impoſture,
" on ne peut y regarder des Prêtres de
" cette eſpéce que comme des charlatans
" trompeurs ou trompés, fripons ou ſots."

De deteſtables politiques pretendent qu'il faut par des impoſtures aveugler le genre humain pour parvenir à le rendre heureux & gouvernable. Notre auteur étoit perſuadé au contraire qu'il faut par des enſeignemens vrais l'aider & l'éclairer autant que poſſible afin que chacun étant dirigé par des principes ſurs de probité & de bien-

veillance univerſelle puiſſe augmenter ſon bonheur propre dans la ſociété où il vit en contribuant à celui des autres. Les ténébres ne ſont bonnes que pour les filoux : eux ſeuls craignent la clarté des reverbères pendant la nuit ; au lieu qu'un honête homme en profite pour ſe garder d'eux & pour aller ſon droit chemin ſans ſe bleſſer lui même ni perſonne.

D'ailleurs, nous ſommes dans un ſiécle de lumières & il convient de marcher à ſa clarté. Malheur aux particuliers & ſurtout aux Princes qui penſeroient autrement ! Envain un deſpote recoureroit aux miſtères de la revelation & aux rigueurs de l'Inquiſition pour cimenter ſon autorité ; il éprouveroit bientôt qu'il eut mieux valu pour lui d'être le père & l'ami équitable de ſon peuple que d'en être le tiran. Actuellement le jour de la verité pénêtre juſque dans les claſſes d'hommes les plus obſcures & autrefois les plus ignorantes. Leurs mepris ſe repand ſur la fourberie qui leur en impoſoit & ſur ceux qui en ont fait uſage. Il convient donc à un prince qui veut ſe concilier l'eſtime & le reſpect de ſon peuple de ne

point permettre qu'il ſoit trompé par des fables mais de le gouverner par la raiſon & avec bonté, ſe reſouvenant, comme on le fait depuis longtems ici en Angleterre & comme on le doit univerſellement, *qu'un ſeul homme eſt fait pour tous & non pas tous pour un ſeul.*

PRÉFACE DEDICATOIRE.

ON ne doit pas attendre d'un Quaker de vains complimens ni d'inſipides flatteries. Cet ouvrage eſt ſimplement dédié à celui des Princes Souverains, qui ſaura s'en rendre le plus digne en profitant de ſa lecture ; & qui dégagé lui même de préjugés, s'efforçera d'en guérir la Nation confiée à ſes ſoins, la ſoulageant du peſant fardeau de l'intolérance, de la ſuperſtition, & des décimes. Le nom d'un tel Prince ſera en bénédiction chez toutes les générations ſuivantes. Son triomphe ſera plus difficile que celui des plus grands conquérans, mais en même tems il ſera plus glorieux & plus durable. Oſer même y aſpirer eſt un projet digne d'un Prince ſupérieur à preſque tous ceux qui ont jamais régné. Les Héritiers des Têtes couronnées trouveront dans la lecture de ce petit ouvrage des inſtructives notions qui les préſerveront d'être trompés par le clergé, le quel, s'arrogeant un prétendu pouvoir ſpirituel dans l'Etat,

non ſeulement uſurpe la ſubſtance temporelle des peuples, mais partage & ſouvent même envahit les droits du Souverain.

" Imprimé à Londres, s'écrieront en " France, en Eſpagne, en Italie, &c., les " ſupots de ce même clergé, grand Dieu ! " Quel bon ouvrage peut venir d'un tel " païs d'excomuniés ? Prennez garde de " mettre votre Foi en danger par de ſem- " blables lectures. Bien plus, encore, cet " ouvrage provient de l'un de ces fous " apelés Quakers, gens ſinguliers, qui dail- " leurs ſans autre crainte tremblent au ſeul " nom de Dieu ; qui mettent aveuglement " la Religion dans la Probité, dans la bien- " faiſance, & dans l'adoration d'un Dieu " unique, ſans ſe ſoucier de nos miſtères ; " qui ne veulent ni Prêtres pour les domi- " ner ni eſclaves pour les ſervir ; ces ſtu- " pides, qui dans leur ville de Philadel- " phie ont donné la liberté à tous leurs " Négres ; & qui ont cru devoir acheter " des anciens ſauvages de l'Amérique la " légitime poſſeſſion du terrein qu'ils y " occupent, malgré qu'ils en euſſent ob- " tenu une donation du Souverain en Eu-

" rope. De pareils inſenſés ne peuvent
" faire ni bonnes actions ni bons écrits."

Helas ! Comment imaginer tout ce que les Prêtres diront de ce petit Eſſai ? Mais il eſt à croire que leur éloquence ſera quelquefois intérompue par ceux de leurs auditeurs qui réfléchiront & feront remarquer que ces pieuſes gens ne peuvent en cette occaſion ci avoir trop de zele pour le ſalut de l'univers, puiſqu'il y va réellement du leur propre, c'eſt à dire, de la conſervation de leurs uſurpations fortunes & grandeurs temporelles, unique but de leurs fauſſes doctrines & de leur pretendu pouvoir ſpirituel.

OPUSCULE.

I. *NE jugez point d'après les aparences, mais portez un jugement équitable.* Faute de mettre en pratique ce ſage precepte de leur Evangile même, combien ſe trompent les intolérans, lorſqu'ils condamnent ceux qui ſemblent n'être point d'une même communion avec eux, ſans conſidérer que la vraie communion des Chrétiens eſt celle de l'eſprit & que tous ceux qui diſperſés ſur la ſurface de la terre ſe réuniſſent en eſprit & en vérité pour adorer dans leurs cœurs un ſeul & même Dieu, leur univerſel créateur, & qui implorent ſa miſéricorde comme principe de toute grace & de tout ſalut, ne ſont tous qu'un même corps de parfaits adorateurs, étant tous réunis dans un même culte intérieur, quoiqu'en aparence ſéparés par la diverſité des cultes extérieurs. Selon ces intolérans, hors de leur petit cercle point de ſalut : ſeuls ils ſont les élus du ſeigneur : ils tiennent les clefs du Roïaume de Dieu & ils en poſent les limites. Sectateurs de la lettre plus que de l'eſprit de l'Evangile, ils s'attachent moins à la réalité qu'aux mots : ils connoiſſent beaucoup plus le nom de Chriſt qu'ils n'en comprennent la ſubſtance & l'étendue. Delà vient

qu'ils ne croient point qu'un homme qui ignore ce nom puiſſe être ſauvé ni poſſeder ſa grace ; comme ſi un homme, qui poſſéderoit une guinée ſans en ſavoir le nom, ceſſeroit d'en être le poſſeſſeur. Nous oſons le dire : partout où peut pénétrer cette lumière éternelle qui éclaire l'homme en ce monde, là s'étend le roïaume de Chriſt. Puiſque lui-même eſt cette lumière ſuivant l'Evangile, conſéquemment tous les diſciples de cette lumière ſont ſes diſciples & ſont vrais Chrétiens lors même qu'ils n'en portent point le nom.

II. Oui, franchiſſant la barrière des préjugés & pour la contemplation de ceux qui aiment la vérité, nous oſons l'affirmer : beaucoup d'hommes ſur la terre ſont vrais ſerviteurs de Dieu ſans avoir jamais entendu aucune prédication de l'Evangile ni connu le nom de Jeſus ; tandis qu'au contraire une infinité de gens, qui ſe profeſſent Chrétiens & croient l'être, ne le ſont point en effet. On ſe revoltera moins contre cette aſſertion, ſi l'on fait réflexion qu'en S. Mathieu Jeſus déclare qu'au jour du jugement, lorſqu'il récompenſera les charitables comme aïant été aſſiſté par eux dans ſes membres, pluſieurs témoigneront eux mêmes leur étonnement d'avoir été ſes fidéles ſerviteurs, tandis qu'il dira à d'autres qui ſe prétendent ſes diſciples aïant même opéré des miracles en ſon nom ; *allez, maudits, au feu de l'enfer ; je ne vous connois pas.*

III. Nous nous faiſons un devoir de regarder comme nos frères tous les hommes qui profeſſent d'adorer un ſeul Dieu en eſprit & en vérité ; c'eſt à dire, de toutes les forces de leurs ames & dans toute la ſincérité de leurs cœurs, de telle ſecte & de telle dénomination qu'ils ſoient ſans exception. Nous n'ignorons point que dans bien des païs on n'aprouve que certains cultes comme on n'y admet que certaines eſpéces frapées au coin du gouvernement. Mais ſans nous borner à ces formes extérieures qui paroiſſent cependant ſi eſſentielles, nous conſidérons que de l'or telle qu'en ſoit l'empreinte eſt toujours de l'or. Jeſus lui même, ſuivant une ancienne tradition, recommendoit à ſes diſciples d'être des banquiers habiles. Or jamais de tels banquiers ne mépriſent du veritable or, quoique les ignorans ou les gens conduits par les préjugés de leur païs à la vue d'une empreinte étrangère en faſſent un abſolu refus. Bien éloignés de rejetter à cauſe de la forme ce qui dans le fonds eſt très eſtimable, nous ſommes perſuadés que tout homme dont le cœur adore ſincèrement un ſeul Dieu, tel que ſoit ſon culte extérieur, eſt un citoïen non ſeulement digne de tolération, mais même d'amitié fraternelle.

IV. C'eſt dans l'amour de Dieu & celui du prochain que nous faiſons conſiſter la Religion. *Dans ces deux points ſont renfermés la loi & les prophètes,*

dit l'Evangile. Les intolérans connoiſſent cette vérité, mais ils n'agiſſent point en conſéquence. Nous autres, au contraire, nous faiſons un devoir d'y conformer notre conduite. Si nous ne craignions de faire honte à beaucoup de gens qui ſe nomment Chrétiens, nous pourions dire que c'eſt la pratique de ces deux points qui diſtingue plus particulièrement notre aſſemblée d'amis, qu'on ſurnomme Quakers : ces deux ſeuls points ſont tout notre code.

V. Sous le nom de Chriſt les Chrétiens bien inſtruits entendent-ils un autre Dieu que celui même qui nous a créés ? & ceux qui entendent un autre Dieu ſont-ils de vrais Chrétiens ou des idolâtres ? Si donc Chriſt n'eſt point un autre Dieu que l'univerſel créateur adoré par les autres ſectes, pourquoi dans les adorateurs d'un même Dieu ne point reconnoître des frères qu'un même cœur anime & qui ne ſont diſtingués que par des différences extérieures & ſuperficielles ?

VI. Nous regardons les cultes différens d'un ſeul Dieu comme divers raïons qui viennent aboutir à un même centre. Chriſt, apélé Dieu ſauveur, étant le même Dieu qui nous a créés conſidéré ſous un autre aſpect, change-t-il de nature, lorſqu'il eſt adoré par un Turc, un Indien, ou un Chrétien, parceque chez ces diverſes ſectes il eſt adoré ſous un nom différent ? Cette différence de

nom peut-elle opérer par elle même un changement dans la Divinité adorée ou dans les ſentimens du cœur adorateur ? Lorſqu'un Muſulman ou un Indien s'écrie *O vous qui m'avez créé ! ayez pitié de moi.* Lorſqu'il adreſſe de tout ſon cœur cette prière ou telle autre ſemblable à notre univerſel créateur, implore-t-il à ſon ſecours un autre Dieu que celui apellé Chriſt par les Chrétiens ? a-t-il recours à la miſéricorde d'un autre Dieu que de celui dont les Chrétiens attendent leur ſalut ? car enfin, il n'y a pas un vrai Chrétien qui doive ignorer que le ſang d'un homme tel qu'il ſoit n'a aucun prix par lui même & que tout notre ſalut vient de la ſeule miſéricorde de Dieu. Grandement condamnables ſont les Prêtres qui pour donner un culte ſenſible à leurs croïans attachent au ſang d'un homme immolé, qu'ils expoſent à l'adoration publique, le prix du ſalut éternel ; au lieu de les inſtruire que la miſéricorde Divine fait ſeule notre ſalut, qu'aucun ſang quelconque ne peut jamais par lui même mériter. Or ſi la miſéricorde de Dieu eſt ſeule la ſource du ſalut éternel, il faut donc s'adreſſer à elle même pour n'être point dans l'illuſion ; & quand les Turcs ou Indiens s'y adreſſent, ils ne ſont point en erreur. *Si un enfant demande du pain à ſon père,* dit l'Evangile, *ſon père lui donnera-t-il un pierre au lieu de pain ?* Pourqui donc oſer prétendre que quand un Turc ou un Indien implore la Divine mi-

ſéricorde de notre Père celeſte par telle ou ſemblable prière, *O vous qui m'avez créé ! aïez pitié de moi ;* Dieu le rejette & l'abandonne à une damnation éternelle parcequ'il n'a point recouru à lui au nom de Jeſus ; comme ſi la miſéricorde Divine nous ſauvoit à cauſe d'un nom & par un autre motif qu'à cauſe d'elle même ; ou comme ſi par le nom de Chriſt on devoit entendre un autre Dieu que le créateur univerſel adoré par ce Turc & par cet Indien ? Gardons-nous d'admettre des illuſions ſous tel jargon théologique on ſous telles inintelligibles diſtinctions qu'on nous les préſente. Si dans Chriſt de prétendus Docteurs veulent nous faire adorer un homme ou un autre Dieu que notre univerſel créateur, je ſuis charmé de faire avant de mourir cette publique déclaration de ma Foi & de celle de tous les honêtes Quakers ; qu'un tel Dieu n'eſt point le notre ; que nul homme ni aucun être créé n'eſt digne de nos adorations ; & que dans ce ſens nous pouvons dire comme S. Paul, que nous ne connoiſſons point Chriſt ſuivant la chair ; finalement, que nous ne connoiſſons point d'autre Dieu que celui qui nous a créés, le quel eſt en même tems notre univerſel créateur & conſervateur par ſa puiſſance, notre univerſel redempteur & ſauveur par ſa miſéricorde. Notre Chriſtianiſme eſt pur & exemt de toute idolâtrie que jamais nous n'adopterons même maſquée ſous des termes évangeliques.

C'eſt pour éviter d'induire perſonne en erreur que dans nos aſſemblées nous emploïons rarement le mot de Jeſus ou de Chriſt, quoique par ces termes ſimboliques nous n'entendions rien de charnel comme le préſente le ſens litteral, mais ſeulement la ſageſſe ſuprême & toute puiſſante ; l'infinie bonté ; la vérité éternelle ; le verbe éternel ; cette lumière Divine qui éclaire l'homme par ſa manifeſtation intérieure ; enfin, la ſubſtance même de notre univerſel créateur, eſſence & plénitude de toute ſouveraine perfection. Par cette explication l'on peut comprendre que ſi quelquefois nous ſemblons parler comme les ſuperſtitieux, il ne faut point pour cela nous attribuer leurs mêmes ſentimens.

VII. On ſait comment l'idolâtrie fut autrefois introduite en Egipte par les Prêtres, abuſant des caractères de l'écriture ancienne, autrement dite des hiérogliphes, dont la pluſpart étoient des figures d'animaux. C'étoit par ces caractères que les peuples étoient aviſés non ſeulement de tout ce qui concernoit la célébration de leurs néomenies, mais encore de tout ce qui intéreſſoit la religion & l'agriculture. Cette écriture étant changée & aïant été convertie en des caractères plus ſimples qui ſeuls reſterent en vogue, les Prêtres affecterent de retenir l'uſage des hiérogliphes anciens & reſerverent pour eux la connoiſſance de leur ſignification, s'envelopant dans des miſtères & ne préſentant au

peuple que cette écriture qu'ils apeloient ſacrée. Inſenſiblement ces repréſentations furent confondues avec la vérité qu'elles énoncoient & devinrent l'objet du culte public.

VIII. Helas! N'eſt-ce point préciſément ce que dans le Chriſtianiſme des gens qui ſe profeſſent les Miniſtres & les Prêtres du très haut, entreprennent de faire lorſqu'abuſant des écritures ils en ſubſtituent la lettre à l'eſprit & mettent un homme en place de la Divinité ? ce n'eſt plus la gratuite miſéricorde de Dieu qui nous ſauve, c'eſt le ſang de Jeſus. Pluſieurs attachent tellement le ſalut du genre humain au précieux ſang de Jeſus que ce même ſang en eſt le prix réel, digne compenſation de nos offenſes, au point que teints de ce ſang redempteur, non-ſeulement nous poſſédons la rançon de nos péchés, mais nous avons droit à l'héritage de notre Père celeſte; ce qui pris dans un ſens ſpirituel eſt très vrai, la croix de Jeſus étant une repréſentation & un tableau de la miſéricorde de Dieu compenſatrice de ſa juſtice : mais ſi on le prend dans un ſens litteral, c'eſt une pernicieuſe & déteſtable erreur, qui ſubſtitue l'ecorce & l'emblême de la réligion Chrétienne à ſa réalité.

IX. Bien plus, afin de pouvoir établir avec cette lettre des écritures tout ce qu'on veut, on en eſt venu juſqu'à oſer la repréſenter elle même comme ſi ſacrée qu'elle fait la régle de notre foi. Trom-

peuſe & fauſſe doctrine! Bien loin que la lettre des écritures ne ſoit ni ſi reſpectable ni ſi déciſive que les Prêtres veulent le faire croire, l'Evangile dit poſitivement que *la lettre tue, mais que c'eſt l'eſprit qui vivifie.* Quelle expreſſion! *la lettre tue.* Helas! n'eſt-elle point trop vérifiée? N'eſt-ce point avec ſon glaive que les Scribes & les Phariſiens du Chriſtianiſme égorgent la vérité? N'eſt-ce point ſur la lettre des écritures que ſe fondent toutes les héréſies & toutes ces fauſſes doctrines qu'on ne peut croire ſans commencer par renoncer aux lumières de la raiſon & du bon ſens, comme ſi ces lumières n'étoient point de Dieu lui même éclairant l'homme en ce monde. Quelle preuve plus évidente d'une doctrine erronée que de repréſenter le bon ſens, qui eſt la principale baſe de la vraïe religion, comme une néceſſaire victime qu'on doit lui ſacrifier?

X. L'ancien Teſtament étoit ſeulement une figure du nouveau, ſuivant tous les théologiens; & ſuivant pluſieurs, la lettre même de l'Evangile n'eſt en bien des endroits que la figure du ſens ſpirituel. C'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons les livres ſacrés. Bien loin d'être les ſectateurs de la lettre, nous n'en prennons que l'eſprit. Autrement & ſi ce n'eſt dans un ſens figuré, comment admettre l'hiſtoire d'Eve & du ſerpent converſant enſemble? Comment admettre les magiciens & toutes les plaïes d'Egipte; le ſoleil qui arrête ſa courſe aux ordres

de Joſué ; l'évocation de l'ombre de Samuel ; l'hiſtoire de Samſon ; celle de Jonas ; le ſtile crud du cantique des cantiques & celui d'Ezechiel ; ſon déjeûné ; la proſtituée d'Oſée ; la vertu du manteau d'Elie ; l'étoile, ſigne de la naiſſance du Meſſie & conductrice des trois Mages ; la tentation de Jeſus par le Démon ſi puiſſant ſur les corps qu'il tranſporte ſucceſſivement Jeſus ſur le pinacle du temple & ſur le ſommet d'une montagne d'où il lui fait voir tous les royaumes de ce monde & conſéquemment nos Antipodes ; cette légion de Démons ſortie du corps d'un ſeul homme & qui rempliſſant un troupeau de deux mille porcs, dans un païs où il n'y en avoit point par troupeaux étant prohibés par la loi, les font ſe précipiter dans la mer ; ce troiſieme ciel où S. Paul aſſure qu'il fut ravi & où il aprit nonſeulement ce qu'il enſeigna mais même ce qu'il n'oſa révéler ; l'Apocalipſe, &c. &c. Nous oſons l'enoncer franchement : ſi la Bible eſt conſidérée ſeulement ſuivant la lettre, c'eſt de tous les livres un des plus abſurdes & des plus mépriſables : mais ſi on la conſidère ſelon l'eſprit, c'eſt un livre très reſpectable ; enſorte que ſuivant que l'on eſt diſciple ou de l'eſprit ou de la lettre, c'eſt pour ainſi dire un livre de vie ou de mort.

XI. Rien de plus compliqué ni de plus ſuperflu que la ſcience de la lettre des écritures, objet de tant de volumineux commentateurs : rien au con-

traire de plus facile ni de plus fructueux que l'eſprit du Chriſtianiſme. Pour l'acquérir il ſuffit de rentrer en nous mêmes & d'y conſulter cette lumière qui éclaire l'univers. Ce qui eſt néceſſaire au ſalut eſt à la portée de tous les hommes, même de ceux que les ſavans apélent ignorans, mais qui peut être même parcequ'ils ignorent les ſubtilités & les faux ſiſtêmes de l'ecole en ſont bien plus propres comme moins remplis de préjugés à écouter la voix interieure de la vérité éternelle & univerſelle, la quelle malgré la diſtinction des langages qui ſépare les divers peuples ſait ſe faire entendre de tous & leur enſeigne à tous les mêmes principes de morale & d'équité.

XII. C'eſt en conſultant les lumières de la vérité éternelle & univerſelle que Barclai dans ſon apologie pour les Quakers, obligé de parler un langage théologique & miſtique pour répondre à des théologiens, a préſenté dans le ſtile figuré de la Bible, ſeul admiſſible en ce ſiécle là par l'eſpéce de gens avec qui il avoit affaire, un traité de Chriſtianiſme épuré qui s'accorde entierement avec la religion naturelle & avec la ſaine raiſon, pourvu qu'on le ſépare du jargon Juif dont il eſt envelopé.

XIII. Ce n'eſt point à cauſe du langage ſoit Anglois, François, Latin, Grec, ou Hébreu, qu'un principe eſt vrai ni parcequ'il eſt tiré de tels ou tels

livres, étaïé de telles ou telles citations ; mais il eſt vrai ſeulement parcequ'il eſt vrai, c'eſt à dire, conforme à ce qui nous eſt intérieurement enſeigné par cette lumière éternelle & univerſelle qui éclaire le monde & qui eſt Chriſt lui même, ſuivant l'évangile.

XIV. L'or éprouvé dans le creuſet n'en eſt que plus pur ; & la vérité contredite, perſécutée, triomphe avec plus d'éclat. Quoique les principes expoſés par Barclai dans ſon apologie des Quakers ou pluſtôt du bon ſens, où il nie que nous ſoïons conçus dans le péché originel & admet le ſalut de tous les honêtes gens même parmi les Muſulmans, fuſſent combattus par tous les efforts des théologiens qui les regarderent comme détruiſant de fond en comble leur ſiſtême entièrement établi ſur le péché originel & ſur ſa réparation ; néanmoins, ces principes étant eſſentiellement fondés ſur la lumière éternelle qui éclaire l'univers & dont l'eſprit eſt ſuperieur à la lettre des écritures, ils ne purent être ni ébranlés ni affoiblis. Ils furent enfin reconnus pour lumineux & admiſſibles dans un païs de réflexion. En conſéquence, par décret du Parlement de la Grande Bretagne, il fut permis aux Quakers nonſeulement de jouir de la plus parfaite liberté dans leurs aſſemblées publiques, mais même de marier & d'enterrer, principales prérogatives de

l'égliſe dominante refuſée en Angleterre aux autres ſectes du Chriſtianiſme, les quelles n'y jouiſſent que d'une ſimple tolération.

XV. L'expérience a prouvé que l'Adminiſtration Angloiſe a ſagement fait de protéger les Quakers: car excepté les Prêtres qui aiment à dominer ſur les conſciences & ſurtout à percevoir décimes, perſonne n'a jamais eu lieu de ſe plaindre d'eux. Au contraire, il eſt devenu démontré que la religion & les bonnes mœurs ſont un dépôt bien mieux conſervé dans les mains d'une aſſemblée entière où chacun eſt égal & a le même droit de parler que non pas entre les mains de quelques particuliers apointés à la pré-éminence de la Prêtriſe, preſque toujours tentés d'abuſer de leur autorité ſpirituelle pour leur profit temporel, couvrant toutes leurs prétentions & opinions du nom du ciel, & ſoufflant habituellement le fanatiſme contre tous ceux qui ne ſont point ſoumis à leur domination.

XVI. Peut-on ſans horreur ſe rapeler toutes ces guerres de religion, dont l'Europe ſaigne encore, & dont les Prêtres ont été les premiers moteurs? Peut-on ſe croire en parfaite ſureté pour l'avenir contre de pareils événemens tant que la cauſe en ſubſiſtera? Comme toutefois nous ſommes dans des tems plus éclairés, où l'on commence à être moins dupes des Prêtres que par le paſſé, il faut eſpérer qu'il s'établira finalement en Europe ſous

des Princes habiles une adminiſtration qui mettra les peuples à l'abri de pareils dangers. Nonſeulement la ſaine politique y déterminera, mais elle y trouvera même ſon compte en ſoulageant les peuples de la plus forte taxe dont ils ſoient accablés, ſeule excedente au profit des Eccléſiaſtiques toutes les autres enſemble qui ſe païent à l'Etat. Que ne pouroit-on point dire à cette occaſion de tous ces biens temporels que les Prêtres ſe ſont apropriés & qu'ils ont ſpiritualiſés ? Comment une ſaine politique a-t-elle pu permettre de pareils abus ou peut continuer à les tolérer ? Si l'on a été imbécile pendant un tems, eſt-ce une raiſon pour devoir l'être éternellement & irrémédiablement ? La diſtinction des biens temporels & des ſpirituels n'eſt-elle pas marquée dans l'Evangile même d'une manière qui doit faire dépouiller le Clergé & les Moines de toutes leurs uſurpations, lorſque Jeſus dit poſitivement que ſon roïaume n'eſt point de ce monde ? Finalement toutes les vaines diſputes ſur les limites des deux pouvoirs ſeront terminées pour la tranquilité des Etats, dès que l'on ſaura s'y paſſer des Prêtres à l'imitation des Quakers qui n'en ſont point pour cela ni moins pieux ni moins exemplaires.

XVII. D'ailleurs, d'où proviennent toutes les dogmatiques & pernicieuſes maximes contraires à la ſureté de la vie des Princes & au bon ordre de la ſociété, ſi ce n'eſt des caſuiſtes des ſcholaſtiques &

de tous ces prétendus Docteurs Eccléſiaſtiques qui établiſſent comme venant de Dieu ce qui véritablement ne provient que de leur iniquité, de leur fourberie, de leurs illuſions, ou de celles de leurs prédéceſſeurs ?

XVIII. Ce qui eſt vrai dans tous les tems, dans tous les ſiécles, dans toutes les langues & chez toutes les nations ; voilà l'éternelle vérité, révélée, non point ſur des tables de pierre ou ſur des parchemins, mais dans toutes les ames pures & ſenſibles, dont l'accord fait en ſa faveur un témoignage plus certain que celui des miracles ſujets aux doutes même légitimes de ceux qui ne les ont point vus perſonnellement. O éternelle vérité ! ſource unique de vraie lumière, daignez diſſiper nos illuſions & nos préjugés.

XIX. Preſque chaque peuple a ſes révélations attribuées à Dieu, les Indiens, les anciens Perſes, les anciens Romains, les anciens Gaulois ; nous ne voulons point mentionner ceux du ſiécle preſent, mais preſque tous ont eu & ont leurs livres révélés. Or comme ces livres ſont ſi contradictoirement opoſés dans ce qu'ils énoncent qu'ils ne peuvent être tous crus & admis indiſtinctement, quelle ſera notre pierre de touche pour diſtinguer s'ils ſont vraiment de Dieu ou non ? Autrement, nous ſerions irrémédiablement livrés à l'erreur faute de

moïen pour en pouvoir faire le diſcernement. Mais graces à la bonté & à la munificence de notre créateur, nous ne ſommes point dans ce cas là ; il a donné des yeux à notre ame, faiſons en uſage. Ce bon ſens, cette lumière qui luit intérieurement en nous & qui éclaire l'homme en ce monde, tel eſt notre ſecours de Dieu même pour diſcerner ce qui vient de lui ou ce qui n'en vient pas.

Pour connoître combien ce moïen eſt infaillible malgré les déclamations des ſuperſtitieux, il ſuffit de réfléchir & de conſidérer que cette lumière éternelle qui éclaire le monde eſt préciſement la même & la ſeule de qui toute vraie révélation puiſſe procéder. Toutes celles qui ne viennent point d'elle ne viennent point réellement de Dieu ; & par conſéquent, toutes celles qui ſont contraires à ſon témoignage intérieur doivent être rejettées. Obſervons combien néceſſairement ſa révélation intérieure & immédiate eſt ſupérieure même aux livres ſacrés, puiſqu'elle même eſt le principe de tout ce qu'ils contiennent de bon & qu'elle en eſt en même tems la ſource, l'eſprit, le juge & l'interpréte. L'Evangile même le dit que *la lettre ne ſert à rien & tue, mais que c'eſt l'eſprit qui vivifie.*

XX. Certainement il n'y a point un homme ſenſé qui ne croie en Dieu & ne ſoit prêt à croire en tout ce qu'il plaît à Dieu de nous ordonner de

croire, mais non pas en toutes les abſurdités qu'il plaît aux hommes de nous débiter au nom de Dieu dont ils abuſent.

XXI. Dieu eſt auteur de la nature & du bon ſens ; cela eſt inconteſtable : & par conſéquent, tout ce qui eſt directement contraire aux principes de la nature & du ben ſens n'eſt point de Dieu.

XXII. Il plaît à de prétendus théologiens de dire que notre nature eſt corrompue par le péché originel & ils le prouvent par leurs livres ſacrés ; ce qui ne prouve aucunement ni que notre nature ſoit corrompue ni la vérité du péché originel, mais ſuffiroit pour démontrer que leurs livres ſacrés ou ſont faux ou ne contiennent point ce dogme. Ce dernier ſentiment plus reſpectueux eſt celui que Barclai énonce dans ſon apologie pour les Quakers. Quelle abſurdité que ce prétendu péché originel, à cauſe du quel tout le genre humain eſt ſupoſé naître coupable & digne de damnation éternelle ! Quelle exécrable doctrine & quel pitoïable Roman ! Liſez en la fable qui, ſi l'on s'en tient à la lettre hiſtorique, n'eſt digne que de mépris. Y a-t-il dans les métamorphoſes d'Ovide une abſurdité plus mal tiſſue que celle d'Eve qui converſe avec le ſerpent, &c. ? Grand Dieu ! à quel degré de ſtupidité ſommes nous donc réduits par la confiance ancienne dans les Prêtres pour écouter pieuſement des contes qu'une nourice n'oſeroit pas faire à des

enfans un tant ſoit peu raiſonables? Au lieu des vérités éternelles dont le peuple s'attend à être nourri par les Prêtres, telles ſont les inſipides fables ſur les quelles ces mêmes Prêtres apuïent tout l'édifice de la religion qu'ils préchent comme venant de Dieu : & cette première fondation eſt elle même un dogme impie, injurieux à la Divinité, qu'ils ſupoſent faire naître tous les hommes coupables d'un péché, au quel ils n'ont jamais co-opéré, & livrés à ſa juſte colère éternelle avant que d'être nés. Quelle horreur! quelle abomination! ce ſeul dogme ſuffit pour manifeſter la fauſſeté de toutes leurs révélations ou du moins des interprétations & explications qu'ils en donnent ; car nous autres Quakers admettons les livres de Moiſe & toute la Bible à cauſe du ſens ſpirituel que nous lui donnons, comme nous admettons tous les livres de l'univers pour ce qu'ils contiennent de bon ; parceque nous ſommes perſuadés que tout ce qu'il y a de bon dans aucun livre quelconque procéde de l'éternelle vérité qui éclaire le monde ; mais c'eſt à ſa lumière même que nous diſtinguons ce qui en provient d'avec ce qui lui eſt étranger ; & juſques dans les livres réputés les plus ſacrés nous croïons qu'il faut toujours diſtinguer la lettre qui tue d'avec l'eſprit qui vivifie.

XXIII. La ſeigneur m'a dit .... ſon ange m'eſt aparu .... il m'a ordonné, &c. &c. .... Lorſqu'un

homme, que ce ſoit Minos, Numa, Apollonius; ou Mahomet, &c., s'énonce ainſi; à moins qu'il ne ſoit un viſionaire ou un fripon; ſa révélation eſt vraïe & certaine: mais malgré cela, elle n'a de certitude qu'à ſon égard. Il doit s'y conformer parcequ'il ſait qu'elle vient de Dieu; mais comme nul homme n'a droit d'être cru en pareille matière des autres hommes ſur ſa parole, une telle révélation n'eſt que pour lui ſeul & ne peut être admiſe comme loi & ſurtout loi dont dépend le ſalut éternel que par de crédules imbéciles. Supoſé même qu'en pareil cas un homme prouvat ſa miſſion, elle ne devient prouvée que pour ceux mêmes qui ont été les témoins de ſes preuves; & quiconque n'a point vu ni pu conſtater ces preuves n'eſt aucunement obligé d'y croire.

XXIV. Il n'y a plus de foi ſur la terre, diſent les Prêtres. Tout au contraire, il y en a trop; car ſi fou que ſoit un théologien qui debite des réveries, il y a toujours de plus grands fous qui les admettent. Ne faut-il pas être bien certain de la crédulité des peuples pour oſer leur dire comme font les Prêtres? " Fermez vos yeux pour voir " clair; ſuivez nous en aveugles; & gardez vous " de murmurer contre ce que nous vous enſeig- " nons comme contraire au ſens commun; ce ſont " des miſtères: & qu'eſt-ce que la raiſon & le " ſens commun en comparaiſon de la Foi? Si

" vous osez douter, vous serez damnés." Et alors ils prouvent la nécessité & la Divinité de cette Foi par un livre qui lui même la supose & en a grandement besoin pour concilier d'innombrables contradictions & absurdités.

XXV. *Tous les hommes ont péché en un seul.* Si vous lisez un pareil passage avec les yeux de la Foi, vous y croirez & cela vous paroîtra admirable, mais vous croirez une fausseté si grossière qu'elle est même facile à démontrer.

Je prie le lecteur préocupé par les préjugés de son éducation & de son païs d'avoir la bonté de suspendre son couroux contre des observations peut être nouvelles pour lui. Je le prie de se souvenir combien sans fondement furent scandalisés & indignés contre l'astronome Galilée ceux qui de son tems aprirent qu'il osoit avancer contradictoirement au témoignage de la Bible, que la terre tourne autour du soléil permanent au centre planétaire. La cour de Rome en fut vivement allarmée parcequ'elle sentit qu'un démenti si formel donné avec des preuves irrésistibles à ses livres sacrés ne les acréditeroit point dans l'estime des gens clairvoïans qui savent que Dieu ne peut pas être l'auteur d'aucun mensonge ni d'aucun livre qui en contient. On sait toutes les humiliations aux quelles ce pauvre Galilée fut obligé de se soumettre pour sauver sa vie & qu'il lui fallut desavouer les découvertes de

ſon téleſcope. Toutefois, comme cet inſtrument eſt devenu commun & entre les mains de tous les phyſiciens, ce n'eſt plus à l'oreille qu'on ſe le dit aujourd'hui; il eſt de toute publique notorieté, que le miracle de Joſué qui arête le ſoleil dans ſa courſe eſt une pure fable. Comme dailleurs il n'a été ſupoſé que pour donner aux Juifs le tems d'égorger plus d'hommes, ſans téleſcope le ſeul bon ſens ſuffit pour perſuader que Dieu ne fait point de miracles pour une pareille fin, & que ces ſanguinaires hiſtoires judaiques ſont un tiſſu d'abominations & de menſonges.

La fauſſeté du prétendu péché originel, qui fait tous les hommes coupables en un ſeul leur commun père, eſt facilement démontrée par une preuve encore plus raprochée de nous & non moins convaincante que l'eſt celle du téleſcope en faveur de Galilée contre le faux miracle de Joſué. Il ſuffit pour cela d'examiner, ſi tous les hommes ſont ſortis d'un ſeul, comme l'écriture le ſupoſe, & de vérifier s'il n'y a qu'une race d'hommes ſur la terre. Or non-ſeulement il y en a pluſieurs, mais il y en a même un grand nombre. Deux particulièrement ſont très connues en Europe, ſavoir, celle des Noirs & celle des Blancs, leſquelles ſont eſſentiellement différentes l'une de l'autre, comme l'anatomiſte Ruiſk l'a rendu évident par ſes diſſections de la membrane muqueuſe, *reticulum mucoſum*, eſſentiellement noire

chez les Négres & qui leur communique cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent jamais de génération en génération dans tels païs & climats qu'on les tranſporte tant que le mâle & la femelle ſont de même race & en bonne ſanté. Une partie de cette membrane muqueuſe ſe voit à Leide en Hollande : le reſte eſt dans le cabinet des raretés à St. Peterſbourg. Divers anatomiſtes aïant depuis renouvellé une ſemblable diſſection, ils ont éprouvé que la peau du Négre lavée avec de l'eau chaude & du ſavon perd une petite portion de ſa noirceur, celle ſans doute qu'elle a recue par le hâle du ſoleil & la quelle n'eſt qu'acceſſoire & accidentelle ; mais que jamais la membrane muqueuſe qu'on trouve deſſous la peau ne perd le moindre dégré de ſa noirceur naturelle telle peine qu'on ſe donne à la laver. On ſent bien que je parle des vrais Négres & non pas de ces gens proſcrits ici ou autres qui ſe peignent couleur de Négre pour n'être point reconnus & qui par degrés ou ſubitement redeviennent blancs quand il leur convient de le redevenir. Ce qui dailleurs prouve à n'en pouvoir douter une primitive & permanente difference, la quelle ne provient point du ſoleil, entre la race des noirs & celle des blancs ; c'eſt que la bile même des Négres eſt noire tandis que celle des blancs eſt jeaunatre. Il paroît en raſſemblant les témoignages des voïageurs qu'il y a une grande variété dans l'eſpéce des Noirs, ainſi

que dans celle des blancs & qu'elles ſont chacune diviſées en différentes races dont les deux principales parmi les noirs ſont celles des Négres & celles des Caffres. On ſait que parmi les blancs tous ceux de l'Europe ont de la Barbe, & que les créoles en Amérique, excepté quelques races particulières nouvellement découvertes, n'en ont point. On ſait que les Albinos, les Circaſſiens, les Tartares, & les Lapons, forment quatre races de blancs entierement différentes & diſtinguées entr'elles par d'étranges caractères de configuration indépendenment des diverſes nuances de la couleur. Mais il ſeroit trop long d'entrer dans ces détails, nous nous bornerons à citer deux autres races fort remarquables, ſavoir, celle des Samoïédes en Ruſſie dont les femmes ont les teteins noirs comme de l'ébeine, & celle des Hottentots au cap de Bonne Eſpérance qui généralement & ſurtoût leurs femmes ont un tablier de chair dure qui prend ſa croiſſance vers le nombril & leur deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes comme pour cacher les parties naturelles. Certainement les théologiens ne peuvent point dire que ces races là proviennent de la notre ni la notre de celles là. Or c'eſt aſſez pour démontrer que le péché originel de tous les hommes en un ſeul comme provenant tous d'un ſeul père eſt une fable. Si admiſſible que puiſſe être aux yeux des théologiens le Roman du péché originel & la prétendue

converſation du ſerpent avec Eve ; ſi ſublimes que ſoïent les miſtères & les raiſonnemens qu'ils apuient ſur ce fondement ; cela ne peut tenir contre la vérité des faits : & il faut eſpérer que les Princes éclairés ne ſouffriront point longtems que les peuples continuent d'être abuſés. D'ailleurs n'aïant point de plus grands ennemis de leurs couronnes & de la tranquillité de leurs ſujets que les théologiens les mauvais Prêtres & les Moines, ils ont eux mêmes intérêt de s'en délivrer entierement en coupant l'arbre dans ſes racines.

XXVI. La Providence permet que les impoſteurs ne puiſſent jamais compoſer leurs menſonges ſi parfaitement que quelques endroits foibles ne les trahiſſent. Quoiqu'ils ſe prétendent inſpirés par les communications du très haut, ils ne ſavent toutefois rien imaginer que d'après ce qu'ils voïent autour d'eux. La pluſpart des anciens inſpirés aïant peu voïagé ne connoiſſoient preſque que le petit cercle de leur voiſinage. Malheureuſement pour leurs écrits, le téleſcope & la bouſſole ont été depuis perfectionnées ; le globe & ſes habitans ſont enfin connus ; & la vérité des faits dépoſe contre leurs prétendues révélations qui ne doivent plus être regardées qu'avec mépris dès qu'elles ſont reconnues pour fauſſes.

XXVII. Prétendre prouver le péché originel par ces caractères de grandeur & de baſſeſſe, de

force & de foibleſſe, qui ſe voïent dans l'homme, n'eſt qu'une pure illuſion. Ces mêmes caractères ſe trouvent dans tous les êtres créés avec de proportionelles diverſités. Tout ce qui eſt créé doit néceſſairement par une extrémité tenir à ſon propre néant & de l'autre manifeſter la grandeur & la Majeſté de ſon auteur. Voilà tout ce que prouvent ces caractères ſi remarquables dans l'homme & dans chaque créature quelconque. Toutes tiennent des deux extrémités de l'être & du non être. Toutes, même les plus petites & imperceptibles, manifeſtent la grandeur de la main, qui les a tirées du néant, en même tems qu'on les voit toujours inclinées & prêtes à s'y replonger.

XXVIII. L'homme obligé au travail; la terre couverte de ronces & d'épines; preuves du péché originel, ſuivant les théologiens. Mais ces notions ſont fauſſes & mal imaginées: elles ſont fondées ſur notre pareſſe qui fait conſiſter le bonheur dans l'inaction & l'oiſiveté; tandis qu'au contraire la vraie nature de l'homme ignorée des théologiens exige pour ſon bonheur de l'action & du travail dans un dégré proportionné aux organes de ſon corps & aux facultés de ſon ame. Que notre corps reſte dans l'inaction, c'eſt aſſez pour qu'il périſſe; tandis qu'au contraire un travail modéré le fortifie & contribue à ſa bonne ſanté: de même, ſans occupation, notre eſprit languit, s'affaiſe; notre ame

ſemble périr d'ennui. L'intelligent Philoſophe, auteur de *la théorie des ſentimens agréables*, a démontré dans ſon petit livre plein de ſens & de bons principes, que notre bonheur même exige un uſage modéré des facultés de notre corps & de notre ame. Les deux extrémités ſeulement du trop & du trop peu y ſont contraires parce qu'en même tems elles le ſont à notre nature & à la fin pour la quelle Dieu nous a créés. Admirons les néceſſaires relations entre l'homme & la terre, les quelles font que l'une requière l'autre. La terre ſans le travail de l'homme, privée de culture & d'embéliſſement, reſte comme un cahos informe. L'homme de ſon coté a beſoin de la terre pour ſon habitation & pour les ſecours qu'il trouve ſur ſa ſurface ou qu'il tire de ſes entrailles. Du plus ou moins d'induſtrie des nations dépend leur plus ou moins de bien être ſur cette terre, qui n'eſt maudite que pour les pareſſeux, mais qui dans les mains de citoïens actifs eſt le véritable paradis terreſtre, le quel ſe retrouve ou ſe perd de nouveau ſuivant qu'il eſt habité par des hommes bons ou mauvais, c'eſt à dire, intelligens ou ſtupides, laborieux ou pareſſeux.

XXIX. La mort & pareillement les afflictions qui accompagnent l'homme dès ſa naiſſance ſont une ſuite du péché originel, ſelon les théologiens. Mais comme les animaux ſont ſujets, ainſi que l'homme, à la douleur, à la peine, aux viciſſitudes

des saisons & des circonstances, à celles des divers âges, aux maladies & finalement à la mort ; est-ce donc à leur égard une suite du péché originel ? Les chats, les chiens, les chevaux, &c. ont-ils eu un père Adam sans le quel ils ne seroient jamais morts ? ou si c'est le sort commun & naturel de toutes les créatures corporelles indistinctement, par quel sot orgueil l'homme prétend-il n'être point primitivement né sujet à la loi commune ? Si c'est parce qu'il est primitivement sorti pur des mains du créateur ; mais tous les animaux étant sortis des mêmes mains sont-ils d'une origine moins pure ? Il n'y a que des livres ridicules où l'on ait jamais pu imaginer des animaux purs & impurs, à moins qu'on ne considère de pareilles distinctions comme des avis de médecine si nécessaires à un peuple lépreux que la politique a jugé utile d'y joindre l'appui de la religion. Excepté sous cet aspect de pareilles distinctions sont absurdes : & suivant l'expression même de la Bible, quand Dieu considera ses divers ouvrages après leur création, il les trouva nonseulement bons & conséquemment purs, mais extrémement bons *valde bona*. Je ne dis point que de pareils passages manifestent une contradiction dans Moise : mais je dis que le bon sens, cette lumière destinée à éclairer le monde & qui est l'esprit vivifiant de Christ, seule régle pour interpréter & concilier les contradictions sans nombre dans la

lettre des écritures, ſuffit pour perſuader que rien n'a pu ſortir impur des mains du ſouverain créateur.

Il reſte uniquement de pouvoir nier que les bêtes aïent une ame* ſenſible à la douleur. Mais cette reſſource eſt miſérable; car lorſqu'on entre dans les détails, nonſeulement toutes les aparances prouvent l'exiſtence d'une ame autant en faveur des animaux qu'en faveur de nos ſemblables; mais bien plus, elles manifeſtent dans les animaux une ſi grande ſupériorité de conception & d'induſtrie que Mallebranche, ce deffenſeur le plus illuſtre du ſiſtême de Deſcartes touchant l'ame des bêtes, dans ſa recherche de la vérité livre 6, chap. 7, n'aperçoit point de plus forte preuve pour leur refuſer une ame que parce qu'autrement il faudroit avouer qu'il y a dans les opérations du plus petit animal tant d'intelligence qu'il ne peut point s'en trouver autant dans le plus ſpirituel des hommes. Ce n'eſt point là une démonſtration que les animaux n'ont point d'ames: c'en eſt une ſeulement contre la prétendue ſupériorité que nous nous attribuons ſur eux. Ne ferions nous pas mieux d'adorer Dieu dans ſes ouvrages, au lieu de nous occuper à en dégrader des milliers pour nous attribuer ſur eux une pré-éminence incertaine & raporter tout à nous mèmes comme au centre de la création? Ne ſeroit-il pas plus raiſonable de reconnoître que Dieu eſt le centre de tout,

mais que l'homme n'eſt le centre de rien, & que tout ce qui eſt ſorti des mains du créateur eſt parfait eu égard à ſes deſſeins, *valde bona?* Contentons-nous de la part & du rang qu'il a plu à notre univerſel créateur de nous accorder parmi ſes ouvrages, trop heureux d'en faire portion. Il viendra un tems où nous connoîtrons la chaîne qui joint toutes ſes œuvres & tous les événemens enſemble; & nous ſerons alors convaincus que les meaux aparens, les afflictions, la mort même, tout enfin, conformement aux décrets de la Providence, eſt bien *valde bona*.

Parlons raiſon & vraïe religion. Oui, il eſt juſte que par nos afflictions & infirmités, que ſurtoût par la diſſolution de notre être & de cet aſſemblage qui conſtitue l'homme, nous reçevions leçon & païons homage au ſouverain Etre, ſeul exiſtant par lui même, comme preuve de ce que nous ſommes intrinſéquement. Dans cette vue, loin de m'affliger de mon décès, je ſerois faché de ne point mourir. Celui, qui m'a créé, ſaura bien me donner une nouvelle vie, quand tel ſera ſon bon plaiſir ſans lequel je n'en voudrois point jouir. Helas! que ſommes-nous de nous mêmes préſentement? Nous ſommes ce que nous étions il y a cent ans & ce que nous ſerons dans cent ans; mais dans les mains de Dieu pendant le court eſpace de cette vie mortelle nous faiſons ſur la terre une figure de quelque apa-

rence comme une écorce légère ſous la quelle ſes opérations ſe cachent, lui en étant toutefois due à lui ſeul toute la gloire & la réalité.

* Un croïant à la Bible doit-il douter que les bêtes aïent une ame ſenſible & intelligente, puiſque ſuivant ce céleſte livre Dieu après le déluge fit alliance avec elles ainſi qu'avec l'homme ?

XXX. Si les bêtes ne ſont point de pures machines, diſent les théologiens, des lors cette ſimilitude entr'elles & nous, qui détruiroit la certitude du péché originel, renverſeroit la religion en détruiſant la néceſſité d'un médiateur.

J'avoue que par une conſéquence de cette ſimilitude la doctrine des Prêtres ſe trouve démontrée fauſſe, comme eux mêmes ſont forcés d'en convenir. Mais j'ajoute que ces Meſſieurs ſe trompent lourdemeut de vouloir faire dependre toute religion, ainſi que la leur, de l'exiſtence de leurs ridicules dogmes. Il eſt viſible & conſtant que, bien que les Quakers rejettent leurs dogmes, & bien qu'ils ne ſoïent, ni dans la croïance du péché originel qu'ils diſtinguent du péché d'Adam, ni dans l'uſage du baptême qui eſt ſupoſé en être la néceſſaire purification ; toutefois ils n'en ſont pas moins religieux & pieux. Car enfin, ſi couroucés que pouroient être des théologiens contredits, ils ne réuſſiroient point à perſuader le public que les Quakers ſont des impies, des intempérans, & des

débauchés qui blaſphêment. Nous détruiſons les fables & rejettons toute ſuperſtition ; mais il eſt connu, que nous croïons en Dieu, que nous faiſons profeſſion de l'adorer en eſprit & vérité, d'aimer notre prochain comme nous mêmes ; & qu'en général les Quakers ſont exemplaires pour les bonnes mœurs & la piété comme pour la probité.

XXXI. Pour correſpondre à la fable du ſerpent en conférence avec Eve, il ne falloit pas moins que le réve de S. Joſeph ; réve ſi important que de là dépend le ſalut éternel du genre humain ; & cependant ce n'eſt qu'un réve. *Apparuit in ſomnis ei... Exurgens a ſomno*, S. Mathieu, chap. 2, verſets 20 & 21 : il connut que c'étoit le St. Eſprit qui de ſon ombre avoit fait un enfant à Marie toujours Vierge : & voilà les preuves dans la croïance de l'homme Dieu. Voilà comme eſt fondée l'hiſtoire du péché originel & celle de ſa réparation par un homme vraiment Dieu. Homme & Dieu tout enſemble, c'eſt une contradiction qui s'entre détruit & à jamais inconciliable ; mais aux yeux de certaines gens, plus cela eſt abſurde & plus il eſt admirable. Que d'injures faites à la Divinité qu'on défigure à notre image ! que d'abſurdités ſous le nom de miſtères propoſés comme objets de culte au genre humain ! O abſurdité encore plus inconcevable ! Des nations entières admettent un pareil culte.

XXXII. C'étoit une coûtume chez les anciens de déifier Rois, Empereurs, chefs de ſectes, & même juſques aux animaux bienfaiſans & malfaiſans. Tout étoit Dieu excepté Dieu même, ſelon Mr. Boſſuet ; mais pour parler peut être plus vrai d'après l'Empereur Julien, ce terme *Dieux* ni leurs ſimulacres n'entrainoient aucunement l'idée de la Divinité que nous y attachons. La déification n'étoit chez les païens que comme eſt parmi les Catholiques Romains la canoniſation des Saints, à qui l'on conſacre des autels ornés de leurs images ou de leurs ſtatues & que l'on invoque, mais ſans les adorer du culte de Latrie reſervé au ſeul Etre ſuprême, que les anciens Grecs vouloient déſigner par ces mots *zeus*, *Demiourgos* & les Romains par ceux ci *Deus optimus maximus* ; *hominum Sator atque Deorum*. Il ſuffit d'avoir lu la Bible pour ſavoir combien chez les Juifs mêmes le titre de *Dieu* étoit commun & ſouvent donné à tous les individus indiſtinctement. *Vos Dii eſtis*, dit le Pſalmiſte à ſes compatriotes.

Si jamais ce titre d'honneur a pu être chez eux accordé à bon droit dans le même ſens où nous le ſpécifions ici, c'eſt ſans doute au docteur qui leur a préché la doctrine la plus vraïe & la plus exemte de fanatiſme. Un ſage, organe de la vérité éternelle, a pu dire en inſtruiſant le peuple & le peut encore dire aujourd'hui ſans impoſture " Dieu eſt mon

" père ; c'eſt de lui que je tiens les vérités que je
" vous enſeigne ; il me les a révélées ; ſi je parle
" de moi même, ce que je dis n'eſt rien ; mais je
" vous parle au nom de notre divin Maitre qui m'a
" inſtruit, c'eſt lui même qui vous parle par ma
" bouche ; & mes paroles pleines de vérité ſont
" eſprit & vie." Si un tel philoſophe diſtribue en même tems une morale pure comme celle qui eſt dans l'évangile, il ſera le bienfaiteur de l'humanité & le docteur des nations. Il s'annéantira quand il ſe conſidérera lui même ; *ſi glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt ;* mais il aura toute confiance & fermeté quand il ſentira que c'eſt l'éternelle vérité qui parle par ſa bouche. Il ſera prêt à donner ſa propre vie pour le maintien de la vérité & pour racheter ſes frères & ſes brebis de l'eſclavage de l'erreur. " Je ſens le ſacrifice au quel vous m'a-
" pelez, dira-t-il à Dieu dans ſon cœur, & voici
" que je viens comme une victime prête à être im-
" molée pour le bien du peuple. Ce qui arive au-
" jourd'hui a été préordonné de toute éternité.
" O mon père ! que l'amertume de ce calice paſſe
" loin de moi, s'il eſt poſſible ; mais enfin que vo-
" tre volonté s'accompliſſe & non pas la mienne !"

Telles doivent être les diſpoſitions de tout organe de l'éternelle vérité : mais ſi, parceque ſon ſacrifice s'accomplit & que ſa mort précieuſe aux yeux de Dieu ſçelle les vérités qu'il a annoncées, il plaît

à ſes diſciples d'en conclure que cet organe de Dieu eſt Dieu lui même; voilà l'erreur, la quelle provient de leur part; & comme il eſt fort ordinaire aux hommes d'interpréter beaucoup de paroles dans le ſens favorable à leurs opinions & que ſouvent même on ſe perſuade d'avoir entendu ce qu'on déſire d'avoir entendu; delà cette diverſité de récits ou d'évangiles preſque tous différens & contradictoires, farcis de fables, & qui furent tranſmis au nombre d'environ quarente, tous attribués aux Apôtres & aux diſciples de Jeſus. De ces quarente évangiles quatre ſeulement nous reſtent, les quels après pluſieurs ſiécles ont été choiſis par des gens qui certainement n'ont point été les témoins ni des paroles ni des miracles qu'ils contiennent. Comme la lettre n'eſt que des hommes & preſque toujours incertaine dans ſes narratifs, ſa diſcuſſion eſt véritablement peu importante: mais il n'eſt point difficile d'aperçevoir ce qui eſt vraiment de Dieu, ſavoir, ces maximes d'une morale pure & celeſte dont nous trouvons un témoignage en nous mêmes, l'eſprit de Dieu qui les a dictées étant le même qui dans le fond du cœur des gens honêtes de telle contrée ou dénomination que ce puiſſe être certifie qu'elles proviennent de lui & qu'elles doivent faire la régle de nos mœurs & de notre conduite.

XXXIII. Ce ſont uniquement ces maximes que nous adoptons de l'écriture ſainte. C'eſt d'elles

ſeules que nous ſommes les diſciples, non pas comme venant de la bouche d'un homme, mais comme venant de l'éternelle vérité même, dont l'eſprit confirme dans notre cœur que ces maximes ſont véritablement les ſiennes ; & par conſéquent nous les reçevons, non pas à cauſe de l'organe humain qui les a prononcées, mais à cauſe de la ſource divine d'où elles procédent.

XXXIV. Il eſt faux que ces maximes apartiennent aux ſeuls livres des Evangeliſtes ni aux ſeuls gens qui ſe nomment Chrétiens. Elles procédent du ſoleil univerſel des ames, de cette lumière qui éclaire le monde. La même morale ſe lit dans les écrits ou fragmens des anciens poëtes, des anciens légiſlateurs & des philoſophes païens ; Brahma, Zoroaſtre, Orphée, Zaleucus, Solon, Platon, Ciceron, Confucius, &c. quelle beauté dans le paſſage de ce poëte Athenien cité par S. Paul dans l'Aréopage, parlant de Dieu inconnu & dans le quel cependant nous vivons nous mouvons & de qui nous tenons toute notre exiſtence. Y a-t-il dans les Epêtres de S. Paul lui même aucune notion plus diſtincte & plus inſtructive ? Non, ce n'eſt point à cauſe des miracles ou des hiſtoires qui ſe liſent dans les evangiles que nous en acceptons la morale, mais ſeulement à cauſe d'elle même ; & nous la reſpectons partout où elle ſe trouve cette même morale en tels ſiécles en tels écrits ou chez tels

peuples que ce ſoit ; parce que c'eſt elle qui ſeule eſt la vraïe religion.

XXXV. Il eſt grandement à obſerver comme l'une des plus perniciéuſes erreurs exiſtantes parmi les hommes, qu'on fait ordinairement conſiſter la religion à croire les fables que les Prêtres mettent en vogue, au lieu de conſidérer que la vraïe religion conſiſte eſſentiellement dans la pratique de la morale.

Bien plus, le Prêtres ſe ſervent de la beauté de la morale même, qui ſeule eſt la vraïe religion, pour acréditer les fables que ſous le nom de ſacrés miſtères ils ont intérêt d'y adjoindre comme en faiſant la partie eſſentielle. Or comme ces fables ne ſont rien que le bon ſens puiſſe admettre, la foi devient néceſſaire & ils la préchent comme étant d'une indiſpeuſable néceſſité ; ſans elle point de ſalut ; & en conſéquence ils s'efforcent de perſuader à leurs croïans que tous ceux d'une autre opinion devant être damnés il faut pour leur propre bien les contraindre à ſe convertir. *Compelle eos intrare.*

XXXVI. Né avec un cœur pur, dans le quel on trouve admiſſibles les principes de la vraïe morale ; & préoccupé par une éducation qui enſeigne en même tems des miſtères joints à cette même morale ; on n'a garde de faire une diſtinction entr'elle & ces miſtères que les Prêtres diſent être néceſſaires au ſalut quoique tous fondés ſur des fables *in ſomnis.*

Cette diſtinction eſt cependant très néceſſaire : car par les principes & par la pratique de la morale on eſt un homme ſolidement pieux ; mais par la croiance en de fabuleux miſtères on devient un ſuperſtitieux. Puiſſe cette importante diſtinction être bien compriſe ! elle ſert à éviter la bigotrie & le fanatiſme.

XXXVII. Si devant un tribunal de magiſtrats un homme donnoit un réve comme une autorité en matière importante *apparuit in ſomnis*, chacun riroit. Si une fille ſe juſtifioit d'être enceinte en diſant que c'eſt le Saint Eſprit qui l'a couverte de ſon ombre ; chacun demanderoit ce que c'eſt que ce Saint Eſprit là. De pareilles abſurdités ſont pitié. Il faut être impudens comme des Prêtres pour en faire le fondement d'une religion, de la quelle ils diſent dépendre le ſalut éternel du genre humain. Si les ineffables miſtères que S. Paul a vus au troiſiéme ciel ne ſont pas plus vrais que ce troiſiéme ciel lui même ; à Dieu tout ſon judaique galimathias. Il n'eſt point douteux qu'à la première lecture de ces remarques des milliers de ſuperſtitieux ne ſoïent fortement ſcandaliſés & crieront, ô blaſphême ! Mais il faut eſpérer qu'après avoir païé dans leurs premiers mouvemens un tribut aux préjugés de leur éducation, la raiſon enſuite reprendra ſes droits ſur eux & leur fera ſentir combien les Prêtres oſent abuſer de leur crédulité avec des

fables également injurieuſes au bon ſens & à la Divinité même.

XXXVIII. Parmi un grand nombre de menſonges manifeſtes dans la lettre des écritures qui tue, la quelle nous rejettons pour nous attacher à l'eſprit, c'eſt à dire, au ſens moral qui vivifie; en voici un bien notable dans l'Evangile même & relatif à la prochaine fin du monde.

Le ſoleil s'obſcurcira, la lune perdra ſa lumière, les étoiles tomberont du ciel; les puiſſances des cieux ſeront ébranlées; alors paroîtra dans le ciel le ſigne du fils de l'homme; alors toutes les tribues de la terre gémiront & verront le fils de l'homme venir dans les nuées du ciel avec grand pouvoir & Majeſté..... En vétité, je vous le dis, cette préſente génération ne paſſera point que toutes ces choſes ne ſoient accomplies: le ciel & la terre paſſeront, mais mes paroles ne paſſeront point. Math. chap. 24, v. 29, 30, 34, & 35.

Dans un autre endroit, qui ſpécifie combien cette prédiction devoit s'accomplir promtement, Jeſus dit à ſes douze Apôtres qu'il envoioit prêcher: *N'allez point chez les Gentils & n'entrez point dans les cités des Samaritains, mais allez pluſtôt aux brebis perdues de la maiſon d'Iſrael.... Lorſqu'on vous perſecutera dans une cité, fuïez dans une autre; car, en vérité, je vous le dis, vous n'aurez point fini de parcourir les cités d'Iſrael juſques à ce que le fils de l'homme vienne.* Math. chap. 10, v. 5, 6, & 23.

Il eſt très remarquable dans ce dernier paſſage que le tems ne devoit point ſuffire aux Apôtres pour parcourir les cités d'Iſrael avant la venue du fils de l'homme. Or, non ſeulement ces mêmes Apôtres ont fini leurs courſes; non ſeulement ces cités ont été toutes parcourues au moins par les ſucceſſeurs des Apôtres, mais même elles n'exiſtent plus réellement. Quoiqu'en d'autres lieux voiſins, de nouvelles conſtructions apparoiſſent ſous des noms anciens; ce ne ſont point les mêmes cités que les Apôtres avoient ordre de parcourir. Les générations des générations ſont paſſées depuis; & voit-on que les étoiles ſoient tombées du ciel ſur la terre, &c. &c.? Cependant on lit dans l'Evangile, *generatio hæc*, cette preſente génération ne paſſera point que toutes ces choſes ne ſoïent accomplies.

Si avec des interprétations on veut faire reçevoir de tels paſſages pour des prophéties, il n'y a plus de menſonges en ce monde qui ne puiſſent être donnés pour des vérités. Les Mahometans attribuent les ſens les plus miſtérieux aux groſſieres abſurdités du Coran; & chaque ſecte en fait autant en faveur de ſes prétendus livres révélés.

XXXIX. *Cette génération perverſe & adultère demande un ſigne & il ne lui en ſera point donné d'autre que celui du prophéte Jonas: car comme Jonas à été trois jours & trois nuits dans le ventre de la Baleine;*

ainſi le fils de l'homme ſera trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre. Math. ch. 12, v. 39 & 40.

Vérifiez par les quatre Evangeliſtes cette aſſertion & vous verrez poſitivement que Jeſus n'a point été trois jours & trois nuits dans le tombeau avant ſa réſurection. Or ſi ce premier fait péché, le ſecond qui n'a pu venir qu'après & en dépend néceſſairement, doit être faux pareillement; n'étant point poſſible, d'après la poſitive aſſertion de Jeſus même, qu'il ſoit reſſuſcité avant d'être reſté trois jours & trois nuits dans le tombeau. Le dilemme eſt fort urgent dans cette occaſion ci; car, ou la parole de Jeſus, ou ſa réſurection, s'y trouve démontrée fauſſe. Tirons un rideau ſur les concluſions. Il faut toute la ſtupidité d'un croïant pour que l'odeur forte de pareils paſſages ne lui chatouille point l'odorat. La lettre non ſeulement de la Bible en général mais de l'Evangile même eſt remplie de ces ſortes d'inexactitudes inconciliables avec la vérité, les quelles nous feroient rejetter ce livre avec l'horreur qu'on a pour un cadavre pouri, ſi dailleurs il ne contenoit beaucoup de maximes d'une morale pure & ſublime, qui ſeule fixe notre attention, & que nous en ſéparons comme l'eſprit eſt par un chimiſte ſéparé du *caput mortuum* ou comme l'or dans le creuſet eſt ſéparé de ſa fange.

XL. Trop fatale eſt ſouvent la conſéquence de ces fables ineptes & abſurdes que les Prêtres ſous le

nom de ſacrés miſtères joignent à des vérités eſſentielles! Combien de gens vivent dans le déſordre par la faute des impoſteurs ou des imbéciles qui leur aïant repréſenté les importantes maximes de la morale comme fondées ſur des fables ridicules ne leur ont point laiſſé de milieu entre la ſtupidité ou la mécréance, entre la ſuperſtition ou l'impieté ?

XLI. Il eſt une révélation vraïe & indiſputable; c'eſt celle immédiate de Dieu dans l'intérieur de nos ames en tant que principe du ſens commun & de la raiſon : ſon ſoleil luit immuablement le même pour tous les païs & pour tous les ſiécles : il éclaire tout le monde & nous enſeigne à chacun, lorſque nous y ſommes attentifs & ſouvent même contre notre gré, les immuables élémens de la religion veritable, c'eſt à dire de la morale; éternelle & irrévocable loi de Dieu pour tous les humains! Heureux qui en eſt le diſciple & qui ſe recüeille ſouvent en ſoi même pour y écouter la voix de notre Divin Maître!

XLII. Nous devons particulièrement nous prémunir contre l'un des plus dangereux dogmes acrédités par l'intérêt des Prêtres. Ils ne trouveroient point leur compte ici bas ſi la miſéricorde du très haut faiſoit grace gratuite à un cœur contrit & humilié. Ils ont en conſéquence établi comme un dogme indubitable qu'il faut en outre une victime expiatoire dont le ſang aroſe leurs autels. D'après

ce principe & les pratiques ſanguinaires du culte judaique, beaucoup de Prêtres Chrétiens n'ont point eux mêmes éprouvé le moindre doute en affirmant comme une vérité inconteſtable & toujours relativement au péché originel que pour réparer l'offenſe il falloit un holocauſte; & alors diviſant l'unité de Dieu en trois perſonnes, la ſeconde, qu'ils apélent fils engendré, a dit " me voici prête, je " viens m'offrir moi même victime pour les péchés " du monde." Delà tout le miſtère de l'incarnation : delà celui de la paſſion, annoncé, diſent-ils, par les prophétes; figuré par toute l'ancienne loi & accompli dans le tems pour durer juſques à la conſommation des ſiécles. Il n'en falloit pas moins pour exalter un homme crucifié juſqu'à en faire un Dieu mourant pour l'expiation du péché originel & de tous les péchés du monde. Mais je me trompe : dans les principes de la pluſpart des Prêtres, la grace du ſalut n'eſt point ſi générale; elle eſt reſervée pour un petit nombre de leurs ſectes qui ſont les élus du ſeigneur. Si ce miſtère eſt ſeulement préſenté comme un emblême pour perſonifier aux yeux des hommes groſſiers la miſéricorde de Dieu qui intercede auprès de ſa juſtice pour nos péchés; alors, ſans nous attacher à la lettre qui tue, nous en conſidérerons l'eſprit qui vivifie : mais comme les Prêtres en font une réalité, ſupoſant un homme qu'ils ſurnomment Dieu mais qui eſt véritablement

un homme apointé médiateur entre Dieu & les hommes ; cette fable eſt une idolâtrie réelle quoique maſquée, parceque rien ne peut mériter notre pardon auprès de Dieu que ſa propre miſéricorde qui n'à pas beſoin du ſang des animaux ni de celui des hommes ; & en outre parceque rien n'eſt digne de notre culte que la Divinité même. Les Mahométans plus ſenſés que beaucoup de Chrétiens diſent " Moiſe eſt un grand prophéte ; Jeſus eſt un grand " prophéte ; Mahomet eſt un grand prophéte ; " mais Dieu eſt Dieu, & rien n'eſt Dieu que Dieu " même ; lui ſeul eſt digne de nos homages."

XLIII. On lit dans un auteur païen, que, quoique les hommes aïent épuiſé toutes les ſuperſtitions, ils n'en ſont point encore venus à celle de manger leurs Dieux & que c'eſt la ſeule folie qui leur manque. Cette époque eſt plus ancienne que la théologie moderne.

Il y en a tels parmi les Chrétiens qui non ſeulement adorent un prétendu homme Dieu, agneau du monde, dont le ſang a par lui même la vertu d'effacer les péchés ; ils aiment encore à boire de ce ſang, vrai ſang, & à s'y laver ; ils ont le pouvoir d'en faire avec du vin ; ils ſavent y joindre de la chair à peu de frais ; un peu de farine cuite ſuffit ; *ceci eſt mon corps, ceci eſt mon ſang ;* auſſitôt qu'ils ont prononcé ces paroles, les deux natures de Jeſus ou pluſtôt Dieu lui même leur obéit, & avec tout

le corps, tout le ſang & l'ame de Jeſus il vient ſe ſubſtituer en place des aparences du pain & du vin, tout entier ſans diviſion ni reſtriction dans chaque parcelle de tout ce que contiennent les divers calices des Prêtres, même des mauvais Prêtres. Voilà qui certainement eſt admirable. Mais ne faut-il pas être ſoi même changé en bête pour croire qu'on change en Dieu un morceau de pâte, qu'on eſt forcé d'enfermer ſoigneuſement crainte des ſouris & des rats, argumentans inexorables & juges ſans miſéricorde envers la tranſubſtantiation. Combien doit être grande ſainte & auguſte la fonction de ces Prêtres, magiciens modernes, qui, ſi on les en croit, commandent à la nature & à Dieu même ? Combien les peuples ne doivent-ils pas être ſoumis à des hommes ſi privilégiés, dont l'un, confeſſeur d'un Roi d'Eſpagne, diſoit à un miniſtre d'etat qui lui reſiſtoit " inſenſé ! J'ai chaque jour ton Dieu entre " mes mains & ton Roi à mes piés ; comment as-tu " l'audace de t'opoſer à moi ?"

Quand des peuples admettent pour vraïes les fables du ſacerdoce & les adorent comme fondemens de leur religion, il faut avouer qu'ils n'ont point tort d'après leur bonne foi ſurpriſe de ſe proſterner devant les Prêtres, de les faire poſſeſſeurs des plus riches patrimoines de ce bas monde & de leur païer des décimes. Faut-il s'étonner ſi les Prêtres aux yeux des gens ſenſés ſont les plus grands ennemis de

l'éternelle vérité ? Toutes leurs fortunes, leurs prébendes, leurs pouvoirs, & toute la conſidération dont ils jouiſſent ſont fondés ſur des menſonges qu'ils ont intérêt d'accrediter. Pluſieurs même d'entr'eux adoptent ſincèrement ces menſonges conſacrés par leurs anciens & en ſont les dupes par une ſuite des préjugés de leur éducation ou de l'imbécillité de leur eſprit. Dès l'enfance on les a tellement imbus de la néceſſité de la foi que, quoique la Divinité leur ait donné les clartés de la raiſon, ils n'oſent point en faire uſage, par un reſpect mal entendu envers la religion & par un ſacrifice à leurs propres préjugés. C'eſt ainſi que même avec de l'amour de Dieu, qu'ils déſirent de ſervir & de faire ſervir, ils deviennent ſans le vouloir & ſans le ſavoir les ſupôts de l'erreur & ſes prédicateurs.

XLIV. C'eſt une juſtice due à un très grand nombre, de reconnoître qu'ils ne cherchent point à tromper les autres & qu'agiſſant de bonne foi ils ne les trompent que parce qu'eux mêmes ſont trompés. Du moins ce ſont des gens honêtes qui n'ont l'erreur que dans la tête & nullement dans le cœur. Nous autres Quakers, qui regardons comme frères les honêtes gens de toute contrée ſecte & denomination quelconque, en faiſons un grand cas, malgré qu'ils ſoïent dans les erreurs de la ſuperſtition. Leur cœur eſt à Dieu dès qu'ils l'aiment & déſirent de

faire ſa volonté : ils ſont enfans de Dieu par le cœur ; & voilà ce que Dieu demande de nous pour être ſes vrais ſerviteurs. Connoître plus ou moins la vérité eſt une faveur pluſtôt qu'un mérite ; & tout ce qu'un homme vaut dans la réalité n'eſt que par le cœur. Quiconque véritablement craint & aime Dieu de tout ſon cœur, telles que ſoient ſes opinions religieuſes, voilà ce que nous apélons un ſincère adorateur, un enfant de Dieu & l'un de nos frères. Nous n'avons point ce fanatiſme d'opinions ni cette intolérance de culte qui ſont la lepre du Juif & qui aïant infecté preſque toutes les ſectes nées de la judaique a fait verſer au nom de Dieu des torrens de ſang en Europe & en Amérique : abominable fanatiſme, favorable au ſeul empire des Prêtres qui veulent que tout leur ſoït ſoumis ou périſſe ! Forcez les d'entrer dans notre bercail, *compelle eos intrare* ; tels ſont les ſentimens qu'ils inſpirent, quand ils le peuvent, aux princes trop crédules. Louis XIV. Roi de France fut la dupe de leurs conſeils & de leur intolérance. Mais les têtes couronées, ainſi que les particuliers, doivent profiter des fautes commiſes par d'autres antérieurement, afin de n'en point commettre elles mêmes de ſemblables : & il faut croire qu'à l'avenir ni les princes ni les peuples ne retomberont plus dans le fanatiſme de l'intolérance, dont on commence à

être guéri & dont on le ſera un jour parfaitement comme on ſemble l'être deja de celui qui a précédement dominé pour les croiſades.

XLV. A ce propos je dois à mon ſiécle un témoignage, qui préſente le contraſte du tems où non ſeulement les particuliers mais les têtes même couronnées ſe croiſoient pour aller conquérir la terre ſainte.

Il y a pluſieurs années que traverſant de gênes à Antibes je me trouvai ſur mer dans une même felouque avec le ſuperieur gardien du Saint Sépulcre. Je lui parlai de l'un de mes amis qui avoit fait depuis peu le voïage de Jeruſalem par curioſité; & je lui demandai à cette occaſion, ſi la ferveur des Chrétiens étoit encore bien grande pour de pareils voïages. " Helas! me repondit le Moine en Soupirant, je vous avoue que les tems ſont fort " changés. Depuis ſept ans que je préſide au " Saint Sépulcre, compris même Mr. votre ami. " il n'y eſt point encore venu douze voïageurs." Je lui demandai enſuite, s'il vivoit paiſiblement au milieu des Turcs? Sur quoi il me dit qu'il n'avoit point à ſe plaindre des Turcs, mais qu'il avoit beaucoup à ſouffrir de la part des Chrétiens ſchiſmatiques & qu'il alloit en Eſpagne préciſement pour implorer du ſecours & de la protection contre ces ſchiſmatiques.

Quelle froideur préſentement pour voïager à la

terre ſainte ! Peut-être même que de ce petit nombre, qui y ont été pendant ces ſept ans, la pluſpart reſſembloient à mon ami qui étoit plus curieux qu'entouſiaſte. Autrefois on a vu courir à grands flots comme un débordement hors de l'Allemagne, de la France, de l'Eſpagne, de l'Angleterre, & de toute l'Europe, des armées entières de ſuperſtitieux croiſés pour la conquête de la terre ſainte, c'eſt à dire, abuſés par les Prêtres & par les Moines qui ne leur donnoient l'abſolution de leurs péchés qu'à condition de ſe croiſer pour la terre ſainte : la victoire leur étoit promiſe & aſſûrée au nom de Dieu : ils crurent aux Prêtres & aux Moines, & ils furent trompés : mais les Prêtres & les Moines, dans ce pieux ſtratagéme qu'ils fortifierent encore par l'annonce de la fin du monde, ne ſe trompèrent point eux mêmes ; ils s'emparerent de la fortune des imbéciles : bien des Moines en jouiſſent encore aujourd'hui. Dans un ſiécle plus éclairé que le notre la juſtice reprendra des gens d'Egliſe ce qu'ils ont uſurpé ſur la crédulité des nations.

XLVI. Le moment aproche, je le prévois, où l'éternelle vérité chaſſera de devant nous toutes ces fauſſes révélations dont les Prêtres abuſent pour tromper les peuples & pour au nom de Dieu dominer ſur la terre. Quoi donc, n'eſt-il point tems que le bon ſens, qui eſt de Dieu & par lui donné à l'homme pour l'éclairer, devienne ſon flambeau ?

De ces vérités qui ſont éternelles & vraïes univerſellement pour tous ceux qui y réfléchiſſent, ſans doute qu'on en formera un petit livre d'inſtruction en forme de catéchiſme, le ſeul qu'on enſeignera aux enfans au lieu de tous ces prétendus miſtères qui ne ſont que des abſurdités, au moins inutiles à ſavoir dès qu'ils ſont inintelligibles pour ceux mêmes qui les enſeignent ainſi que pour ceux qui conſentent à les aprendre. Un prince éclairé ordonnera que dans ſes etats il ne ſoit point enſeigné à la jeuneſſe ni au public un autre évangile que celui du bon ſens & des vérités reconnues pour telles dans tous les ſiécles & chez tous les peuples humaniſés. Un tel catéchiſme ſerà le code de leur conduite; catéchiſme très court, à la portée de tous les hommes, compoſé uniquement de vérités indiſputables quand on conſulte la raiſon univerſelle. La connoiſſance de ces vérités, principes de la morale, eſt celle de la vraïe religion, la quelle embraſſe tous les tems & tous les païs, tandis qu'au contraire les vérités ou religions révélées ne ſont certaines & profitables que pour le petit nombre de ceux à qui elles ſont révélées.

XLVII. Toute religion, qui ne peut convenir à un homme ſourd & aveugle, des lors n'eſt point une vérité univerſelle, eſſentielle au ſalut du genre humain. Cette propoſition choquera tous les partiſans de l'erreur: mais elle eſt auſſi certaine comme

il l'eſt qu'un & un font deux & ſuffit pour faire douter de toutes les religions révélées.

XLVIII. *Que celui là entende qui a des oreilles pour entendre*, dit l'Evangile des ſuperſtitieux ; & certainement un tel évangile ſemble n'être fait que pour ceux qui ont des oreilles ; car c'eſt par leurs ſeuls organes que la foi dans des ſiécles d'ignorance parvenoit juſqu'à l'ame, *fides ex auditu*. Cependant il faut que Jeſus ait quelquefois craint qu'on n'eut des oreilles pour entendre. *Je leur parle*, dit-il, *en paraboles, crainte qu'ils ne me comprennent & ne ſe convertiſſent*. S. Marc, chap. 4, v. 12. — Admirez ce paſſage, *crainte qu'ils ne ſe convertiſſent*. Eſt-ce là le langage de la Divinité, qui ne veut point la mort du pécheur mais ſa converſion ? Que peut-on penſer, dans des momens de réfléxion, de prétendus évangiles, qui non ſeulement ne ſont faits que pour gens à bonnes oreilles, mais qui redoutent en même tems qu'on ne les ait trop bonnes, crainte qu'on ne ſe convertiſſe.

XLIX. Le catéchiſme des vérités éternelles n'admet rien qui ne ſoit vrai à l'égard de tout homme raiſonable tel que ſoit ſon plus ou moins de ſcience ſon plus ou moins de richeſſe ou de ſanté, enfin en tel climat ou ſiécle qu'il vive. L'homme qui ne ſait ni lire ni écrire, cet ignorant païſan qui ne ſait que cultiver ſon champ, peut parvenir par ſa ſimple réflexion à les connoître ces vérités, telles que

celles ci par exemple ; un fait un, deux font deux, trois * font trois, &c. Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrois point qu'on te fit ; fais lui au contraire comme tu ſonhaiterois qu'il te fut fait à toi même, &c. . . . Ces principes & ces maximes ſont inconteſtablement admiſſibles & vrais. Jene dis point qu'ils ſoient innés ; mais nature elle même nous les enſeigne univerſellement dès que nous ſommes ſuffiſament capables d'attention & de réflexion. Chacun peut les méditer : & la lumière, qui éclaire tout le monde, les fait trouver à un homme ſourd & aveugle dans les replis de ſon cœur & de ſon intelligence dès qu'il les y cherche, parce que les vérités éternelles ſont un bien deſtiné & acceſſible à tout le genre humain dans tous les ſiécles. Il n'en eſt pas ainſi des erreurs qu'on oſe nous diſtribuer au nom de Dieu comme des miſtères révélés, néceſſaires au ſalut. Ce ſont ſeulement des fables ou des opinions locales & des ſectaires qui ſe croïens élus de Dieu pour les connoître ; mais en renoncant à la lumière du ſoleil commun & univerſel pour ſe réjouir de poſſéder un ſoleil privilégié, ils renoncent au ſens commun, victimes des fauſſes & dangereuſes lueurs de la ſuperſtition.

* Toutes triviales que puiſſent paroître des notions ſi ſimples & ſi certaines ; c'eſt cependant faute d'y donner attention, que l'on prête l'oreille à des Prêtres impoſteurs, dont les miſtères, tels que celui

de la Trinité, ſont d'une abſurdité viſible & palpable.

L. Un bon prince, vrai père de ſes ſujets, doit s'efforcer de les guérir ou préſerver des atteintes de la ſuperſtition. J'avoue qu'un mauvais prince, au contraire, qui aſpire au deſpotiſme, trouvera ſon compte dans le ſoutien de cette ſuperſtition. La même écriture conſacrée qui établit la fortune des Prêtres & leurs décimes, favoriſe toutes les chimériques prétentions des deſpotes : ils ont raiſon d'après ſes documens de ne point tant ſe regarder comme apartenant au peuple qu'au contraire de regarder le peuple comme leur apartenant & fait pour eux. Ils ont dans la Bible de quoi ſe deffendre contre les reclamations du droit naturel qui veut qu'un ſeul ſoit fait pour tous & non pas tous pour un ſeul. Je vais en citer une preuve inſigne tirée du livre des Rois.

David a péché par vaine gloire : or ce péché perſonel à David, comment doit-il être puni ? Dieu lui en laiſſe la punition à ſon choix, mais elle doit tomber ſur ſon peuple par la guerre la famine ou la peſte. Grand Dieu ! ſuivant ces prétendus livres révélés, combien donc la ſeule perſonne d'un roi eſt conſidérable & combien la multitude du peuple eſt vile & mépriſable aux yeux mêmes de votre Divinité ; puiſque pour un péché perſonel à ce roi, un peuple qui n'en eſt point coupable doit par

milliers périr & périt en effet de la peſte, victimes choiſies dans le troupeau de ce roi paſteur comme un effet à lui apartenant & ſacrifié en expiation de ſon péché ?

Oui, par l'écriture ſainte l'eſclavage des nations & tout eſclavage, excepté celui des Juifs qui n'étoit permis que pour un tems ; le barbare triomphe & le deſpotiſme des mauvais rois ; y ſont établis au point que c'eſt réſiſter à Dieu que de s'y opoſer. Il eſt vrai que par cette même écriture vous pouvez établir tout ce que vous voulez ; le charlataniſme des magiciens ; l'évocation des ombres ; le pouvoir ſur les puiſſances de l'air ; l'influence des étoiles qui préſident à notre naiſſance & qui combattent pour ou contre nous ; l'importance des ſonges ; le jugement de Dieu par le ſort ; les aparitions des anges & des démons ; celle de Dieu ſous des formes vraiment divines & qui ſont honneur à la Bible ; la faculté de tranſporter à bon marché les montagnes, dont perſonne n'a encore fait uſage faute de foi gros comme un grain de ſennevé ; la difficulté pour les riches d'être ſauvés autant que pour un chameau de paſſer par le trou d'une éguille ; le droit de mentir par intérêt, à l'exemple de Jacob qui ſuplante ſon frère Eſau & à l'imitation du même Patriarche le droit d'épouſer les deux ſœurs enſemble ; celui de voler quand on en a beſoin, ce n'eſt pas un grand mal, dit Moiſe ; ce fut même par ordre de Dieu que

les Juifs ſortant de l'Egipte emporterent tout l'argent & l'or que chacun d'eux put emprunter des Egiptiens ſes voiſins ; le droit de vivre en public avec des femmes proſtituées & des adultères, à l'exemple de quelques prophétes ; c'étoit une digne préparation ordonnée de Dieu même pour pouvoir enſuite exhorter les peuples à bien vivre ; le droit d'égorger des nations entières juſqu'aux enfans à la mamelle ; heureux qui peut briſer ſur une pière la la tête de ces nouveaux nés pour vanger les fautes commiſes par leurs pères contre la cité ſainte ! Heureux qui avec le zéle du Lévite peut ſans remord égorger ſon père & ſon frère dès que leur adoration ſe tourne d'un autre côté que vers l'arche du ſeigneur ! C'eſt un titre méritoire pour être de préférence élu au ſacerdoce. Je ne ſuis point venu aporter la paix ſur la terre, dit l'évangile, mais le glaive & mettre en diviſion le fils contre ſon père, la fille contre ſa mère, &c. &c.

A la vérité en d'autres endroits de l'écriture on trouve des paſſages pour etablir une morale & des principes tout à fait contraires : mais la Bible reſſemble trop à la bouche d'un perfide qui ſouffle également le froid & le chaud pour qu'on puiſſe attribuer ſon origine autrement qu'à des hommes trompeurs, dont la morale varie ſuivant leurs intérêts & les circonſtances.

Il faut eſpérer que les princes bons & éclairés,

ſemblables à de vrais pères de famille, auront ſoin qu'à l'avenir la multitude puiſe dans des ſources plus pures & plus ſalubres, donnant ordre que pour l'inſtruction du peuple ſoient compoſés des livres purgés de toute fiction ou autorité favorable ſoit aux vices du cœur ſoit aux égaremens de l'eſprit. La Bible eſt certainement vénérable par ſon antiquité comme un ancien monument de littérature où l'on trouve même quelquefois des inſtructions & des exemples utiles ; mais conſidérée du côté de la religion, c'eſt un livre qui a produit dans la ſociété beaucoup plus de meaux que de biens ; ne fut-ce qu'à cauſe des ſuites ſanglantes du fanatiſme dont il eſt la ſource. Fables pour fables, il y a en général beaucoup plus de ſens & moins melangé d'erreurs dans celles d'Eſope de Phédre & de la Fontaine que dans les inepties de la Bible tellement remplie dailleurs de menſonges groſſiers & de contradictions choquantes que depuis longtems c'eſt un proverbe parmi les Moines de dire d'un effronté menteur, qu'il ment comme la Bible.

LI. Il y a tout lieu de croire qu'il en arivera de la Bible comme il eſt arrivé des ouvrages d'Ariſtote. Pendant près de deux mille ans, ce philoſophe fut en quelque ſorte regardé comme la lumière des nations & comme la raiſon univerſelle incarnée : ces épithétes lui ont été follement prodiguées par ſes commentateurs. Sa logique & ſa philoſophie furent

en ſi grande vénération que les evêques de la Chrétienté aſſemblés en concile ont recommendé de n'en point enſeigner d'autres & cela comme un objet important à la foi. Chacun dans les écoles s'efforcoit d'apprendre mon pas ce qu'on devoit penſer, mais ce qu'Ariſtote avoit penſé, Enfin la lumière du bon ſens a reclamé ſes droits: & préſentement, eſtimant ce que ce philoſophe a fait de bon, tel que ſa rhétorique & ſes deſcriptions de quelques parties d'hiſtoire naturelle qu'il avoit ſous ſes yeux dans une collection à la quelle ſon diſciple Alexandre le grand contribua de tout ſon pouvoir, on reconnoit que le reſte de ſes écrits, particulièrement ſa logique tant recommendée par un concile d'evêques pour ſervir à l'inſtruction publique, n'eſt qu'un tas d'abſurdités mépriſables,

En général cette ſtupide croïance en aveugle, que l'on nomme foi, eſt un empoiſonement du genre humain, au quel on oſe propoſer une abſolue crédulité comme une vertu. Rien de plus contraire à la connoiſſance de la vérité, ſoit dans les ſciences, ſoit dans la religion même, que cette prétendue vertu de la foi. Elle eſt le caractère propre de toutes les fauſſes religions, parce que toute révélation abſurde a beſoin de la foi. Il n'en eſt pas de même des vérités éternelles qui bien loin de nous commander l'aveuglement nous en font ſortir: elles naiſſent de la lumière & elles la produiſent

dans nos ames, parce qu'elles ſont une émanation de Dieu même, qui ſe plaît à nous inſtruire dans notre intérieur toutes les fois que nous y rentrons avec un deſir ſincère d'être ſes diſciples.

LII. Conſidérez cette doctrine. Trois ne font qu'un : Dieu le père ; Dieu le fils ; & Dieu le Saint Eſprit ; quoique chacun des trois diſtinctement & perſonnellement ſoit Dieu ; ne forment toutefois qu'un ſeul Dieu. Le père a engendré le fils & n'eſt lui même ni né ni engendré : le fils eſt engendré & né, mais il n'eſt point fait ni créé. Le Saint Eſprit n'eſt ni né ni engendré d'eux, mais il procéde de l'un & de l'autre par ſpiration. Le fils eſt coéternel conſubſtantiel & égal à ſon père, diſent les uns. D'autres au contraire ſoutiennent qu'il eſt moindre puiſqu'il eſt fils, tenant naiſſance de ſon père quoique coéternel avec lui. En vérité, voilà des notions bien lumineuſes & dignes d'éclairer l'univers ! La connoiſſance en eſt toutefois ſi néceſſaire au ſalut du genre humain que de zélés miſſionaires traverſent les mers pour la porter juſqu'aux extrémités du monde & pour baptiſer au nom du Père, du Fils, & du Saint Eſprit. Qui y croit, ſans y rien comprendre, eſt ſauvé : qui n'y croit pas, ou n'en a jamais entendu parler, ſera damné. Joignez à cela l'hiſtoire du péché originel de tous les hommes en un ſeul cauſé par la converſation du ſerpent avec Eve & pareillement l'hiſtoire

de ſa réparation, c'eſt à dire, de la naiſſance de la mort & de la réſurection d'un homme Dieu qu'on nomme Jeſus, & c'eſt préciſement pour le faire Dieu qu'on a imaginé le miſtère de la Trinité; prétendu légiſlateur des Chrétiens qui n'a jamais lui même rien écrit; Divin & inefficace rédempteur que par une contradiction abſurde l'on dit avoir été cruficié pour tous les hommes & ſeulement pour quelques uns : ſa doctrine ſa vie & ſes miracles ſont ſupoſés ſe trouver dans quatre livres ſans date & qui tous quatre ſe contrediſent continuellement, choiſis après pluſieurs ſiécles parmi une quarentaine d'autres évangiles romanciers & apocrifs. Ajoutez encore à tout cela de miſtérieux ſacremens, des opinions touchant la grace & la prédeſtination & une égliſe fondée ſur un ridicule jeu de mots, *tu es pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon égliſe.*

Tel eſt le précis aprochant à peu près de la doctrine qui meuble le catéchiſme des Prêtres & des théologiens avec de notables variations ſuivant la ſecte qu'ils profeſſent. Leurs conteſtations ſont à l'infini. Jamais teſtament d'aucun père n'a été autant débatu que celui qu'ils s'efforcent d'interpréter * ſans ſuccès depuis bien des ſiécles : & quoiqu'ils préchent la neceſſité d'une révélation pour mettre fin aux incertitudes de l'eſprit humain, apàremment que celle qu'ils annoncent venir de Dieu

n'eſt point de lui véritablement, puiſque loin d'être aſſez claire & poſitive pour décider leurs doutes, elle même eſt devenue pour eux une ſource inépuiſable de querelles abſurdes & embrouillées : motif ſuffiſant pour autoriſer & determiner les princes éclairés à en ordonner la ſupreſſion dans les écoles d'inſtruction publique.

Puiſſe à jamais être banni de l'univers le fatras des doctrines ſuperſtitieuſes ! Puiſſe en leur place être ſubſtitué l'évangile de la raiſon qui enſeigne clairement l'adoration d'un Dieu unique, notre univerſel créateur, rémunerateur de la vertu & vengeur des crimes ! L'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, & aimer notre prochain comme nous mêmes ; voilà ce qu'il faut ſavoir ; & qui le ſait bien ſait tout ce qu'une théologie qui ſeroit même révélée du ciel pouroit contenir de plus excellent : les inſtructions, qui s'étendent trop ſur d'autres points, nous détournent du but principal & nous le font oublier ou méprendre.

* Quel terrible argument contre la divine théologie des Prêtres ! & quelle humiliation pour elle bien loin que ce ſoit un honneur ! D'occuper par ſes commentaires tant d'eſpace dans les bibliothéques publiques, par exemple dans celle du Roi de France à Paris ; & de n'avoir pu encore réuſſir, après tant d'efforts & tant d'écrits, à devenir ſuffi-

ſamment claire ni prouvée; tandis que pour démontrer de manière qu'on n'en puiſſe douter ſon impoſture dans ſon fondement même & dans toutes ſes branches il ſuffit peut être d'un ſeul opuſcule, de quelques heures de lecture au plus, & commode à porter dans la poche pour y réfléchir & y revenir quand on veut. Qu'eſt ce qu'une révélation divine qui a beſoin du moindre commentaire? Combien donc doit être fauſſe & abſurde celle que tant de volumes n'ont encore pu éclaircir? De cet amas immenſe de livres il en reſulte au moins une vérité certaine & que leurs écrivains n'ont point penſée, c'eſt qu'eux mêmes font preuve contre la divinité de la révélation qu'ils ſe ſont efforcés d'apuïer & de commenter.

LIII. Obſervation importante : ce n'eſt point la foi, mais c'eſt la raiſon qui ſeule nous convainc de l'exiſtence de Dieu. Bien loin que la foi nous la découvre, elle la ſupoſe au contraire & ſemble ne vouloir s'y joindre que pour mettre plus efficacement des nuages épais ſur cette eſſentielle vérité. La ſuperſtition par ſes ridicules miſtères offuſque & détruit la religion pluſtôt qu'elle ne la cimente. Afin de ne laiſſer rien d'ambigu à cet égard, je m'explique.

Croire en Dieu ; croire en ſa ſouveraine puiſſance, en ſa ſouveraine ſageſſe, en ſa Providence, en ſa bonté, en ſa juſtice, en ſa miſéricorde, en ſa

véracité, &c.; ce n'eſt aucunement l'ouvrage primitif de la foi, ni la foi elle même proprement dite; mais c'eſt l'effet & la perſuaſion de la raiſon ſeule que la foi préſupoſe comme ſon néceſſaire fondement; car comment croire à la parole d'un etre, de l'exiſtence & de la véracité du quel on ne ſeroit point dejà perſuadé? La foi proprement dite eſt la croïance en des miſtères révélés ſi contraires à la raiſon qu'on ne trouve d'autre moïen d'impoſer ſilence à ſes repugnances qu'en s'efforçant de lui perſuader qu'ils ſont fondés ſur la parole de Dieu même auteur de toute vérité. Or par cette ſur-addition de croïance ſuperſtitieuſe, non ſeulement les vérités eſſentielles qui étoient claires auparavant deviennent obſcures & problématiques, mais on fournit de plus un pretexte aux impies de les rejetter comme aïant une néceſſaire connection avec des fauſſetés & des abſurdités manifeſtes; enſorte que, bien loin que la foi ſoit l'aliment & le ſoutien de la religion, elle en eſt au contraire le poiſon & la ruine.

LIV. L'inutilité de la foi eſt dailleurs démontrée pour quiconque connoit en quoi conſiſte véritablement l'eſſence de la religion. Si elle conſiſtoit dans des dogmes & des opinions, certainement on pouroit alors avoir beſoin d'un tribunal pour décider nos doutes; & encore avons-nous chacun au

de dans de nous mêmes ce tribunal où préſide l'univerſelle raiſon, docteur des nations, dont les déciſions ſont les ſeules juſtes & équitables! Mais comme la vraie religion conſiſte eſſentiellement dans les ſentimens du cœur indépendanment des opinions de l'eſprit, des lors c'eſt envain que les partiſans de la ſuperſtition veulent établir la néceſſité de la foi & d'une révélation extérieure comme baſe de la vraïe religion. Je conjure inſtamment tous ceux qui liront ceci de réfléchir & d'obſerver attentivement que l'erreur des ſuperſtitieux eſt de placer la religion & la pieté dans des croïances & dans des pratiques extérieures au lieu qu'elles conſiſtent entièrement dans les ſentimens du cœur.

Oui c'eſt par le cœur ſeulement que nous ſommes de ſincères adorateurs & de vrais ſerviteurs de Dieu. Supoſons même un Samaritain regardé par les docteurs de la loi comme un hérétique & un excomunié ; il eſt toutefois, ſuivant le témoignage de l'évangile même, dans la vraïe religion dès que ſon cœur eſt animé par les ſentimens de l'amour de Dieu & du prochain. Au contraire, que l'on ſoit aux yeux des hommes un ſavant Prêtre & un zélé Levite, l'on eſt un reprouvé aux yeux de Dieu dès qu'on a le cœur ſans commiſération. En ſorte qu'il n'eſt pas néceſſaire d'être un enfant de telle ou telle Sainte Egliſe pour être un membre vivant & glo-

rieux du corps des vrais fidèles ; mais il ſuffit & il eſt indiſpenſablement requis, d'être comme le bon Samaritain plein de charité.

Si les ſuperſtitieux ignorent cette importante vérité, ce n'eſt point qu'elle ne ſoit confirmée par leurs propres livres ; mais c'eſt que les Prêtres qui ſe ſont reſervé le droit de les lire & de les interpréter, n'ont garde d'en manifeſter ce qui eſt défavorable à leurs propres intérêts. Que de viendront toutes nos fortunes ſi le peuple vient à ſe deſabuſer ? Se diront-il en voïant ces réflexions, qu'il leur importe grandement d'empêcher le public de lire. Il faut courir & crier en tous lieux, ô le livre impie ! l'hérétique ! vive la foi ! vive l'egliſe ! vive la grande Diane d'Epheſe ! &c.

LV. Admirez comment ſe ſont formé les dogmes de la foi & par quelle autorité ! Ces mêmes Prêtres, qui veulent que les écritures révélées ſoient le fondement de la foi, ſont forcés d'avouer qu'elles ne favoriſent point tous leurs dogmes de foi & qu'elles contiennent même des paſſages contraires à pluſieurs. Voici donc leur baſe fondamentale inſuffiſante. Ils y ſupléent par une prétendue tradition ſi peu réelle & ſi peu certaine que ſur un même point une Egliſe aſſemble des conciles contre une autre Egliſe : & ces déciſions, qu'on donne comme fondement de la foi & des vérités ſurnaturelles qu'elle nous propoſe, dépendent du plus grand ou

du moindre nombre d'opinans en faveur de l'affirmative ou de la négative. Voilà certainement un fondement de la foi bien caſuel & bien aventuré. Que des raiſons de politique, des maladies, ou des affaires fortuites en retiennent abſens plus d'une opinion que d'une autre; delà dépend la bonne ou mauvaiſe fortune de ces articles de foi qu'on peut comparer aux troncs d'arbres dont à ſa fantaiſie un ſculpteur païen faiſoit un Dieu ou une coignée. En avoit-il par hazard fait un Dieu ? Il étoit le premier à ſe proſterner devant.

LVI. Si quelqu'un déſire de voir comment on crée les nouveaux dogmes de la foi & connoître par là comment ont été fabriqué la pluſpart des anciens ; je l'exhorte à lire le panégyrique de l'immaculée conception préché à Rome par Paolo Segneri, le prédicateur le plus célébre dont l'Italie ſe glorifie. On y verra combien une abſurdité, combien une fourberie en ſupoſe d'autres ; & quelle politique, quels ſtratagémes préparent de loin le ſuccès. Dabord une bonne femme, Ste. Brigide, a des extaſes & des viſions où elle aprend le nouveau miſtère *in ſomnis :* c'eſt preſque toujours là le grand fondement de toutes ces incompréhenſibles vérités de la foi. Le ſaint ſiége trouvant qu'il peut faire ſon profit des viſions de cette bonne femme les aprouve ſans condamner dabord ceux qui ne ſont pas de ſa même opinion. C'eſt ſeulement comme

une ſemence jettée en terre ou comme un levein qui ne doit fermenter & produire ſon effet qu'avec le tems. A de grandes diſtances & dans des ſiécles différens le S. Siége renouvelle ſes ſuffrages en faveur des mêmes viſions ſans encore rien entreprendre : mais finalement, quand les eſprits commencent à être diſpoſés, la politique de Rome fait un pas de plus : elle n'oſe point poſitivement blamer ceux qui ſont d'une opinion contraire, mais elle leur défend de la ſoutenir en public ni d'enſeigner une autre croïance que celle conforme au réve de la bonne femme. Lorſqu'une doctrine eſt encore problématique & indéfinie, comme chaque particulier ſemble pouvoir concourir à lui donner un dégré de probabilité de plus par ſon ſuffrage, c'eſt par ce motif & pour gagner des ſuffrages en faveur de l'immaculée conception de la Vierge Marie que le prédicateur de Rome s'adreſſe à ſon auditoire, conjurant chacun d'y faire de ſon mieux en ſon genre de poſſibilité ; le ſavant par ſes écrits ; l'étudiant par ſes théſes publiques ; les riches en bâtiſſant des temples, en dreſſant des autels à l'immaculée conception ; les officiers, en donnant ce nom aux remparts & aux corps de garde ; les marins, en le donnant pareillement à de nouveaux ports de mer & ſurtout à leurs vaiſſeaux afin qu'ils portent même aux extrémités de la terre la renommée de l'immaculée conception. " Nous ne devons point

" douter, dit ce ſupôt de Rome, que nous ajou-
" terons par nos efforts un nouveau crédit en
" faveur de ce miſtère encore indéfini, comme
" le plus petit grain ajouté dans une balance dejà
" chancellante contribue à la faire trébucher."

En vérité, il faut avouer que l'affaire eſt en bon train & que les révélations de Ste. Brigide, révélations aprouvées en divers tems par les bulles de quatre Papes, revêtues de cette autorité d'une chaire infaillible, ſont un fondement non équivoque pour que le catéchiſme de l'Egliſe Romaine doive un jour être augmenté de ce nouveau dogme vraiment digne d'être joint à tous ſes autres miſtères. Le cour Romaine ne ſe contente point de donner des lettres de nobleſſe aux vilains qui veulent ſe faire décraſſer à bon marché : elle en donne à la Vierge d'un ordre bien ſupérieur : & cette politique eſt fort prudente, parcequ'effectivement il n'eſt point du tout décent ſuivant la remarque du même prédicateur, que la Vierge ſoit ſupoſée née fille & eſclave du démon par le péché originel, tandis que des conciles l'ont reconnue pour épouſe du Saint Eſprit & mère du Dieu de ſainteté. Véritablement cela s'accorde fort mal enſemble ; mais contentons nous de lever les épaules en écoutant tous ces miſtères de foi & n'allons point chercher du bon ſens dans la folie.

LVII. Mal étaïés ou combattus dans leur foi par

la Bible même, les Catholiques Romains les plus inſtruits en ſont réduits à fonder eſſentiellement leur croïance ſur les déciſions des conciles comme ſeuls juges de la foi & ſeuls interprétes du ſens des écritures. Ce qu'il nous ſemble qu'on puiſſe dire de mieux en faveur de ces aſſemblées ordinairement peu édifiantes ; c'eſt qu'en l'abſence du Saint Eſprit, du moins un peu de politique y préſide. Lorſque des articles ont été préparés propoſés & que dans leur diſcuſſion l'on aperçoit un nombreux parti en leur faveur ; c'eſt alors que, certains d'avoir des croïans, les conciles y mettent leur ſceau ; & de ce qui n'étoit auparavant qu'une opinion telle quelle en vogue chez pluſieurs ils en font un dogme pour tous.

LVIII. Si dans ces conciles il ne ſe faiſoit autre choſe que des déciſions touchant la foi, on pouroit les prendre en patience comme productions de la folie humaine ridiculement revêtue du nom de la ſageſſe divine. Mais comme ces déciſions ſont toujours accompagnées d'un anathême contre les mécréans ; & comme l'on a vu, toutes les fois que les Prêtres en ont eu le pouvoir, comment ils ont fait exécuter ces anathêmes juſques ſur les têtes couronnées, dont Henry IV. Roi de France & un Empereur d'Allemagne du même nom ſont des exemples à jamais mémorables ; de pareils abus méritent toute l'attention des peuples & des princes qui ont

intérêt d'annéantir une ariſtocratie eccléſiaſtique productive de ſi grands déſordres.

Vous connoîtrez l'arbre par le fruit : un mauvais arbre n'eſt bon qu'à être coupé & jetté au feu. Cet oracle de l'évangile même des Prêtres ſemble dicter aux princes ſouverains ce que prudemment ils devroient faire de la prétendue mère Ste. Egliſe qui dans leurs etats oſe s'arroger un pouvoir indépendant d'eux, le quel s'étendant juſques ſur leurs propres perſonnes ſur leurs loix & ſur leurs couronnes les avilit aux yeux de leurs ſujets. On ſouffre des gens d'Egliſe ici en Angleterre, mais il doit être obſervé qu'ils ne le ſont point en vertu d'une inſtitution divine ; ils le ſont ſeulement en vertu d'un décret du Parlement. Puiſſe cet exemple ſervir de leçon aux divers princes de l'Europe, qui ſauront comment perfectionner ce ſiſtéme de prudence ! Le clergé eſt ici entièrement dépendant du Parlement & ne forme point un corps ſéparé de l'etat ni exemt des taxes publiques. C'eſt ainſi qu'il doit être en tout païs où la nation connoît ſes véritables droits & intérêts avec aſſez de courage pour les maintenir.

LIX. Les anathêmes fulminés par les conciles ſuffiſent pour prouver à tout homme raiſonable, que les dogmes de la foi donnés par eux ſont très ſuſpects. Il eſt viſible que de pareils conciles ſont

inſpirés par une rage judaique & nullement par les clartés & par la charité de notre père univerſel. Quand les Apôtres deſirèrent de faire deſcendre le feu du ciel ſur l'infidèle Samarie, l'evangile dit que Jeſus leur reprocha qu'ils ignoroient l'eſprit dont ils devoiens être animés.

On ne peut mieux comparer ces fulminans conciles en tous points, pour la cruauté comme pour le reſte, qu'aux aſſemblées des Amphictions dans le temple de Delphes où pour ſa conſervation ils étoient députés par toutes les villes de la Grèce attachées au culte de cette égliſe. On ne peut lire ſans horreur, dans la harangue d'Eſchine contre Cteſiphon, comment inſpiré par l'eſprit de la Pythie leur concile déclara les Cirrhéens & les Agragallides coupables envers le temple & fulmina contr'eux une excomunication, ordonnant qu'ils fuſſent pourſuivis ſans relache nuit & jour, réduits à la condition d'eſclaves, leurs terres ravagées confiſquées & conſacrées au temple de Delphes ; deffendant à quique ce fut de les cultiver ni de rétablir leur port ſous peine des plus terribles malédictions contre quiconque l'attenteroit comme convaincu du crime de léze Majeſté Divine. L'exécution fut auſſi ſevère que le décret. Mais ce qui eſt très remarquable, c'eſt que les Locryens d'Amphiſe, mécréans aux oracles de Delphes, aïant oſé depuis cultiver ces terres conſacrées & rebatir le port ; les Amphic-

tions, prélats protecteurs du temple de Delphes, eſſaïerent dabord d'en tirer bon parti ſous ombre de clémence & fixèrent la remiſſion du péché à une ſomme pécuniaire païable aux dieux de Delphes. C'eſt depuis long tems que les Prêtres font commerce de la remiſſion des péchés. Mais les mécréans d'Amphiſe n'aïant point voulu païer; les Amphictions ordonnerent contr'eux une guerre ſainte, comme depuis Rome a fait publier des croiſades contre les Turcs & contre les Albigeois.

LX. L'oracle de Delphes Philippiſe, s'écrioit Demoſthène pour empêcher ſes compatriotes de prendre part dans cette guerre ſainte. Effectivement, Philipe de Macedoine d'accord avec la Pythie ſut profiter de ces troubles de religion en Gréce pour y dominer. Les Grecs s'étant entre détruits par le fanatiſme, leur païs devint une proïe facile à l'ennemi de leur liberté. N'eſt-ce point un tableau de ce qui eſt depuis arivé dans la Chrétienté? Les véritables ſouverains de Rome, je parle de ſes empereurs, aïant ſouffert que leurs chapelains, qu'ils ſurent aſſez fous pour regarder comme des oracles, ſemaſſent la zizanie dans leur vaſte empire par de vaines diſputes de théologie, leur pouvoir fut bientôt chancellant, hors d'état de réſiſter aux invaſions qui ſurvinrent: & c'eſt alors préciſement ou dans de pareilles circonſtances que les evêques de Rome & d'Allemagne les Moines & tout le clergé

en général ont fondé leurs fortunes ſur la ruine de leurs légitimes ſouverains & ſur celle des peuples qu'ils ſacrifièrent à leur ambition ; vrais corbeaux, qui déſirent des combats entre les nations, des morts, & des mourans, afin de s'engraiſſer de la déſolation du genre humain. Qu'un roi ou un empereur ſoit aſſez ſtupide pour avoir de la foi & pour s'occuper de guerre ſainte, le Pape ou l'Evêque qui l'aura perſuadé ne manquera pas de profiter, s'il le peut, de ſes embaras & de ſon abſence, pour s'emparer de ſa couronne ou du moins d'une partie de ſes domaines. L'excès des abus a fait enfin ouvrir les yeux. On ſait ce que les Prêtres cherchent, quand ils s'efforcent de ranimer le zéle des croïans. Si la foi, qui eſt pour eux une feconde ſemence de richeſſes & qu'ils ont un grand intérêt de répandre par tout le monde, ne leur a point encore ſervi à tranſporter des montagnes, elle a fait plus en leur faveur ; car elle a tranſporté la ſouveraine puiſſance ſur leurs têtes & a mis un ſeptre d'or entre leurs mains ; tandis qu'au contraire pour les peuples qui y ſont ſoumis elle eſt devenue une ſource d'imbécilité, de miſère, & d'abjection, ſans autre conſolation que de s'entendre promettre des felicités en une autre vie au lieu de celles qu'on leur dérobe & dont on les prive en celle ci. " Ayez de la foi & " de la patience, mes enfans, leur dit-on ; rache- " tez vos péchés par l'aumône ; aportez vos biens

" à nos piés & gardez-vous d'en retenir un denier
" pour votre ſubſiſtance, crainte d'être immédiate-
" ment punis de mort comme Ananie & Saphira."

Mais, Meſſieurs les Prêtres, comme il y a deja trop long tems que cette comédie ſe joue & que nous vous voïons fort engraiſſés de la dépouille des imbécilés, permettez que nous ceſſions d'être les dupes de votre orviétan. Gardez votre foi pour vous mêmes, puiſqu'elle eſt ſi précieuſe. Nous ſaurons à l'avenir garder nos richeſſes & nous reprendrons même celles dont vous avez filouté nos ancêtres, ſans que vous deviez vous en affliger, puiſqu'elles n'en valent pas la peine & que ſuivant vos maximes, que nous vous forçerons de pratiquer vous mêmes, c'eſt un avantage d'en être dépouillés.

LXI. Heureux tems pour les Prêtres que celui où très peu de perſonnes même parmi les grands ſavoient lire & écrire! Heureux tems pour eux que celui où l'art de l'imprimerie n'avoit point encore rendu familière l'entière connoiſſance ni de l'ancien ni du nouveau Teſtament ni des conciles! Le peuple pouvoit alors regarder comme divin ce qu'il ne connoiſſoit point & qu'on lui préſentoit comme tel: ſans y rien comprendre il s'efforcoit d'y croire crainte d'être damné comme on l'en menacoit. Mais de bonne foi les Prêtres peuvent ils ſe flatter d'en impoſer encore long tems à la crédu-

lité & à la conſcience de quiconque ſait lire & faire uſage de ſes propres yeux ? Si au lieu de s'en tenir à prêcher Dieu & la morale, ils veulent perſiſter à s'efforcer d'accrediter leurs fables & leurs miſtères ; il leur convient d'aller prêcher dans les païs où regnent encore l'ignorance & la crédulité.

Il faut confeſſer pour l'honneur de la pluſpart des membres de l'Egliſe Anglicanne & d'un grand nombre des miniſtres des autres ſectes en Angleterre, qu'ils ſe bornent à prêcher Dieu & la morale, plus honêtes gens qu'entouſiaſtes, aïant des ſentimens éclairés, très éloignés du fanatiſme ainſi que de l'imbécilité : c'eſt un tribut de louanges qui leur eſt du & que je leur païe avec plaiſir. Puiſſe le clergé l'Italie, d'Allemagne, de France, & d'Eſpagne, &c., les imiter à l'avenir !

LXII. Contre l'ancien & le nouveau Teſtaments, pour prouver qu'ils ne ſont point des livres divins, que peut-on opoſer de plus fort que leur contenu même ? Je laiſſe de côté les objections formées par les ſavans touchant leurs origines leurs dates & leurs vrais écrivains : objections à l'infini & qui ſemblent en rendre l'autenticité au moins très douteuſe. Je ne veux point m'en aider. Bien plus, je reconnois & me fais un devoir de reconnoître que ces livres contiennent beaucoup de choſes bonnes & inſtructives : mais j'ajoute que ce mérite leur eſt commun avec un grand nombre de nos Romans modernes &

qu'ils n'ont ſur eux que l'avantage d'être des Romans anciens & conſacrés, inférieurs même à ceux ci dans preſque tout le reſte. Ce qui en fait l'eſſentielle différence, c'eſt l'eſprit avec le quel on les lit: différence qui provient ſeulement de nos préjugés. Les Prêtres ont bien ſenti que ces prétendus livres révélés ne peuvent ſoutenir un examen ſérieux. Comme tout leur pouvoir magique eſt fondé ſur ce grimoire, leurs conciles ont eu ſoin d'en interdire autant que poſſible la lecture au peuple, ſurtoût de la Geneſe, qui eſt le livre fondamental de la Bible.

LXIII. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* . . . On ne m'accuſera point de manquer d'indulgence envers le Pentateuque traduit ici d'après la vulgate; car pour montrer ſa turpitude dès ſon premier verſet, il ſuffiroit de le traduire d'après l'Hébreu qui ne dit point *Dieu* mais les *Dieux*. Et de fait, quoique la loi des Juifs leur ordonne de n'adorer que *le ſeigneur Dieu d'Iſraël qui les a tirés de l'Egipte;* leurs livres ſemblent reconnoître pluſieurs Dieux, notamment ceux des peuples voiſins, comme auſſi un Dieu des montagnes & un Dieu des vallées. Il eſt dit au livre des juges, chap. 1, verſet 19, que le ſeigneur *conduiſit Juda & ſe rendit maître des montages, mais qu'il ne put ſe rendre maître des vallées.* Ainſi que les divinités payennes dans Homère & Virgile, le dieu Chamos, le dieu Melchom, le dieu d'Accaron, &c. ſont acteurs & con-

querans dans la Bible, qui certifie l'excellence du Dieu d'Iſrael par deſſus ſes concurrens, mais non pas ſon unité. Lui même reconnoît cette concurrence des autres dieux quand il s'en declare *jaloux* dans le nom qu'il choiſit de preference à tout autre. Joſué au chapitre 24, après avoir repreſenté aux Iſraelites que le ſeigneur les avoit tirés de l'Egipte & les avoit comblés de ſes bienfaits, leur diſoit, *C'eſt pourquoi craignez le ſeigneur & ſervez le avec ſincerité & vérité. Otez du milieu de vous les Dieux que vos pères ont ſervis de l'autre côté du fleuve & en Egipte & ſervez le ſeigneur: & ſi vous ne voulez le ſervir, choiſiſſez aujourd'hui qui il vous plaira d'adorer, ou les Dieux que vos pères ont ſervis lorſqu'ils étoient de l'autre côté du fleuve, ou ceux des Amorrhéens dans la terre des quels vous habitez preſentement. Quant à moi & les miens, nous ſervirons le ſeigneur.* Le peuple repondit, *Dieu nous garde d'oublier le ſeigneur pour ſervir d'autres dieux.*

En vérité, les Juifs ſuivant leur Bible ſemblent avoir dabord cru que chaque nation avoit ſa divinité locale. Poſterieurement leurs notions s'éclaircirent ſurtout avec le ſecours des Pſeaumes compoſés par le ſacerdoce pour le chant public; & avant la venue de Jeſus ils reconnoiſſoient poſitivement l'unité de Dieu. Pour l'honneur de cette Bible, oubliant le texte Hébraique; nous ſuivrons

la vulgate qui dit ; *in principio Deus creavit cælum & terram. Au comencement Dieu crea le ciel & la terre.*

Ce verſet ainſi traduit, le quel enſeigne à ne point confondre l'auteur de la nature avec ſon propre ouvrage, eſt preſque le ſeul du premier chapitre de la Geneſe qui ſoit digne d'un auteur ſacré. Preſque tout le reſte démenti par le teleſcope & par l'expérience avoit inſpiré ſi peu de reſpect au philoſophe Iſaac Newton qu'il regarda le Pentateuque comme une fourberie ſacerdotale ; croïant dailleurs facile à démontrer, que ces livres ne peuvent être de Moiſe & ſont poſterieurs au tems des rois en Iſraël, comme l'indiquent pluſieurs paſſages du texte même, entr'autres au chap. 36, v. 31, de la Geneſe où les rois d'Iſraël ſont mentionnés ; ce que certainement Moiſe n'a pu faire de ſon tems. *Reges autem qui regnaverunt in terrâ Eden antequam haberent regem filii Iſrael, ſunt hi,* &c.

Il eſt aujourd'hui reconnu que lorſque la terre en tournant ſur elle même préſente notre hémiſphère au ſoleil ou l'en retire, alternativement nous jouiſſons ou ſommes privés de la lumière du jour ; en ſorte que cette alternative conſtitue nos jours & nos nuits. Comment accorder ce fait notoire avec la poſitive diviſion que Moiſe dans ſa création met entre le matin & le ſoir, entre nos jours & nos nuits, indépendanment du ſoleil de la lune & des

étoiles qui dans la Geneſe ne ſont créés que le quatrième jour pour y préſider ?

L'action du ſoleil n'avoit point la force de faire monter les vapeurs de la mer dans le ſiſtéme de Moiſe ; jamais il ne pleuvoit ſur la terre ; mais il en ſortoit une fontaine qui ſeule arroſoit ſon entière ſurface. Sans doute que Moiſe en conçevoit la poſſibilité & entendoit ce qu'il écrivoit. O l'admirable fontaine ! *Sed fons aſcendebat è terrâ, irrigans univerſam ſuperficiem terræ.*

Le ciel ſi vanté par les Prêtres n'eſt ſuivant leur Bible qu'un amas d'eau ſur une baſe ſolide avec des écluſes qui s'ouvrent & ſe ferment. Certainement ce ciel là de Moiſe ne reſſemble point à celui dont notre globe éprouve les influences neceſſaires à ſa fertilité.

Les anciens croïoient que les moucherons, qui dépoſent leurs œufs ſur la ſurface des eaux dormantes, provenoient de l'eau même. Or comme d'un petit volatile au plus grand il ne ſemble y avoir de différence eſſentielle que la grandeur, en conſéquence tous les oiſeaux procédent de l'eau dans la création de Moiſe. Les animaux plus peſans ſortent de la terre.

Qu'eſt-ce que cet homme inſpiré a entendu quand il dit que l'eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux ? Si un vent variable & changeant eſt ce que Moiſe apéle l'eſprit de Dieu, on peut croire qu'il a été

pluſtôt animé de cet eſprit là que non pas de ce que nous apellons l'eſprit ſaint ; car Moiſe eſt, comme une girouette agitée, en fréquente variation & contradiction avec lui même. Liſez Calmet & autres commentateurs du ſens littéral, qu'ils ont ſouvent grande peine à concilier d'un chapitre au ſuivant & quelquefois d'un verſet à l'autre : leurs efforts mêmes pour guérir le texte de Moiſe en indiquent la maladie.

Un docteur de l'Egliſe, S. Auguſtin, a été accuſé de ne point agréer avec Moiſe touchant les ſix tems de la création, parceque vouloir & faire en Dieu ſont une même choſe & ne demande point de tems. Nous pouvons avoir beſoin de diviſer les objets pour aider notre foible conception, parceque nous ſommes des êtres très chétifs & très bornés ; mais gardons nous de faire Dieu à notre image comme a fait Moiſe ſous pretexte que Dieu nous à créés à la ſienne. Moiſe fait créer le monde en ſix tems & le ſeptième fut un jour de repos. Cette durée d'une ſemaine s'accorde avec celle des phaſes de notre lune, dont la politique fait uſage pour fixer & limiter le travail du peuple ; & ſans doute Moiſe a eu la même intention d'en faire une loi pour ſon peuple quand il dit, que Dieu travailla pendant ſix jours & ſe repoſa le ſeptiéme. Mais apellerons-nous divin & inſpiré un légiſlateur qui pour parvenir à établir ſes loix oſe dégrader l'idée

de la majeſté du tout puiſſant juſqu'à le repréſenter parmi les merveilles de la création comme un manœuvre aſſujetti dans ſes opérations aux jours de la ſemaine & ſe repoſant le ſeptieme après en avoir travaillé ſix ?

Moiſe, après nous avoir inſtruit des particularités de la création, nous raconte la chute d'Adam & d'Ev en adoptant les anciennes fables Arabes qui diſoient que le ſerpent eſt le plus ruſé des animaux. Bien plus, il fait parler ce ſerpent comme Eſope & ſes imitateurs ont fait parler les animaux.

La félicité des pais chauds eſt d'avoir des jardins délicieux, aroſés d'eaux. Moiſe n'en a pas conçu davantage pour former un paradis terreſtre. Dieu lui même vient s'y promener dans l'après midy à la fraiche. Obſervez cette divine circonſtance, à la fraiche *ad auram poſt meridiem* ; & là il converſe avec Adam & Eve, non pas pour les conſoler ou guérir dans leurs infirmités, mais pour les en punir. Il les baſoue, il les raille, il les affuble de peaux de bêtes & les chaſſe du paradis terreſtre, avec une précaution toutefois néceſſaire crainte que contre ſon ſuprême vouloir Adam & Eve venant à manger du fruit de l'arbre de vie ne devinſſent immortels ; il poſe un chérubin avec une épée flamboiante pour en deffendre l'accès. En vérité, tout cela eſt ſi divin qu'aucun homme de bon ſens ne peut douter que Moiſe ne ſoit un écrivain inſpiré.

Une circonſtance de plus qui n'acrédite point cette hiſtoire, c'eſt que Moiſe raconte que Dieu condamna le ſerpent à ſe nourir de la pouſſière de la terre. C'étoit un préjugé chez les anciens que le ſerpent ſe nouriſſoit de pouſſière; mais préſentement le même préjugé n'exiſte plus; & il eſt reconnu que malgré la Geneſe le ſerpent ne ſe nourit point de pouſſière ni de terre.

LXIV. Ceux qui ſupoſent que la fable du ſerpent ſéducteur d'Eve eſt une ſimple allégorie n'ont examiné que ſuperficiellement le texte de la Geneſe. Ils font plus d'honneur à Moiſe qu'il n'en mérite; car il ne laiſſe pas même à ſes commentateurs la reſſource d'être ingénieux pour lui dans ce point eſſentiel & peut être le plus eſſentiel de toute la Bible, puiſque c'eſt celui ſur le quel les théologiens fondent leur prétendu miſtère du péché originel d'où dépendent tous les autres miſtères de la ſuperſtition.

Suivant Moiſe, Dieu dit au ſerpent, *je mettrai une inimitié entre toi & la femme, entre tà ſemence & la ſienne.* Certainement cela ne ſe peut dire du ſerpent allégorique, qui eſt créé pour aimer la femme & en être aimé. Comment eſt-ce que Dieu eut pu faire à Adam & à Eve un crime de manger de ce fruit là, puiſqu'il leur avoit recommendé ainſi qu'aux autres animaux de croître & de multiplier? Si l'on conſidère attentivement le texte de la Ge-

neſe, il ſemble dans le premier chapitre que d'abord Adam fut créé mâle & femèle & cependant ſeul. Dans le ſecond chapitre, tous les animaux avoient dejà paſſé en revue devant lui & en avoient reçu leurs noms qu'il exiſtoit encore ſeul de ſon eſpéce. Mais dans ce même ſecond chapitre nous voïons que Dieu, qui dans le premier avoit trouvé ſa création parfaitement bonne, reconnoit toutefois depuis qu'il n'étoit point bon pour l'homme d'être ſeul, & en conſéquence il lui envoïe un ſommeil profond pendant le quel il lui prend une côte dont il lui forme une femme. Or obſervez que ſuivant le texte de la Geneſe la prohibition faite à Adam de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal qui étoit au milieu du jardin fut antérieure à la formation d'Eve ; conſéquemment regardoit un arbre au milieu du jardin & non pas Eve qui n'exiſtoit point encore. Toute allégorie eſt donc nulle & ſans fondement d'après le texte même de la Geneſe.

Auſſitôt qu'Adam à ſon reveil apercoit Eve, il s'écrie ; *voici l'os de mes os & la chair de ma chair.* Enſuite il ajoute, *c'eſt pourquoi l'homme quittera ſon père & ſa mère pour s'attacher à ſa femme & ils ne ſeront qu'une même chair.* Cette concluſion convient très bien à Moiſe légiſlateur de ſa nation : mais comment Adam, dans un tems où il n'exiſtoit point d'autre homme au monde que lui ſeul, ſans enfans

qui puſſent quitter leurs pères & leurs mères, a-t-il pu faire cette tirade qui bien a profondie n'a point de réelle validité, ni à l'égard de lui même qui n'étoit point dans le cas de quitter ſon père ni ſa mère & qui n'avoit pas le choix d'une autre femme ſur la terre, ni à l'égard de ſes futurs enfans qui n'ont pu dire comme lui, *voici l'os de mes os & la chair de ma chair.*

La ſainteté du mariage eſt chez les nations policées fondée ſur des motifs plus reſpectables que cette petite hiſtoriette qui pouroit nous autoriſer à chercher notre côte dans toutes les femmes indiſtinctement. L'engagement volontaire & ſacré, par le quel le mari & la femme s'uniſſent enſemble, conjoint & concentre en eux ſeuls la propriété non ſeulement de leurs perſonnes mais très ſpécialement celle de leurs affections, dont nul autre ne peut rien dérober volontairement ſans ſe rendre coupable de vol envers les parties intereſſées, vol plus criminel que celui de leur fortune même, & ſans ſe rendre en outre coupable envers la ſociété publique, puiſqu'elle ne nous admet à jouir de ſes avantages qu'à condition d'en ſuivre les loix, dont l'une des plus eſſentielles eſt celle qui regarde la légitimité des enfans.

LXV. *Tu es maudit entre tous les animaux & bêtes de la terre : tu ramperas ſur ton ventre & mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je poſerai une inimitié*

entre la femme & toi, entre ta ſemence & la ſienne : elle écraſera ta tête & tu t'efforceras de lui piquer le talon. Geneſe, ch. 3, verſets 14 & 15.

Malgré un texte ſi formel qui met ce ſerpent dans la claſſe des animaux terreſtres & le condamne à ramper ſur ſon ventre *maledictus es inter omnia animantia & beſtias terræ, ſuper pectus tuum gradieris ;* ſi l'on veut en faire une interprétation à la manière des rabins en diſant que Moiſe par ce ſerpent a entendu le démon : cette ſupoſition eſt inſoutenable par les livres de Moiſe qui nulle part ne parle ni de la chute des anges ni des démons excepté qu'on ne veuille leur apliquer ce qu'il dit comme cauſe du deluge univerſel, que les fils de Dieu voïant que les filles des hommes étoient belles s'allièrent avec elles & attirèrent ſur eux la colère du ſeigneur ; mais cet événement eſt poſtérieur à la chute d'Adam & d'Eve. Ce ne fut que vers les derniers tems & après que les Juifs eurent eu commerce avec les Perſes & avec les Grecs qu'inſtruits de leurs fables des deux principes les rabins commencèrent à voir partout les opérations d'un prétendu diable & ont expliqué Moiſe à leur fantaiſie. Mais comme il nous eſt ici queſtion de chercher dans le texte de Moiſe ce qui y eſt & nullement les fictions des rabins pluſieurs ſiécles après, nous nous bornerons à dire que rien dans Moiſe n'autoriſe cette interprétation ni la croïance même qu'il exiſte des démons.

S'il raconte dans l'Exode des opérations ſurprenantes des magiciens de Pharaon, il ne les préſente que comme un effet de la ſcience des Egiptiens dans la quelle lui même avoit été inſtruit, & nulle part comme un preſtige du démon, quoique ce fut l'occaſion naturelle d'en faire mention.

LXVI. D'ailleurs, toute religion, qui ſupoſe deux principes & qui mentionne un diable prince du monde en opoſition avec Dieu créateur de l'univers & de tout ce qu'il renferme, eſt une fauſſe religion. Ses livres ne ſont que des Romans. L'idée de Dieu, Etre ſouverainement parfait, ſouverainement puiſſant, ſouverainement ſage, bon, juſte, & néceſſairement ſeul maître de tous les êtres quelconques, n'admet pas même la poſſibilité de l'exiſtence d'un autre principe, c'eſt à dire du diable, en contraſte avec lui. Si Moiſe eſt tombé dans cette erreur, vrai Paganiſme, des lors il n'eſt qu'un impoſteur, bien loin d'être l'organe & le prophête de la ſouveraine vérité.

LXVII. Enviſageant preſque toujours la divinité à notre propre image, nous ſupoſons qu'elle a beſoin du miniſtére des anges pour porter & exécuter ſes ordres. Souvent deſobéis par nos ſerviteurs, nous croïons que Dieu peut pareillement être deſobéi par ſes miniſtres. Tout cela eſt imaginé d'après l'idée de nous mêmes mais nullement d'après l'idée du tout puiſſant.

Si ſuperieurs à nous que puſſent être ces eſprits céleſtes, ils reſteroient toujours dans la même diſtance infinie où nous ſommes de Dieu, dont le bras devant alors s'étendre juſqu'à eux le fait avec la même falicité & bonté juſqu'à nous, ſans que leur interpoſition eut aucunement pu ſervir à en accourcir l'intervale. En ſupoſant même des millions d'anges ou d'autres eſprits, que peuvent-ils ſi Dieu ne le leur fait opérer ? & s'il faut que Dieu leur faſſe opérer juſques à la moindre choſe, à quoi ſervent-ils dans ſes motions qu'à multiplier les cordes & les poulies & qu'à lui donner au contraire plus d'ouvrage pour ainſi dire, au lieu de l'aider & faciliter, comme notre illuſion l'a pu croire néceſſaire d'après notre propre foibleſſe.

LXVIII. On prétend que les démons ſont des anges rebelles, déchus de grace & bannis du paradis. Mais cette fable ſupoſe l'impoſſible. Comment admettre que des anges de lumière, de purs eſprits, jouiſſant de la préſence divine en paradis, aïent même pu être tentés d'oublier leur néant & ſe revolter, tant il y a de diſproportion inſurmontablement reſpectable pour quiconque ſe connoît & connoît véritablement Dieu ? Eſt-il concevable qu'un cœur qui a commencé de l'aimer & qui jouit de ſa vue en toutes choſes ſe laſſe de l'aimer ou de déſirer de lui obéir éternellement ? Cela eſt abſolument impoſſible pour quiconque jouit de la con-

templation béatifiante de notre divin maître. Autrement, ce ſeroit ſupoſer dans le paradis les infirmités de nôtre humanité, qui ne péché même ici bas que par aveuglement & folie, cherchant le bonheur où il n'eſt pas. Tout péché, ſuivant S. Auguſtin, procéde de ténébres & d'erreur. Mais dans le ſéjour de toutes clartés, où rien ne peut paroître grand ni aimable que Dieu même, comment pécher ? & comment ceſſer de ſentir l'immenſe diſproportion du fini à l'infini, quand on ne ceſſe d'en avoir une vue claire ? Cette hiſtoire des anges rebelles eſt une fiction d'après ce que nous voïons ſur la terre. Dans tout ce que les impoſteurs veulent raconter de divin ils copient d'après ce que l'humanité préſente à leurs yeux. Mais s'ils avoient la moindre idée de l'Etre infini & ſouverainement parfait, pouroient-ils ſupoſer des comparaiſons & des combats contre lui par de purs eſprits qui jouiſſent de ſa préſence ?

LXIX. En général les ſuperſtitieux ont une très grande idée du diable, qui eſt une chimère, & en ont une très petite de Dieu qui ſeul eſt réel. A peine l'homme eſt-il créé que ſuivant leurs fabuleuſes hiſtoires il devient la proïe du démon. En-vain Dieu purge la terre par un déluge univerſel ; le démon trouve moïen de ſéduire & corrompre ſes nouveaux habitans. Enfin Dieu s'incarne pour combattre juſqu'à l'effuſion de ſon ſang contre le

démon & racheter le monde : malgré une bonne volonté de Dieu ſi marquée pour le ſalut des hommes, le démon parvient encore à triompher de lui, au point que la multitude des damnés eſt infinie en comparaiſon du petit nombre des élus. Conçevons, s'il eſt poſſible, ces victoires du démon ſur Dieu : & bien plus, conçevons, comment Dieu peut conſentir à créer tant d'infortunées victimes pour ſon ennemi. Si les ſuperſtitieux conſultoient l'idée de l'être ſouverainement parfait, ils ne tomberoient point dans des croïances ſi abſurdes.

Les païens avoient imaginé des furies, inſtrumens des vangeances de la divinité, mais ils ne furent point ſi ridicules que de les repréſenter en même tems comme boureaux & victimes. Les théologiens ne ſe contentent point de dire qu'y aïant en ce monde des crimes cachés & impunis, Dieu qui eſt la ſouveraine juſtice les punira en une autre vie ; cette vérité eſt par elle même certaine & inconteſtable : mais ils y joignent des fables qui ne ſervent qu'à l'affoiblir. De purs eſprits, quoique ſans corps, brulent ſelon eux dans le feu inextinguible de l'enfer & ſont chargés d'y tourmenter les hommes en mille manières différentes. Sans inſiſter plus long tems ſur ces fictions, nous continuerons d'examiner la Geneſe.

LXX. L'auteur de cet abſurde Roman, que nous ne jugerions point digne de la moindre attention

s'il n'étoit consacré par des préjugés qu'il convient de dissiper, s'accorde si peu avec lui même qu'après avoir représenté Adam & Eve comme premiers & seuls de leur espéce, il se contredit grossièrement sur ce point essentiel dans son recit du meurtre d'Abel par Cain, seuls enfans d'Adam. Moise y représente la terre comme peuplée par d'autres hommes, dont Cain condamné à errer vagabond craint la rencontre. *Quiconque me trouvera me tuera*, dit Cain au seigneur, *mais le seigneur lui dit que quiconque tueroit Cain seroit puni sept fois plus sevèrement ; & le seigneur posa un signe sur Cain, de peur que quique ce soit le rencontrant ne le tuat.* Genese, chap. 4, v. 14 & 15.

Sur quoi, sans autre commentaire en l'honneur de Moise touchant cette contradiction choquante, il suffit de se rapeler un vieux proverbe ; que tout menteur doit au moins avoir une bonne mémoire pour ne se point déceller lui même.

LXXI. *Le seigneur vit que la corruption des hommes étoit grande sur la terre . . . il se repentit d'avoir fait l'homme ; il en eut le cœur affligé ; il dit, je détruirai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé, non seulement l'homme mais les animaux & tout ce qui rampe sur la terre & les oiseaux de l'air ; car je me repens de les avoir faits. . . . . Mais Noé trouva grace devant les yeux du seigneur.* Genese, chap. 6, v. 5, 6, 7, & 8.

Aparemment que les animaux les reptiles de la

terre & les oiſeaux du ciel furent tous coupables devant Dieu ainſi que l'homme, puiſqu'ils devoient tous périr ſuivant cet arrêt de générale proſcription, le quel en faveur de Noé fut heureuſement mitigé envers eux comme envers la race des hommes.

Lorſque nous ſommes en colère contre un ennemi, notre paſſion s'étend ſouvent juſques ſur les connections de cet ennemi les plus éloignées & les plus indirectes. Seroit-ce à l'image de cette imbécilité humaine que Moiſe nous repréſente Dieu déterminé à faire périr non ſeulement les hommes coupables mais auſſi tous les animaux les reptiles & les oiſeaux : & cependant, ſuivant le même Moiſe, quand Dieu les avoit conſidérés dans le tems de la création il les avoit trouvés excellens. De pareilles contradictions ne peuvent être que dans le Roman d'un impoſteur. Comment Dieu peut-il ſe repentir de ce qu'il a fait par ſon propre choix ? Eſt-il poſſible qu'il n'ait point connu la nature de ſes ouvrages ou qu'il n'ait point connu l'abus que l'homme feroit de ſa liberté. Prétendre que le péché a été néceſſaire pour occaſionner une réparation ſupérieure à la création, *ô neceſſarium Adæ peccatum !* comme s'écrient les théologiens ; c'eſt faire dépendre Dieu d'autre choſe que de lui même. Dieu a donc remédié à la nature & il avoit donc mal fait la nature puiſqu'il lui a fallu un reméde. Il s'étoit

donc trompé quand il avoit cru ſes ouvrages excellens. Une pareille théologie n'a pas le ſens commun ; ſes dogmes ſont une inſulte à la divinité. La nature eſt encore telle qu'il a plu à Dieu de la créer, excellemment propre à produire les effets aux quels elle eſt deſtinée & les produiſant toujours lors même que nous croïons qu'elle s'en écarte. La même religion naturelle des premiers hommes, c'eſt à dire celle fondée ſur les lumières de la raiſon, ſubſiſte encore ineffacable ; & puis qu'elle ſuffiſoit alors, elle ſuffit encore aujourd'hui. C'eſt dégrader la divinité que de la ſupoſer capable de repentir & de changement ; capable de faire une nature, une religion dans un tems, & d'en faire une autre après pour réparer la première.

LXXII. Savoir, ſi un déluge univerſel ſur toutes les parties opoſées de notre globe eſt poſſible à la fois & dans un même tems eu égard aux loix du mouvement & de l'équilibre des divers élémens entr'eux & aux contrepoids des peſanteurs ſpécifiques qui conſervent l'ordre dans l'immenſité de la création ; c'eſt ce dont un écrivain tel que Moiſe ſemble n'avoir pas même ſoupconné qu'on put jamais faire une queſtion. Il n'exiſtoit point dans ſon païs de ces grandes ménageries où les princes font réunir des animaux rares & étrangers. Il n'a point eu occaſion de voir quelle place ils occupent ni quelle précaution il faut prendre pour tenir en bride les

tigres, les lions, les panthères, les léopards, & toutes ces bêtes féroces & carnacières dont la liſte eſt preſqu'infinie. Que l'arche dont il s'eſt amuſé à faire la deſcription, ait pu non ſeulement contenir vivantes ſans engendrer ni ſe communiquer la peſte toutes les diverſes eſpéces d'animaux, toutes celles des oiſeaux, toutes celles des reptiles, &c., mais même l'immenſe quantité de proviſions néceſſaires pour les nourir pendant un an : ce ſont de ces fictions qui s'entre-détruiſent elles mêmes. Aucun romancier de nos jours ne feroit aſſez ſtupide pour imaginer de pareils prodiges excepté dans des contes orientaux. Tous les ſifflets, qui ont jamais aſſiſté aux mauvaiſes comédies, ſe réuniroient pour le bafouer. Mais ſans vouloir inſiſter ſur des minuties, nous ne pouvons toutefois nous empêcher d'admirer, avec quel peu de jugement Moiſe à l'occaſion du déluge mentionne pour la première fois dans la Geneſe une abſurde diſtinction d'animaux purs & impurs ; & comment ſelon lui Dieu, qui n'ordonne ce déluge que pour annéantir de devant ſes yeux les coupables, commande à Noé de renfermer dans l'arche des animaux & des oiſeaux impurs. Moiſe dans cet endroit n'a ſongé qu'à décrier certains alimens peu ſalubres pour ſon peuple : mais il a oublié qu'il devoit être d'accord avec lui même & qu'il traçoit dans cette hiſtoire du déluge celle des vengeances du ſeigneur contre tout ce qui étoit

impur à ſes yeux. Nous avons dejà eu occaſion d'obſerver que le divin Moiſe n'avoit pas une fort bonne mémoire; & du moins il lui eut convenu d'en avoir un peu pour ne pas écrire de prétendues vérités qui ſe contrediſent.

LXXIII. Succeſſif au contraire ſur toutes les parties de notre globe opoſées les unes aux autres, le déluge univerſel eſt démontré certain, mais totalement différent de celui de Moiſe.

Préſentement qu'une grande partie du globe a été parcourue l'on a acquis des connoiſſances plus étendues que celles des anciens. On a reconnu que les eaux de la mer, ſans ſe comuniquer dans le ſein de la terre, circulent autour d'elle, allant du point que dans l'Europe on apelle l'orient vers celui dénommé l'occident: & il paroit qu'il n'y a pas la moindre portion des terres connues qui non ſeulement n'ait ſejourné ſous les eaux de la mer, mais qui bien plus n'ait été formée ſous ces mêmes eaux dans une ſituation tranquile, puiſqu'il n'y a pas une ancienne couche de terre qui ne le démontre par ſon épaiſſeur paralléle avec elle même, & quelquefois par ſes parties coupées * mais toujours correſpondantes, comme auſſi par les coquilles marines, que ſouvent on y trouve incruſtées ou qui en font la maſſe totale, couchées à plat & qui n'ont pu y être introduites dans cette ſituation horizontale que quand cette couche étoit un limon en bouillie.

Lorſque l'on conſidère combien il a fallu de tems à chaque couche pour ſe durcir avant que de pouvoir ſuporter ſans en être dérangée une nouvelle couche d'une matière différente ſouvent beaucoup plus peſante, on eſt preſque tenté de croire que par le nombre des diverſes couches on peut calculer combien de fois la mer a fait le tour de la terre comme par les cercles d'un arbre on connoit les années de ſon accroiſſement. Il ſemble que l'exiſtence de la terre tienne preſque † de l'éternité, bien loin d'être ſeulement depuis ſix à ſept mille ans, comme l'inſpiré Moiſe nous l'enſeigne dans une hiſtoire dont preſque chaque verſet eſt un menſonge & la quelle ne s'accorde aucunement avec l'unique livre qu'il a plu à l'auteur de la nature d'expoſer lui même à nos yeux, le ſpectacle de l'univers ; livre vraiment digne de la grandeur de ſon auteur ! Il donne un démenti formel à toutes ces fauſſes révélations qui reconnues pour telles ne méritent pas plus nos reſpects que ne le méritent les hiſtoires du petit poucet & de la barbe bleue ou les métamorphoſes d'Ovide.

* Les fractures avec bouleverſement, qui ſe trouvent à une profondeur dans les lits de la terre, ſont un effet de ſes tremblemens : elles prouvent même par leur nombre infini que notre globe exiſte depuis une infinité de ſiécles.

Les volcans, dont-il reſte tant de traces en di-

verſes provinces de l'Angleterre & qui probablement l'ont ſéparé d'avec le continent, ſont d'une antiquité ſi reculée qu'il n'en ſubſiſte aucun ſouvenir ; mais il eſt remarquable que malgré la large diſtance remplie par le cours des eaux entre Douvres & Bologne ou Calais, les lits de terre & de pierre ſe trouvent correſpondre enſemble ſur les côtes opoſées. Il en eſt de même entre les deux Siciles au detroit de Meſſine, entre l'Eſpagne & l'Afrique au detroit de Gibraltar, & dans toutes les grandes ruptures où l'on s'eſt donné la peine de l'obſerver. En général, dans tous les vallons étroits où l'on découvre des rochers on voit que les mêmes lits de pierre ou de marbre ſe trouvent des deux côtés à la même hauteur : & il n'eſt point douteux que ſi en terre ferme la trop grande diſtance ou les matériaux qui rempliſſent les interſections ne feſoient obſtacle ; & que s'il étoit facile, comme ſur mer en tems calme, d'y obſerver les raports de hauteur & de ſimilitude entre les couches anciennes éloignées, on ne retrouvat de même la correſpondance qui en joignoit autrefois le tout enſemble.

† Dans les abimes du Derbiſhire, dans les rochers de Gibraltar & de la Dalmatie, on a découvert de quoi prouver que même les baſſes couches ont été autrefois la ſurface de la terre où l'on trouve encore des arbres des végétaux & des animaux pétrifiés. Comment les lits immenſes, qui ſont au

deſſus, peuvent-ils avoir été formés ſans une immenſité de ſiécles & ſans que la mer ait paſſé deſſus, puiſqu'ils renferment une infinité de coquillages de poiſſons & de plantes marines pétrifiés? Ces prodiges ne ſont point particuliers à ces endroits là, mais ſont communs ſurtout le globe.

Outre que les montagnes de la Crimée portent des temoignages inconteſtables qu'elles ont été pendant des tems preſqu'infinis un fond de mer, il eſt remarquable qu'une grande partie des coquilles marines dont elles ſont remplies ne ſe trouvent plus préſentement que dans des mers éloignées & ſous un climat entierement différent. On a dailleurs decouvert en pluſieurs endroits de l'Europe & l'on a très poſitivement obſervé ici en Angleterre & dans le nord qu'à une profondeur de la terre, dans les carrières de pierre, &c., les veſtiges ſont ceux des animaux & plantes ſous les tropiques : ſingularités, qui s'accordent avec la periodique déclinaiſon & revolution de l'axe de la terre, mais qui ſupoſent bien des milliers de ſiécles & prouvent fort ancienne l'exiſtence de notre globe malgré Moiſe.

LXXIV. Les peuples circonvoiſins de la Méditéranée ont probablement tous apelé du nom de déluge univerſel l'irruption de l'océan qui s'ouvrit un paſſage par le detroit qui ſépare préſentement l'Eſpagne & l'Afrique. Leurs hiſtoires ou leurs fables en ont conſervé une idée confuſe. C'étoit l'uſage

des anciens de regarder la ſphère de leur voiſinage comme celle de l'univers entier. L'évangile même, qui ſembleroit devoir être exemt de toute erreur, puiſqu'on le préſente comme dicté par le Dieu de vérité, apelle le dénombrement de l'empire Romain ordonné par Auguſte le dénombrement de tout le globe *univerſus orbis*; quoique cet empire n'ait jamais été ſi vaſte, non ſeulement qu'une portion de l'Amérique nouvellement découverte, mais même que l'empire actuel de Ruſſie ſi voiſin de cet ancien empire Romain & cependant à peine connu depuis un ſiécle.

Le déluge, ſuivant Moiſe, eſt arivé il y a préſentement (en 1785 de l'Ere vulgaire) quatre mille cent & trente trois ans: nous calculons d'après la vulgate. Le texte Hébreu eſt d'accord ſur ce point; la verſion Grecque n'eſt bonne qu'autant qu'elle eſt conforme avec l'Hébraique. Dailleurs celle des ſeptante étant périe dans incendie de la bibliothéque des Ptolomés pendant la guerre de Ceſar, ſuivant que les Juifs le ſoutiennent, celle qui depuis en porte le nom eſt très douteuſe.

Selon les Caldéens il devroit y avoir beaucoup plus. Diodore de Sicile raconte qu'ils pretendoient poſſeder l'expérience de 473,000 ans. Leur hiſtoire nationale écrite par Beroſe portoit la durée de Babilone à cent cinquante mille ans. Malgré les riſées & les commentaires que notre ignorance

fait ſur cela; au moins reſte-t-il certain que les dix neuf cent trois ans d'obſervations céleſtes envoïées de Babilone par Caliſthene au precepteur d'Alexandre le Grand, les quelles remontent à 2234 ans avant notre Ere vulgaire, prouvent combien cette nation étoit floriſſante dans le même tems où les livres prétendus révélés placent le déluge univerſel.

Eſt-il poſſible que cet événement, s'il eut été vrai, eut été obmis dans les faſtes de Sanchoniaton, hiſtorien Phénicien, qui décrit les principales époques du monde remontant juſqu'à ſa création; écrivain ſi ancien & ſi eſtimé par les Egiptiens qu'ils liſoient ſes premières lignes dans leurs miſtères d'Iſis?

Les Chinois diſent n'avoir jamais eu connoiſſance autrefois de ce déluge qu'ils ſoutiennent n'être qu'un déluge local ou une fable. Il eſt remarquable que ſans citer des hiſtoires incertaines de leur nation qui remontent à plus de trois millions d'années, les annales mêmes de leur empire, annales autentiques & conſtatées par les éclipſes qui leur ſervent d'époques, prouvent que l'empire Chinois exiſtoit avec ſplendeur dans le même tems où Moiſe place ſon déluge univerſel. L'éclipſe centrale du ſoleil, calculée à la Chine 2155 ans avant notre Ere vulgaire, eſt reconnue véritable par tous les aſtronomes.

Les fameux marbles d'Arundel aportés de Paros & dépoſés dans la bibliothéque d'Oxford remontent juſques à Cecrops fondateur d'Athenes 1577 ans avant notre Ere vulgaire : & malgré que ces monumens conſtatent en faveur des Grecs une grande antiquité, on fait ce que les Prêtres de Saïs en Egipte dirent ſur ce ſujet à Solon, célébre légiſlateur Grec " vous n'êtes que des enfans qui ignorez les événe- " mens de votre premier âge conſervés dans nos " archives." Et ſur cela ils lui aprirent qu'avant même la fondation de Saïs, il y avoit alors plus de neuf mille années ſolaires, la Gréce avoit été très floriſſante ; mais que des tremblemens de terre & la grande inondation d'Ogigès ſuivie de celle de Deucalion l'avoient ruinée. Il ne s'en étoit ſauvé, diſoient-ils, que quelques familles de paſtres, les quelles avoient repeuplé le païs & n'avoient conſervé qu'un ſouvenir fort confus de leur ancienne hiſtoire & de la gloire paſſée de leur nation. Tout le monde ſait combien depuis cette époque la Gréce recouvra de ſon ancienne ſplendeur & combien depuis l'invaſion des Turcs elle en a perdu. C'eſt par une ſuite de ſemblables revolutions que la pluſpart des peuples de la terre s'en croïent eux mêmes des habitans plus nouveaux qu'ils ne le ſont véritablement.

Quelques unes des piramides d'Egipte doivent être des monumens d'une extréme antiquité, puiſqu'au-

cun record du païs ne remontoit juſqu'au tems de leur conſtruction.

Les Prêtres de Memphis aſſuroient que pendant la longue ſuite d'années, dont leur chronologie ſacrée plus récente ſans doute avoit conſervé le ſouvenir depuis onze mille ans, le ſoleil s'étoit levé deux fois au lieu de l'horiſon dans le quel il ſe couche & s'étoit couché deux fois au lieu dans le quel il ſe léve. Malgré ces changemens, dirent-ils à Hérodote, il n'en étoit arivé aucun extraordinaire ni dans les productions naturelles de l'Egipte ni dans les debordemens du Nil ni par raport aux maladies & à la mortalité. Platon & divers autres auteurs qui racontent les mêmes variations du ſoleil d'après d'autres récits Egiptiens mentionnent qu'il y avoit eu changement de climat; particulièrement on ſe reſſouvenoit que le ſoleil aïant oublié ſon cours ordinaire on avoit ſouffert fort long tems les chaleurs les plus exceſſives, dont la mémoire conſervée donna origine à la fable de Phaéton. Quoiqu'il en ſoit de ces détails, ils prouvent au moins que les Prêtres Egiptiens parloient d'une exiſtence réelle & non pas d'une ſimple calculation aſtronomique. Ils conduiſirent Herodote dans une gallerie du temple de Vulcain à Memphis, où les ſouverains pontifes & les rois d'Egipte poſtérieurs aux régnes de ceux qu'ils apeloient les dieux & les demi-dieux, avoient fait mettre de leur vivant une ſtatue coloſſale de bois

qui les repréſentoit. Les ſtatues de ces pontifes étoient au nombre de trois cent quarente cinq du tems d'Herodote qui les compta lui même l'une après l'autre ; & celles des rois d'Egipte au nombre de trois cent quarente & une. Y aïant eu depuis cet hiſtorien juſqu'au tems de Manethon onze rois de plus, ſavoir, huit Egiptiens & trois Perſans qui regnèrent ſur l'Egipte depuis la revolte d'Amyrteus ; Manethon compte trois cent cinquante deux rois ; ce qui, ſuivant Freret bon juge en cette matière, s'accorde parfaitement avec Herodote.

Quoique les ſupôts de la ſuperſtition aïent traité ces récits de fables, comme ils firent dabord à l'égard des Antipodes & des découvertes de Galilée ; néanmoins, la certitude donnée par les voïageurs modernes qu'au delà de la ligne le ſoleil & ſon ombre aparoiſſent en opoſition à ce qu'on les voit endecà ; & les progrès nouvellement faits dans la connoiſſance des changemens de l'ecliptique, comme auſſi dans celle des antiquités de l'Inde, montrent que ces récits là méritent plus d'attention qu'on ne leur en a jamais donnée. Ce ſont des traditions vagues & inexactes par une ſuite de leur vétuſté mais qui l'indiquent très grande & même infiniment plus qu'elles ne l'énoncent.

Les Indiens ſont preuve irreſiſtible que le déluge univerſel de Moïſe n'a point exiſté pour eux. Non ſeulement ils comptent au delà de ſept millions deux

cent cinq mille années ſolaires depuis la création du monde ; mais un de leurs princes qui régnoit il y a plus de quatre mille ans, Rajah Prickutt, déſirant de percer dans l'obſcurité des tems qu'on apéloit alors anciens, l'hiſtoire en fut recüeillie & écrite ſous ſon régne. Elle remonte juſqu'aux époques les plus reculées, ſpécifiant les regnes ſucceſſifs des anciens Rajahs pendant un eſpace de ſept millions d'années. Cette hiſtoire ſubſiſte encore aujourd'hui diviſée en douze livres & en trois mille vingt chapitres. Nous ne conſidérons ce monument que comme une preuve d'une très grande antiquité des Indiens, ſans nous rendre garands des abſurdités qu'en général les livres fort anciens contiennent très ordinairement. Mais ce qui eſt conſtaté, c'eſt qu'indépendanment de celui ci écrit depuis plus de quatre mille ans, les Indiens en ont un autre infiniment plus ancien & de leur époque la plus reculée, le quel ſe nomme *Shanſcrit* & pareillement *Hanſcrit*, & de tems immémorial a eu aſſez d'autorité pour fixer immuablement dans l'Inde par tribues les profeſſions & les rangs de tous ſes habitans ſans que jamais de père en fils il leur ait été permis d'y rien altèrer. Ce Shanſcrit contient non ſeulement la religion des Indiens mais auſſi leurs loix fondamentales. Il eſt attribué à Brahma, d'où les Prêtres Indiens tirent leur nom de Brahmanes. Ils ont des loix poſtérieures à celles du Shanſcrit & cependant d'une ex-

trême antiquité. Toutes portent en tête le nom de leurs auteurs, & le tems, même le jour, où elles ont été données, conſtaté dans leurs annales à un tel point qu'on ne peut douter de leur ancienneté. Il eſt remarquable que l'Inde n'a jamais ſouffert d'aucune revolution au point de perdre ſes archives. La traduction que nous avons en Anglois d'une portion du Shanſcrit & des loix Indiennes eſt des plus autentiques, aïant été faite d'après les textes mêmes dabord en Perſan par les plus ſavans Brahmanes choiſis pour cet effet dans tout le Bengale & enſuite en Anglois par ordre du gouvernement Britannique pour ſervir dans la réforme que le Parlement eſt ſuplié par les Indiens de leur accorder dans la manière dont ils ſont actuellement jugés & traités par les délégués de la Compagnie des Indes.

" Après que le principe de vérité eut créé la " terre & les cieux, l'eau le feu & l'air, il produiſit " Brahma, ſon agent pour les créations inférieures. " Enſuite il créa les quatre principales tribues In- " diennes, dont les Brahmanes ſont la plus noble " parcequ'ils ont été formés de ſa bouche même, " fontaine de vérité.... Les autres tribues In- " diennes ont rang en proportion qu'elles ſont ſor- " ties d'une partie plus ou moins noble de ſa divi- " nité, ſavoir, de ſes bras, de ſes cuiſſes, & de " ſes piés.... Après quoi il ordonna à Brahma de " leur donner des loix & de completter les autres

" créations, hommes, animaux, arbres, plantes, " les vertus & les vices," &c. *Extrait du comencement du Code Indien.*

Une pareille fable, fondation du Shanſcrit, ſe montre à nous dans toute ſa difformité ; mais elle eſt pour les Indiens un miſtère de foi auſſi ſacré & auſſi indubitable comme l'eſt la viſion de Mahomet pour un bon Muſulman ou le catéchiſme des Prêtres pour un crédule diſciple. Nous ne prétendons point juſtifier ces fables ni commenter ſur Adimo & Procriti, premières productions humaines par Brahma ſuivant de vieilles traditions, mais dont nous ne trouvons rien de mentionné dans la portion du Shanſcrit traduite par les Brahmanes. Nous dirons ſeulement que ces fables ſont fort anciennes & ſuivant les dates des Indiens de pluſieurs millions d'années avant les époques les plus reculées de l'hiſtorien Moiſe qui ſemble en avoir eu quelque notion vague.

Nous devons obſerver en l'honneur du Shanſcrit qu'il eſt fort éloigné d'inſpirer comme la Bible des ſentimens de cruauté fanatique. Au contraire il inſpire une univerſelle tolérance & philantropie. C'eſt un dogme de foi parmi les Brahmanes que Dieu auſſi miſéricordieux que puiſſant, loin d'être offenſé de la diverſité des cultes extérieurs, s'y complaît, comme fait un cultivateur en contem-

plant la diverſité des plantes & des fruits qui ornent ſon jardin.

Une autre obſervation très importante touchant le Shanſcrit, c'eſt que, malgré ſon immenſe antiquité, des lors exiſtoit dans l'Inde tous les arts & métiers comme ils y exiſtent aujourd'hui. Non ſeulement les ouvrages des divers métaux, fer cuivre argent & or, ſe trouvent mentionnés dans le Shanſcrit, mais il y a un article qui défend ſpécialement l'uſage des armes à feu & du canon. Outre le miel, le ſucre y eſt pareillement mentionné, ainſi que le métier de confiſeur, celui d'armurier, de barbier, de cordonnier, d'ouvriers en draps de laine comme auſſi en toiles de coton peintes & en étoffes de ſoïe ; celui d'eſſaïeur de l'or & de l'argent diſtinctement de celui d'orfévre & de jouaillier ; celui de lire & écrire ; celui d'étudier les ſciences ; enfin, celui d'aſtronome qui y eſt placé dans un vil rang. Certes, une nation aſſez ſtupide & ignorante en un certain tems pour que des impoſteurs aïent pu lui faire admettre la fable de Brahma, qui la partage en tribues & profeſſions invariables & la ſubordonne à toutes ſes loix, n'étoit point capable dans cette même époque d'inventer tous ces arts & métiers ni la métallurgie & encore moins les ſciences. Le monde étoit donc alors beaucoup plus ancien & l'on y jouiſſoit des découvertes faites précédemment.

Un point très remarquable, c'eſt que le calcul de l'année luniſolaire étoit alors trouvé. Jamais les Indiens n'ont depuis perfectionné l'aſtronomie qu'ils avoient alors. Il ne devoit leur reſter que des notions très effacées de cette ſcience quand le Shanſcrit fut compoſé, puiſque par ce même Shanſcrit il eſt expreſſement ordonné aux Brahmanes de reciter des prières, particulièrement celles des agonifans, toutes les fois que le ſoleil ou la lune ſont en danger par les éclipſes. La connoiſſance qu'on avoit alors de l'année luniſolaire, & le nom de nos ſept planettes qu'ils donnoient dès lors aux jours de la ſemaine, prouvent invinciblement qu'il y avoit eu anterieurement des ſiécles très ſavans, ſi anciens toutefois qu'ils ſont totalement inconnus, quoiqu'irrécuſablement certifiés par un monument de ſcience qui lui même ſupoſe bien des milliers de ſiécles avant qu'on ait pu y parvenir. Un ignorant dévot en Italie, en France, en Eſpagne, &c. ſouvent ne ſe ſert d'un calandrier que pour y voir le ſaint du jour & obſerver en conſéquence des pratiques ſuperſtitieuſes; mais il ne ſe doute pas même, combien la ſcience ſur la quelle eſt fondée ce même calandrier démontre l'impoſture de cette même ſuperſtition qui nous donne le commencement du monde comme n'étant que depuis environ ſix mille ans & ſupoſe un déluge univerſel il y a quatre mille cent & trente trois ans.

Les obſervations des anciens aſtronomes, d'après les quelles Hipparque il y a plus de deux mille ans réforma l'aſtronomie, ſupoſent une effraïante antiquité avant même qu'on ait pu parvenir à les faire. Ptolomée, dans ſon Almageſte, livre 4, chap. 2, dit que Hipparque pour corriger de longues périodes dejà trouvées avoit comparé entr'elles un grand nombre de ces obſervations, dont pluſieurs doivent être fort anciennes ſuivant Caſſini, " Car, dit-il dans " ſon traité de l'origine & du progrès de l'aſtrono- " mie, il faut un long intervale de tems & un grand " nombre d'obſervations pour pouvoir conclure " que ces longues périodes que Hipparque compa- " roit enſemble ſont uniformes & l'on n'aura point " de peine à croire qu'il faille tant d'obſervations " pour vérifier cette uniformité ſi l'on fait re- " flexion qu'entre toutes celles que nous avons des " éclipſes arivées depuis deux mille cinq cent ans " juſqu'à preſent il ne s'en trouve point deux qui " ſoïent éloignées entr'elles de l'eſpace d'une de " ces longues périodes."

Ces faits & les monumens ſe réuniſſent, indépendanment des preuves phiſiques qu'on trouve en fouillant dans les entrailles de la terre, contre la véracité de Moiſe ; & démontrent que l'exiſtence de notre globe eſt beaucoup plus ancienne qu'il ne la repréſente. Mais comme nous ne voulons point fonder nos preuves contre Moiſe ni ſur la littéra-

ture ni ſur les ſciences ni même ſur les monumens anciens que nous ne citons qu'acceſſoirement en faveur de ceux qui en connoiſſent le prix, nous continuerons à examiner la Geneſe du côté ſeulement de la religion & de la morale.

LXXV. En conſéquence nous ne conſidérerons point ſi les noms des anciens avant le déluge ſont ou ne ſont point des noms Siriaques qui ſignifient des époques dont l'écrivain apélé Moiſe a fait par ignorance des hommes à longue vie *. Nous ne rechercherons point non plus, comment la ſeule famille de Noé ſauvée du déluge a pu multiplier aſſez en cent ans pour former des roïaumes des peuplades & des colonies à la naiſſance de Phaleg, préciſement un ſiécle après le déluge : ſupoſition abſurde & digne de la Bible. Mais nous bornant à regarder du coté de la religion & de la morale les derniers patriarches qu'on apéle les pères des croïans, nous ne pouvons nous empêcher à leur occaſion de ſouhaiter parmi nous de meilleurs gens, quoique Moiſe les repréſente comme très agréables au ſeigneur ; horribles modèles indignes d'être propoſés à imiter !

Jamais père fut-il plus inhumain que le fut Abraham envers Iſmael ? Quoique fort opulent, il expulſe cet enfant & ſa mère, ſans autre proviſion qu'un pain & un vaſe d'eau. Nous ne lui feſons point un crime de ſe borner à ſa légitime epouſe ;

bien au contraire : mais nous lui en feſons un de ne pas mieux pourvoir à la ſubſiſtance de ſon fils Iſmael & de ſa concubine Agar. Sous pretexte qu'on a de la foi & qu'on ſe repoſe de tout ſur la Providence, doit-on omettre de faire ce qu'on a toute facilité de faire ſoi même, ſurtout quand c'eſt un indiſpenſable devoir de le faire ? Le riche Abraham pouvoit être un peu plus généreux que d'un ſeul pain & d'un vaſe d'eau envers ſa progéniture & la mère chargée d'en prendre ſoin.

* Pluche dans ſa préparation évangelique reconnoit que les noms des patriarches ſont ſignificatifs des grands événemens & fixent les époques de l'hiſtoire. Probablement Moiſe en a trouvé l'invention dans d'autres hiſtoriens ſes prédéceſſeurs qui a proportion qu'ils ont remonté davantage dans l'antiquité des tems ont repréſenté les vies des premiers hommes, c'eſt à dire les époques, comme plus longues, parcequ'en effet plus les tems s'éloignent & moins reſte-t-il de faits dignes de mémoire ou qu'on ait réellement retenus. Sanchoniaton & les hiſtoriens Indiens ſurtout ſont dans ce cas. Pour trancher court ſur l'obſcurité des vieux tems, l'expédient de ſupoſer un déluge univerſel fut fort utile à Moiſe.

LXXVI. Abraham allant en Egipte à l'occaſion de la famine qui affligeoit la terre de Canaan dit à Sara ſa femme, *je ſais que ta beauté attire les regards*.

Les Egiptiens en te voïant diront, c'eſt ſa femme, & ils me tüeront, tandis qu'au contraire ils te conſerveront la vie. Dis, je te prie, que tu es ma ſœur, afin qu'ils en uſent bien envers moi & que ma vie ſoit préſervée à cauſe de toi. Geneſe, chap. 12, verſets 11, 12, & 13.

Certainement Abraham dans cette occaſion ci ne ſe montra point le père de ceux qui ont de la foi en la Providence. Il ne voulut point lui confier ſa propre vie, comme il lui confia depuis celle d'Agar & d'Iſmael. Il ſemble par les récits mêmes de Moiſe qu'Abraham devroit pluſtôt être apélé le père des prudens du ſiécle que non pas le père des croïans. Il ſavoit combien pour un homme peu délicat il eſt avantageux d'avoir une jolie ſœur ; & ſuivant la Bible même, il en profita. Il fut comblé de bienfaits à cauſe de Sara & il ſortit d'Egipte fort riche en eſclaves en troupeaux en or & en argent : mais ſon abus de la vérité & ſa duplicité lui furent reprochés par ſon bienfaiteur qui en échange de ſes largeſſes gagna des plaïes, les quelles lui firent reconnoître que Sara devoit être la femme de l'honête frère.

Quoiqu'il en ſoit d'une victoire remportée par Abraham à la tête de trois cent dixhuit valets ſur cinq rois puiſſans réunis ; lorſque par le roi de Sodome content de la délivrance de ſes ſujets en reconnoiſſance il fut prié d'en garder le butin, il lui

déclara d'avoir fait ſerment de n'en rien accepter, *depeur*, ajouta-t-il, *que vous ne puiſſiez dire que vous avez enrichi Abraham.* Ce n'étoit pas comme fruit d'une victoire glorieuſe à lui même & avantageuſe à ſes bienfaiteurs qu'Abraham vouloit être enrichi : mais il ne fut point honteux d'emporter hors de l'Egipte les préſens qu'il reçut à l'occaſion de Sara tantôt ſa femme & tantôt ſa ſœur ſuivant que ſon intérêt le requiéroit.

Le roi de Gerard trompé par la même duplicité d'Abraham lui en fit pareillement des reproches. *J'ai donné*, dit-il à Sara en la congédiant, *mille piéces d'argent à votre frère, afin qu'il vous achéte un voile qui vous cache aux yeux de tout autre que de lui ſeul.* Il ne ſemble point qu'Abraham ait jamais voulu faire la dépenſe de ce voile juſqu'à ce qu'il lui eut été bien païé. Nous ne devons point douter pour l'honneur de ce ruſé patriarche & pour celui de Sara, que, quoiqu'elle ait paſſé par les mains de divers rois qui ont comblé Abraham de biens à cauſe d'elle, toutefois elle ne ſoit reſtée conſtamment chaſte & ſtérile juſqu'à la naiſſance fort reculée d'Iſaac.

LXXVII. Mais venons au principal événement qui a procuré à Abraham parmi les ſuperſtitieux le titre de père des croïans. Chez pluſieurs nations anciennement & ſurtout parmi les Juifs c'étoit un merite & un grade éminent d'être boucher ſacrifi-

cateur. Or foulant aux piés cet indigne préjugé, que trouverons nous en tous genres de cruautés de plus abominable que d'être le volontaire meurtrier de ſon propre fils? Abraham avoit dejà montré envers Iſmael, combien peu il ſe ſoucioit d'épargner la vie de ſes enfans; il le prouve encore mieux, lorſqu'un poignard à la main il eſt prêt à égorger lui même Iſaac, par ordre de Dieu ſuivant Moiſe; comme ſi Dieu pouvoit jamais ordonner des crimes. En vérité, la ſuperſtition préſente un ſingulier portrait de la divinité & de la manière de la ſervir. Quelles horreurs! Peut-on dans des livres, qu'on nomme révélés, offrir aux peuples un plus mauvais modèle à imiter que ce père aſſaſſin, diſciple d'un Dieu qui ordonne d'égorger ſon propre fils pour lui plaire? Ce n'eſt même qu'à titre du plus déterminé meurtrier pour la foi qu'Abraham eſt apélé le père des croïans. C'eſt à ſon exemple que les Prêtres ont encouragé les fanatiques à toutes ces horreurs qui ont enſanglanté l'Europe & l'Amérique. Les princes ſenſés ſouffriront-ils encore long tems qu'un culte fondé ſur de pareils principes domine en leur païs & que l'inſtruction des peuples ſoit empoiſonnée par les pernicieux préjugés de la foi? " Une religion, qui a des livres & des ex-
" emples pour encourager les horreurs que nous
" voïons, ne peut pas être vraiment révélée de
" Dieu," diſoit un Américain aux Eſpagnols qui

l'exhortoient à embraſſer leur foi pour ſauver ſa vie. Il aima mieux mourir que de devenir le diſciple d'une ſi abominable ſuperſtition. Puiſſe le cri du ſang de tant de millions d'hommes égorgés par les ſectateurs de la foi retentir continuellement au cœur des honêtes princes pour les convaincre que cette foi meurtrière eſt la plus deteſtable invention des Prêtres!

LXXVIII. Nous laiſſons Celſe, Marſham, & pluſieurs autres ſavans prouver aux ſuperſtitieux que la circonciſion eſt plus ancienne qu'Abraham & que de tems immémorial elle étoit en vogue chez les Egiptiens; comme auſſi que par des raiſons de néceſſité, ſans aucun motif de religion, elle eſt en uſage chez des races différentes de la notre. Sans diſcuſſion de littérature ni controverſe nous trouvons dans Moiſe même aſſez de quoi démontrer qu'il n'étoit point un prophéte du Dieu de vérité.

Suivant la Geneſe, chap. 17, v. 8, Dieu feſant alliance avec Abraham lui promet & à ſa race en éternelle poſſeſſion la terre de Canaan où il vivoit alors étranger; *daboque tibi & ſemini tuo terram peregrinationis tuæ, omnem terram Canaan in poſſeſſionem æternam.*

Au chefs des Juifs, qui ont fabriqué ce Roman ſous le nom de Moiſe, il convenoit, pour attacher l'affection des citoïens à leur miſérable contrée, de leur perſuader, qu'elle leur avoit été ſpécialement

donnée de Dieu ; qu'ils y avoient été introduits par un nombre infini de miracles ; & qu'ils y seroient éternellement maintenus par la même protection. Mais comme ils en sont entierement dépouillés depuis les empereurs Vespasien & Tite, il est visible que cette prétendue alliance de Dieu avec Abraham, l'un des fondemens de la religion Juive & de la Chrétienne, n'est qu'une chimère de la Bible, puisqu'elle supose Dieu menteur à sa promesse depuis bien des siécles. Il est remarquable que toutes les fois qu'on vient à examiner sans préjugés les fondations de la foi, on les trouve n'être que des impostures grossières & manifestes.

LXXIX. D'avoir à son gré la même personne tantôt pour femme & tantôt pour sœur parut au romancier de la Genese un expédient si ridicule que non seulement il a fait jouer deux fois ce même rôle par Abraham, mais il le fait jouer encore de nouveau par son fils Isaac. Peut-on offrir aux peuples de pareils scandales à imiter comme ils le furent alors de père en fils, à moins qu'on n'aïe pour but de former des attrapeurs & des infâmes qui font monoïe de tout & qui regardent leurs femmes comme une terre du produit de la quelle ils doivent s'enrichir. Abimelech se montre d'une conscience bien plus délicate que le patriarche Isaac, lorsqu'il lui dit avec reproche ; *pourquoi nous en avez vous imposé ? Quelqu'un de mon peuple eut pu inconsidérement*

coucher avec votre femme ; & vous euſſiez attiré ſur nous un grand péché. Geneſe, chap. 26, v. 10.

LXXX. Ce ne fut point à jeun qu'Iſaac voulut bénir ſon fils : il falloit qu'il eut bien mangé pour pouvoir donner une bonne benediction. Il ſe laiſſa perſuader alors par le tact de ſes doigts contre le témoignage de ſes oreilles que Jacob couvert de la peau d'un chevreau devoit être Eſau. Pour repréſenter combien Eſau étoit vélu, cette caricature eſt un peu forte. Elle eſt digne de la Bible, où preſque rien n'eſt dans le vrai ni le naturel. Quel traveſtiſſement & quel affreux menſonge que celui de Jacob pour eſcamoter la bénédiction au détriment de ſon frère ! Se peut-il un menſonge plus formel & plus prémédité que celui par le quel il aſſure qu'il eſt Eſau ? Le juſtifiera-t-on par un autre forfait commis précédemment ? Cet honête Jacob voïant ſon frère Eſau dans un urgent beſoin de manger ne voulut point l'aſſiſter qu'il ne l'eut fait renoncer à ſon droit d'aîneſſe. Tels ſont les traits de charité, dont les héros de la Bible nous donnent l'exemple. Que Dieu nous préſerve d'en être ni les imitateurs ni les ſupôts ! Puiſſent de pareils livres être univerſellement reconnus pour impoſteurs comme ils le ſont, objet du mépris & de l'exécration de tous les honêtes gens, bien loin d'être la loi de leur culte !

LXXXI. Mais venons à ce que la Bible ſemble

contenir de plus beau. L'échelle miſtèrieuſe de Jacob, nous l'avouons, ſeroit digne d'éloges dans un poëme ou dans un Roman, comme une ingénieuſe invention pour peindre une communication entre le ciel & la terre. Mais dans un livre qu'on donne pour révélé, c'eſt une abſurdité illuſoire en ce qu'elle repréſente la divinité comme retirée loin de nous dans les cieux où elle reçoit des nouvelles de ce monde par ſes meſſagers & y envoïe ſes ordres par leur miniſtère. C'eſt ainſi que la Geneſe nous peint la divinité. Il eſt venu à Dieu de mauvais raports contre Sodome & Gomorre; il envoie ſes anges pour en vérifier l'exactitude & exercer jugement en conſéquence. La prière la plus commune parmi les ſuperſtitieux, vulgairement apellée l'oraiſon Dominicale, tient pareillement de ce vice, nous repreſentant Dieu comme retiré aux cieux; tandis qu'au contraire les ſaines notions de la lumière univerſelle qui éclaire tout homme en ce monde nous aprend & avoit apris à des gens fauſſement nommés païens, que la divinité loin d'habiter éloignée de nous exiſte par tout: dans elle même & par elle ſeule nous vivons nous mouvons & ſubſiſtons; *Deus non eſt longe a nobis, in ipſo enim vivimus movemur & ſumus;* ſuivant un poëte Athénien, que S. Paul qualifioit de prophéte en le citant dans l'Aréopage. Timée de Locres comparoit la divinité à un cercle, dont le centre eſt partoût & la circon-

férence nulle part. Admirable comparaiſon ! Le philoſophe Epictete diſoit, " Dieu eſt partoût & " dans moi ; oſerai-je l'offenſer en me ſouillant " par des actions criminelles & baſſes, par des pa- " roles impures, par des deſirs coupables ?" L'idée de la préſence de notre tout puiſſant créateur eſt non ſeulement la penſée la plus douce & la plus conſolante, mais elle eſt en même tems le meilleur frain qu'on puiſſe propoſer à toute créature intelligente. La ſuperſtition au contraire en nous peignant Dieu retiré dans les cieux, quoiqu'elle nous recommende de marcher en ſa preſence pour être parfaits, nous laiſſe trop à nous mêmes ou à la merci ſoit des anges ſoit des diables. Dans l'eſpoir de trouver un moment où leur vigilance poura être trompée en leur abſence, qu'elle détermination ne peut pas prendre un ſcélérat, à qui dailleurs une lueur de bon ſens dit que la fiction des diables eſt une fable abſurde ? Dans tout ce que les impoſteurs ſemblent imaginer de plus ſpécieux en religion il y a tôujours un vice réel qui manifeſte qu'ils ne ſont point les organes de la vérité.

LXXXII. L'hiſtoire de Joſeph eſt encore l'un des plus beaux traits de la Geneſe. Elle eſt touchante, elle eſt frapante, en ce qu'elle nous repréſente les avantages que la vertu & le mérite retirent de l'envie qui elle même involontairement contribue à la perfection & à l'exaltation de ceux qu'elle s'ef-

force d'avilir & d'annéantir. La Providence protectrice des gens de bien les fait ſouvent triompher par les voïes mêmes qu'on avoit priſes pour les perdre. Cette vérité, que nous ne pouvons trop révérer & qui ſe vérifie chaque jour, excite & réveille dans nos ames une légitime ſenſibilité à l'occaſion du tableau que l'hiſtoire de Joſeph nous en offre : on n'y peut trop admirer les profondeurs de la Providence, qui ſait tirer le bien du mal même, & qui fait ſouvent tourner à notre avantage les plus affligeans déſaſtres. Mais dans toute cette hiſtoire du patriarche Joſeph îl y a un trait dont je ne ſuis pas moins frapé à ſon deſavantage comme je le ſuis d'admiration envers la Providence ; c'eſt que tandis que ſes malheurs ont ſervi de fondement à ſa fortune, au contraire ſon élévation devient un malheur pour toute l'Egipte. Bien loin d'exercer au nom du prince des actes d'une généreuſe humanité envers ſes peuples dans leur urgent beſoin, il en profite pour s'emparer de toutes leurs richeſſes, de tous leurs troupeaux, de toutes leurs terres & de leur liberté même, il les fait tous eſclaves du roi Pharaon. Nous autres Quakers, qui avons donné volontairement la liberté à tous nos eſclaves & qui la procurons journellement à tous ceux qui tombent en notre poſſeſſion, ſommes fort éloignés d'aprouver l'uſage que Joſeph fit de ſon élévation en Egipte ni de vouloir imiter ſon exemple. Si nous faiſons des

charités aux pauvres, ce ſont de véritables aſſiſtances & non pas un prétexte pour leur ravir ce qui paroit plus cher que la vie même, la liberté. Nous n'apellons point honêtes & vertueux ceux qui reſſemblent à de pareils patriarches ; mais nous croïons que ceux là le ſont vraiment qui ſont les amis de l'humanité & font pendant leur vie tout le bien qu'ils peuvent aux indigens par un pur motif de confraternité. Aimer Dieu dans notre prochain eſt la preuve la plus certaine que ſa charité vit en nous ; mais jamais l'amour de Dieu ne peut nous induire à faire des indigens & des eſclaves de nos ſemblabes. Si Joſeph eſt la figure du ſauveur du monde ſuivant des entouſiaſtes, c'eſt que leur ſuperſtition n'a pas même de ſaines notions ni de la divinité ni de la vertu. Un ſemblable ſauveur ſeroit bien plus tôt le fleau de l'humanité qu'il n'en ſeroit le bienfaiteur.

LXXXIII. De petites circonſtances dans l'hiſtoire du patriarche Joſeph ne ſont point indifférentes pour faire connoître ſi ſon écrivain fut ou ne fut pas inſpiré par l'eſprit ſaint. Obſervez que Joſeph parvint au faîte des grandeurs en Egipte par ſon ſeul talent de deviner & d'expliquer les ſonges. Lorſque ſon intendant reclama la taſſe d'argent cachée à deſſein dans le ſac du jeune Benjamin, il dit aux prétendus coupables, *cette taſſe que vous avez dérobée eſt la même dans la quelle mon maître boit &*

par la quelle il a coutume de deviner. Geneſe, chap. 44, v. 5. — Joſeph confirme lui même qu'il eſt un grand devin, lors qu'il dit avec reproche à ſes frères, *pourquoi avez-vous voulu en agir ainſi? Eſt-ce que vous ignorez qu'il n'y a pas mon ſemblable dans la ſcience de deviner?* verſet 15.

L'art de la divination & la grande fortune qui en reſulte ne peuvent point être établis plus formellement que dans l'hiſtoire du patriarche Joſeph. Or de prétendus livres révélés, qui admettent une pareille charlatanerie, ne ſont certainement écrits que par des charlatans.

LXXXIV. Nous eſpérons que ceux qui vivent de bonne foi dans la ſuperſtition auront le bonheur de s'en deſabuſer en obſervant quels ſont ſes fondemens dans le Pentateuque même. Comment Moiſe prouve-t-il ſa miſſion autrement que par des combats victorieux contre d'autres magiciens? Fables ridicules qui ne peuvent avoir d'admiſſion que dans un pitoïable Roman. En faut-il davantage pour faire douter du paſſage de la mer rouge à pié ſec, le quel, s'il étoit vrai, n'eut point manqué de reſter dans la mémoire des Egiptiens & d'être mentionné tant dans leurs faſtes que dans ceux des autres peuples circonvoiſins, comme Appion l'objectoit à l'hiſtorien Flavien Joſeph, mais dont perſonne au monde n'a jamais eu primitivement connoiſſance que par le Pentateuque? Or lui même en découvre

la fauſſeté par ſon récit des dix plaïes d'Egipte. Car, non ſeulement on peut s'étonner de la rivalité qui les imitoit & que Dieu ne permettoit ſans doute que pour laiſſer croire qu'il exiſte un pouvoir capable de contrebalancer le ſien, mais de plus on a droit de demander; 1°. Comment, après que Moiſe a changé toutes les eaux de l'Egipte en ſang, les magiciens trouvent ils encore en Egipte des eaux qu'ils puiſſent convertir en ſang, puiſqu'elles le ſont dejà toutes. 2°. Peu de jours après que tous les chevaux de l'Egipte, excepté ceux des partiſans de Moiſe, ſont péris dans la cinquiéme & ſixiéme plaïes; comment Pharaon peut-il avec une cavalerie fort nombreuſe pourſuivre Moiſe, qui, ſans cornes alors ſur ſa tête comme depuis mais aïant la main munie d'une baguette miraculeuſe, diviſe les eaux de la mer & conduit ſon peuple à pié ſec juſqu'au rivage, tandis qu'au contraire au coup de la même baguette il enſevelit Pharaon & toute ſon armée ſous les eaux. Les groſſières contradictions & abſurdités qui regnent d'un verſet à l'autre prouvent combien ces grands miracles inconnus à tout autre qu'au peuple Juif ſont véritables & dignes de la croïance de l'univers. Non ſeulement ces événemens, mais le nom même d'aucun roi qui perſonnellement s'apella Pharaon, comme l'énonce la Bible en deux mots diſtincts *rex Pharao*, ne furent point connus des Egiptiens. Quelques Hébreux

pour juſtifier Moiſe ont dit que Pharaon ſignifie roi en Egiptien & des auteurs modernes l'ont répété d'après eux : mais les ſavans, qui ont voulu éclaircir ce fait, ont trouvé, que non ſeulement parmi les Egiptiens il n'y a eu aucun roi de ce nom, mais bien plus que Pharaon en Egiptien, loin de ſignifier un roi, ſignifioit un crocodille. Voïez Marſham, Bochart, &c.

On ne ſait pas, en quel tems les prétendus miracles de Moiſe ont été imaginés ni quand eſt-ce que ſes livres ont paru au jour pour la première fois. Malgré tout ce que peuvent dire les commentateurs pour prouver l'ancienneté du Pentateuque par celle du texte Samaritain & de la verſion des ſeptante ; il paroit fort ſingulier, que jamais aucun des prophétes n'ait cité le Pentateuque, & que l'hiſtorien Flavien Joſeph qui a tant écrit & tant recherché pour exalter ſa nation n'ait pu trouver dans l'antiquité aucun temoignage qui atteſta les dix plaïes de l'Egipte ni le paſſage de la mer * rouge à pié ſec. Il paroit auſſi ſingulier, que le Pentateuque contienne un nombre infini de noms Siriaques & même quelques Grecs, dont les langues devoient être inconnues aux Juifs dans le tems ſupoſé de Moiſe. D'où les ſavans concluent que cet ouvrage n'a pu être compoſé qu'après la captivité des Juifs en Aſſirie au retours d'Eſdras. Ils prétendent en outre que la vieille fable Arabe de Bacchus a fourni l'hiſ-

toire de Moiſe en changeant de nom ; & que de vieilles chroniques & géographies tant bien que mal compilées, enrichies des talens de l'écrivain, ont fourni le reſte de ce Roman, qui avoit du moins le mérite éminent de correſpondre aux vues politiques des chefs de la nation Juive, lorſque le ſupoſant trouvé dans les ruines de l'ancien temple ils l'ont préſenté au peuple comme loi donnée de Dieu même. Après leur longue captivité en Aſſirie la pluſpart des Juifs aïant oublié leur ancienne langue ne parloient plus que Siriaque. C'eſt en ce ſtile que le Pentateuque leur fut préſenté par Eſdras. Que depuis il en ait été fait des verſions en langue Samaritaine, qui étoit l'ancien Hébreu, & en Grec ; cela ſuffit pour annuler les preuves d'antiquité tirées de ces textes là. Quoiqu'il en ſoit ; laiſſant toutes ces diſcuſſions aux ſavans & nous inquiétant fort peu du plus ou moins d'antiquité des livres de Moiſe, nous nous bornons à juger de leur mérite & valeur réelle par leur propre contenu. Or nous avons ſuffiſamment reconnu & prouvé par l'examen du texte même, que non ſeulement le Pentateuque n'eſt point un livre divin, mais qu'il n'a peut être jamais été compoſé un plus mauvais traité de morale ni un plus inepte Roman, digne d'être fêté par des fous ſeulement en commémoration de Balaam & de ſon âne.

* Au lieu du paſſage de la mer rouge à pié ſec,

voici ce que Tacite, hiſtorien Grave, raconte touchant la nation Juive & ſon origine. Après le récit des différens bruits qui couroient à cet égard :
" L'opinion la plus reçue, dit-il, c'eſt que les Juifs
" ſont une peuplade Egiptienne. Il s'étoit élevé
" en Egipte une ſorte de maladie épidemique qui
" attaquoit la peau. Le roi Bocchoris conſulta
" l'oracle d'Hammon pour en aprendre le reméde.
" Il recut ordre de purger ſon roïaume de ceux qui
" en ſeroient atteints & de les reléguer loin de ſon
" païs comme une eſpéce d'hommes haïs du ciel.
" On obéit. On fit choix des malades. On en
" compoſa une troupe conſidérable que l'on con-
" duiſit dans des déſerts. Dans cette extrémité,
" lors que tous les autres ſe livroient au deſeſpoir,
" un ſeul d'entr'eux nommé Moiſe eut le courage
" de former un grand projet. Il repréſenta aux
" compagnons de ſon infortune, qu'ils n'avoient
" plus à attendre de ſecours ni des dieux ni des
" hommes : mais il oſa leur en promettre & s'en-
" gagea à les ſauver, s'ils vouloient ſe mettre ſous
" ſa conduite. Ils y conſentirent & n'aïant aucune
" connoiſſance des lieux ils ſe mirent à marcher au
" hazard. Rien ne les fatiguoit plus dans ces cli-
" mats arides que le manque d'eau. Ils étoient
" prêts à périr de ſoif & n'avoient point la force
" de ſe trainer lorſqu'ils aperçurent une troupe
" d'ânes qui ſe retiroient de la plaine ſur une col-

" line couverte de bois. Moiſe les ſuivit & voïant
" la terre remplie d'herbes il en conclut qu'il de-
" voit y avoir de l'eau, dont il decouvrit en effet
" des ſources abondantes: avec ce ſoulagement ils
" ſe trouvèrent en état de reprendre leur route &
" au bout de ſept jours ils arivèrent dans la Paleſ-
" tine. Ils en chaſſèrent les habitans & s'établi-
" rent dans le païs où ils ont depuis bâti leur ville
" & leur temple. Moiſe pour s'aſſurer de leur ſou-
" miſſion leur donna une religion nouvelle & en-
" tièrement opoſée à celle de tous les autres
" hommes. Il leur inſpira de l'horreur pour tout
" ce que nous adorons & leur permit tout ce qui
" nous eſt deffendu. . . . . De ſept jours ils en con-
" ſacrent un à l'oiſiveté, parceque leur marche
" pénible ne dura pas davantage," &c.

D'après ce récit qui attribue le ſalut des Juifs à une troupe d'ânes; faut-il s'étonner ſi au raport de ce même Tacite les Romains trouvèrent dans le ſanctuaire du temple une tête d'âne en or maſſif; ſécrette & digne relique d'un ſacerdoce impoſteur ?

LXXXV. Ce n'eſt point au témoignage ni à la connoiſſance des hiſtoires anciennes que Dieu a attaché le diſcernement de la doctrine. De vieux menſonges n'en ſont pas plus vrais quoique conſacrés par leur vétuſté. La religion des ſuperſtitieux exige plus de ſcience que la pluſpart des hommes n'eſt à portée d'en acquérir ou exige pour y ſupléer

une crédulité imbécile prête à adopter des fables comme de précieuſes vérités. Il n'en eſt point ainſi de la vraïe religion : elle n'exige ni ſcience ni crédulité : ſes dogmes ſont clairs & à la portée de tous. Ils conſiſtent à adorer notre univerſel créateur ; à ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions point qu'il nous fit & à lui faire au contraire tout le bien que nous déſirerions de lui en ſemblable circonſtance. La raiſon univerſelle qui éclaire l'homme en ce monde en enſeigne autant à tous indiſtinctement, lorſqu'ils vont à ſon école, & n'en exige point davantage d'aucun en particulier. Telle eſt la religion, que nous autres Quakers profeſſons de ſuivre, dégagée de fables & de ſuperſtitions.

LXXXVI. La vraïe religion n'a pas beſoin de miracles, parcequ'elle eſt évidente par elle même. Les fauſſes doctrines au contraire ont recours à cet expédient pour ſe faire admettre malgré nos repugnances : elles en abondent toutes : c'eſt même un des caractères aux quels on peut les reconnoître.

Bien loin d'admettre ces miracles dont le moindre interromproit & changeroit l'ordre non pas d'un ſeul événement mais de l'univers entier, je ſuis au contraire perſuadé qu'il n'en arive jamais aucun & que les faveurs particulières * de Dieu ſont par lui attachées à des lumières d'intelligence, de prudence, ou à des circonſtances qui ne changent en rien l'ordre par lui fixé primitivement dans la nature.

J'oſe le dire, que le ſeul miracle & digne de toute notre admiration, c'eſt qu'il n'en eſt jamais arivé aucun depuis que l'univers exiſte ; tant éſt conſtant l'otdre qu'il a plu à Dieu d'établir lui même & qui ne ſubſiſte que par une ſuite de ſa propre immuable volonté. Si nous n'avons point des yeux pour admirer cette uniformité des voïes de Dieu, d'après la quelle nous devons diriger notre conduite & nos affaires, c'eſt par un malheureux effet des préjugés & de la mauvaiſe éducation publique qui ſupoſent partout des diables & des miracles.

Certainement tout eſt poſſible à Dieu dans l'ordre des poſſibles ; mais il ne s'enſuit point de là, que Dieu veuille tout ce qui eſt poſſible. Ridicule motif allégué par les ſuperſtitieux pour juſtifier les événemens les moins naturels, de dire que tout eſt poſſible à Dieu ! Sur un pareil fondement la foi doit admettre toutes les merveilles dont chaque ſecte de fous abonde : & alors les miracles d'Apollonius de Thyane ſeront auſſi bien fondés comme ceux de la Bible.

* Nous en avons chacun beſoin de ces faveurs & elles doivent être l'objet de nos prières, mais non pas les miracles proprement dits, que nous ne devons ni demander ni attendre, étant contraires aux loix que Dieu immuable à lui même établies dans la nature.

LXXXVII. L'un des plus grands miracles de

Moiſe & digne de ſon Pentateuque ſeroit d'avoir lui même écrit ſa propre mort & des événemens arivés poſtérieurement. L'antiquité rend tout certain & reſpectable. La foi ne trouve rien de trop dur à digérer. Dailleurs c'eſt pour ſes ſectateurs le parti le plus prudent d'être crédules & fermes dans cette occaſion ci. Car, s'ils avouent que le dernier chapitre du Pentateuque n'eſt point réellement de Moiſe, des lors ils autoriſent un doute légitime, ſavoir, ſi celui qui a pu y ajouter un chapitre ſi uniforme aux précédens ne pouroit point auſſi en avoir compoſé la totalité ?

LXXXVIII. Quelques philoſophes ont dit que ſi l'écrivain caché ſous le nom de Moiſe a jamais connu l'Egipte ; ou ſi Moiſe lui même, en le ſupoſant le véritable auteur du Pentateuque, a été véritablement élevé dans la ſcience des Egiptiens comme la Geneſe l'énonce ; il a du remarquer ce qu'il y avoit dans leur doctrine & dans leur légiſlation de plus utile ; il a du en faire profiter ſa nation, lui enſeignant au moins leur dogme de l'immortalité de l'ame, dogme ſi important dans la morale comme dans la politique, & du quel les Juifs ne furent inſtruits que fort long tems après. Nous ne doutons point que quelque jour un légiſlateur habile ne faſſe revivre l'uſage des Egiptiens, de n'accorder les honneurs de la ſépulture, pas même aux rois décédés, qu'après leur avoir fait ſubir un

jugement dans le quel il ſoit rendu à chacun ſelon ſes œuvres. Rien de plus propre à contenir chaque citoïen & même les princes dans l'exacte obſervance de leurs devoirs & à les empêcher de rien faire qui puiſſe offenſer la ſociété. Mais en même tems nous trouvons une grande prudence perſonelle en Moiſe de n'avoir point fait établir un tel uſage dans ſa propre nation. Préſenté lui même à ce tribunal après ſa mort ; qu'eut-on pu dire de bien en ſa faveur ? ou pluſtôt de combien d'inepties & de combien d'horreurs n'eut-on point prouvé que ſa vie avoit été ſouillée ?

Si Moiſe eſt jugé comme légiſlateur ; on trouvera qu'il ſe contredit au point d'ordonner dans le Deuteronome, chap. 25, verſet 5, ce qu'il défend poſitivement dans le Levitique, chap. 18, v. 16, d'épouſer la veuve de ſon frère.

Si on le conſidère comme chef conducteur de ſon peuple, on peut lui reprocher qu'à la tête de ſix cent mille combattans & ſous l'immédiate protection du Dieu des armées il fait une bien pitoïable figure. Il avoit de quoi conquérir les plus vaſtes empires : tous ſes ſuccès au contraire aboutiſſent à voir périr ſon entière nation dans un déſert & à y périr lui même après quarente ans de marches & de contre marches.

Si les ſentimens d'humanité & de reconnoiſſance ſont inſéparables d'une ame honête, que peut-on

penſer de celle de Moiſe à en juger d'après des faits atteſtés par la Bible même? Meurtrier de ſang froid, il regarde de tous cotés excepté dans ſa conſcience; & croïant n'être aperçu de perſonne il tüe un Egiptien qu'il cache dans le ſable. Obligé de fuir hors de l'Egipte pour ce crime atroce, contraire non ſeulement aux loix du païs mais encore à celles de l'humanité, il ſe refugie chez les Madianites où leur Prêtre Jethro outre l'hoſpitalité lui accorde une de ſes filles pour femme & l'un de ſes fils pour lui ſervir de guide dans les déſerts. Mais s'il fut affligeant pour la fille de Pharaon d'avoir ſauvé Moiſe des eaux & de l'avoir même adopté, il ne le fut pas moins à Jethro d'avoir été ſon refuge & ſon bienfaiteur. Quelle en fut depuis la récompenſe? O cœurs ſenſibles! frémiſſez. Quoique par le récit des plaïes d'Egipte & de l'armée de Pharaon enſevelie ſous les eaux vous ſoïez deja accoutumés à des ſpectacles terribles, ces horreurs ne ſont qu'une eſquiſſe legère en comparaiſon de l'exécrable barbarie avec la quelle Moiſe, ſans excepter ſa conſanguinité la famille de ce même Jethro ſon bienfaiteur & ſon beau père, ordonne que tous les Madianites ſoïent paſſés au fil de l'épée, égorgeant de ſang froid les femmes les vieillards & toute la nation entière à la ſeule réſerve des petites filles au deſſous de l'âge de puberté. C'eſt après de pareilles actions que la Bible nous aſſure que Moiſe étoit le plus

doux des hommes. Ce ne fut pas seulement envers les Egiptiens, les Madianites, & autres peuples étrangers qu'il exerça son esprit de douceur ; il en usa de même envers sa propre nation. *Que chacun de vous prenne son épée*, dit-il aux Levites au nom du seigneur, *& traverse le camp d'une porte à l'autre, tuant son frère, son compagnon, son voisin.* Après cette belle opération il leur dit, *vous avez aujourd'hui consacré vos mains au seigneur, chacun égorgeant même son fils & son frère.* Exode, chap. 32, versets 27 & 29.

Tels sont la morale & l'exemple que le prétendu inspiré Moise nous a laissés pour notre instruction & édification. Il faut être scélérats & impies comme des Prêtres pour oser présenter au public de pareilles abominations comme venant de Dieu : & il faut être fous comme les superstitieux pour y croire & pour admettre une imposture Juive si manifeste comme solide fondement de la doctrine & de la puissance spirituelle des Prêtres.

LXXXIX. Le même fourbe, qui a composé le Pentateuque, semble avoir fait aussi le livre de Josué. Dieu, qui avoit pris plaisir à endurcir le cœur de Pharaon afin d'exercer ses sévérités, est ici représenté comme l'exterminateur des Cananéens. Quoique Dieu des armées, il est quelquefois vaincu : mais quand il est victorieux, il est cruel au point de faire massacrer jusqu'aux enfans à

la mamelle. Le titre des Iſraelites pour envahir la terre de Canaan étoit d'ailleurs fort légitime à ce que l'on prétend, parceque quatre cent ans auparavant leur ancêtre Abraham avoit voïagé dans ce païs là & en ſonge *in ſomnis* il avoit vu Dieu qui lui avoit promis & à ſa poſtérité en éternelle poſſeſſion cette même terre où il étoit alors étranger. C'eſt donc avec équité que Joſué à la tête de ſon peuple vient non ſeulement en prendre poſſeſſion mais même en égorger tous les habitans. Il faut croire que dans les tems anciens cette terre avoit une autre fertilité qu'à préſent. Il falloit alors deux hommes pour porter une grape de raiſin. Dans un eſpace d'environ neuf lieues quarées les Iſraelites trouvèrent ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille beufs, ſoixante & un mille ânes & une population ſi conſidérable que les ſeules filles pucelles épargnées montèrent à trente deux mille. Les voïageurs modernes nous donnent une toute autre idée de cette terre ſi renomée & ſi vantée dans la Bible : ce n'eſt qu'une petite contrée montagneuſe dont le terrein eſt pierreux & miſérable. Ils s'étonnent qu'il ait fallu renouveller le miracle du paſſage de la mer rouge pour traverſer le Jourdain ſur le quel dans ce païs là un mediocre pont de bois ſuffit lorſqu'on ne veut point le paſſer à gué. Certainement il y en avoit pluſieurs autrefois dans cette rivière & au moins celui où les Iſraélites égor-

gerent ceux d'entr'eux au nombre de quarante deux mille qui ne purent prononcer *Schiboleth*. On ne pouroit jamais croire qu'on eut trouvé à commettre tant de meurtres tant d'égorgemens & tant d'horribles actions comme la Bible en mentionne dans un païs ſi peu ſpacieux ni qu'il eut exiſté un peuple aſſez abominable pour s'en rendre coupable ; ſi lui même ne s'en faiſoit honneur dans ſes livres ſacrés. Mais comme la vérification des lieux prouve l'improbabilité des faits énoncés dans ces livres fabuleux ſoit ſous la conduite de Moiſe dans le déſert ſoit ſous celle de Joſué dans la terre promiſe ; nous aimons à rejetter toute l'ignominie de ces impoſtures ſur leurs auteurs ſeulement & nullement ſur la nation elle même qui fut leur dupe & qui continue d'en être l'infortunée victime.

XC. Après avoir prouvé combien ces abominables livres ſont peu divins peu édifians & peu recommendables ; nous pourions nous diſpenſer de dire même un mot des autres livres de la Bible, qui ne ſont en faveur de la ſuperſtition que des acceſſoires inſubſiſtans & invalides ſans leur premier fondement. C'eſt pourquoi nous nous bornerons à quelques remarques utiles pour diſſiper les communs préjugés.

En général les actions vicieuſes y ſont louées dès qu'elles ſont favorables aux intérêts de Sion. C'eſt une honte de voir au livre des juges l'infame tra-

hiſon de Jael envers Siſara exaltée comme une œuvre de Dieu même dans le cantique de Debora. De ſemblables traits de la Bible ſervent à autoriſer & à encourager les traîtres & les meurtriers comme faiſant l'œuvre de Dieu quand ils commettent des crimes utiles aux ſupôts de la nouvelle Sion. Dans ce même cantique de Debora il eſt dit que *les étoiles dans leur courſe combatirent contre Siſara.* Des livres qui contiennent pareille ſottiſe ne ſont ſurement pas inſpirés de Dieu ni dignes de la vénération publique.

Quelle abomination que le vœu de Jephté dans ce même livre des juges qui repréſente ce général comme ſaiſi & animé de l'eſprit de Dieu! Eſt-il poſſible que des vœux coupables dans leurs principes ou dans leurs objets ſoient obligatoires & indiſpenſables comme on veut nous le faire croire par la Bible? *Je vous ai vouée au ſeigneur & je ne puis me retracter*, dit Jephté à ſa fille. Juges, chap. 11, v. 35. Ce paſſage eſt le fondement & le modéle de toutes ces horribles conſécrations qui ſe voïent de nos jours dans les païs des Catholiques Romains. Mais loin qu'on y ait aſſez de bon ſens pour gémir à l'imitation des Juifs en voïant périr vierges les victimes immolées au grand détriment d'elles mêmes & de l'etat, on convertit au contraire en un jour de fête celui de leur ſacrifice.

Lorſque les Philiſtins affligés dans des endroits

cachés en punition d'avoir conquis & poſſédé l'arche ſainte déſirèrent de réparer leurs profanations par des offrandes, ils ne furent point ſi cruels ni ſi fous que de lui offrir le ſang de leurs filles ni aucun ſang humain. Des rats, des anus & des hémoroides d'or, tels furent leurs préſens mentionnés dans la Bible & vraiment dignes d'orner l'arche de Sion. A cette occaſion nous obſerverons que les livres ſacrés contiennent en vérité de belles hiſtoires. De ſemblables traits furent ſans doute imaginés pour divertir tout lecteur un peu moins ſtupide que le commun des ſuperſtitieux. Il ſemble que les Prêtres auteurs de pareils Romans aïent dans la pourſuite de leurs intérêts pris plaiſir d'eſſaïer juſqu'à quel point ils pouvoient en impoſer & vivre aux dépens des imbéciles.

Admirez leur Samſon qui tue mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, d'où il fait ſortir une ſource d'eau pour ſe deſaltérer. En ce tems là on prennoit quand on le vouloit trois cent renards en un moment comme l'on trouve & prend des lapins dans une garenne. En ce tems là les abeilles feſoient leur miel dans des carcaſſes, & préſentement elles les ont en horreur, aparemment parce que nous ne ſommes plus dans le tems des fables ſaintes.

N'oublions point de contempler Samſon lorſqu'il emporte ſur ſes épaules les portes de Gaza : c'eſt, dit-on, l'image du ſauveur du monde, au quel il

eſt comparé par les entouſiaſtes, quoiqu'il n'ait jamais réuſſi à délivrer les Iſraélites de la domination des Philiſtins dont ils furent toujours eſclaves de ſon tems.

Gedéon plus heureux obtint la victoire la plus compléte ſur une armée innombrable de Madianites ſans emploïer contr'eux que trois cent hommes munis de trompettes & de lampes cachées dans des pots de terre. C'eſt faute de foi gros comme un grain de ſénevé qu'on ne voit plus de pareils miracles. A proprement parler la fonction des Juifs n'étoit point de combattre mais d'égorger leurs ennemis après des victoires miraculeuſes.

Dans le faux merveilleux & dans les ſanguinaires récits, dont ces livres des juges abondent, on retrouve encore le même auteur du Pentateuque & du livre de Joſué. La morale n'en eſt pas meilleure ou pour mieux dire en eſt également abominable. Des vœux indiſcrets y égorgent la nature au nom de la religion. Les actions les plus injuſtes & les plus criantes y ſont préferées à la retractation d'un ſerment imprudent. Nous n'en citerons plus qu'un trait pour en finir. Voïez avec combien de droiture & d'équité les Iſraélites, après le carnage qu'ils ont fait des Benjamites, fachés de ne pouvoir violer leur ſerment de ne point donner leurs filles en mariage aux gens de cette tribu, ſuggèrent à ceux échapés de la deſtruction de prendre par vio-

lence les filles de Schiloch. C'eſt qu'il eſt de l'intérêt des Prêtres qu'on ne rompe jamais les ſerments faits au profit ou ſous la protection de l'autel dont ils vivent ; & peu leur importe qu'on viole les devoirs les plus ſacrés envers la ſociété dès que l'intérêt ſacerdotal n'y eſt point compromis.

XCI. Les livres des Juifs offrent des modéles admirables, on a raiſon de les apéler les livres ſaints. Dans Ruth, par exemple, une mère enſeigne la modeſtie à ſa fille & lui conſeille d'aller ſe mettre dans le même lit où Booz repoſe, ſe couchant vers ſes piés, afin d'en obtenir le devoir conjugal avant d'être mariée. Jeunes filles, qu'on nomme Chrétiennes ! vous avez beſoin de ces documens ſacrés pour votre inſtruction & ſanctification. Joignez y un peu du cantique des cantiques. Mettez ſes leçons en pratique, & vous deviendrez des ſaintes parfaites à la manière de la Bible, ſurtout ſi après beaucoup de courſes & de ſoupirs retrouvant enfin votre bien aimé vous ne le laiſſez point que vous ne l'aïez introduit dans la même chambre où Maman introduiſit Papa. Telle eſt, ſuperſtitieux ! l'expreſſion & la leçon de votre ſaint cantique, chap. 3, v. 4.

XCII. Nous ne devons point douter d'après le livre de Tobie qu'on ne puiſſe rétablir la vue d'un aveugle & expulſer les démons avec le foïe d'un poiſſon & ſa fumée : mais nous aurions beſoin de

voir l'ange même nommé Raphael afin de mieux aprendre ce beau ſecret.

XCIII. Les livres des rois ſemblent compoſés pour l'avantage des ſouverains ; rien de plus ſacré qu'une tête ointe pour régner ſur les peuples ; quiconque péche contre l'oint du ſeigneur doit être puni de mort : mais ſi l'on y fait attention, ces livres ſont fabriqués bien plus au profit des Prêtres que non pas à celui des ſouverains. 1°. Ils gémiſſent de ce que le peuple préfére un roi à la Théocratie, c'eſt à dire, au gouvernement des Prêtres. 2°. Le caractère des rois ne devient réel que d'après l'onction ſacerdotale. 3°. S'ils n'obéiſſent point aux ordres du grand Prêtre, ils ſont répudiés de Dieu ; le grand Prêtre peut en ſacrer d'autres en leur place dès leur vivant. Voilà ce que les princes doivent obſerver avant que de continuer à ſouffrir que dans leurs etats de pareils livres ſoïent réputés des livres ſacrés. 4°. Remarquez en quoi un roi doit obéir ſous peine d'être déchu de la roïauté ; c'eſt quand le grand Prêtre lui ordonne un maſſacre ſans réſerve. Saül n'eſt repudié que pour n'avoir point été aſſez cruel : une déſobéiſſance en ce point attire infailliblement la colère du ſeigneur. Leçons pour vous, ſouverains ! car voilà ce que les Prêtres ont intérêt de vous perſuader. Abominables livres, qui font encore plus dépendre les rois de la volonté des Prêtres qu'ils ne font dé-

pendre les peuples de celle des rois & dont l'objet eſt de perſuader les princes qu'ils doivent tout maſſacrer ſans exception dès que le grand Prêtre l'ordonne! Ce n'eſt ſurement point Dieu qui a dicté de pareils livres, mais ſeulement la fourberie intéreſſée du ſacerdoce.

Le trône des rois a un fondement bien autrement ſolide & reſpectable que ces miſérables Romans qu'on nomme ſacrés. Il eſt fondé ſur l'obéiſſance due à l'éternelle & univerſelle raiſon qui eſt Dieu même, principe du droit de la nature & des gens, en vertu du quel les contracts reſpectifs entre les peuples & leurs rois ou magiſtrats ne peuvent être violés ſans encourir non ſeulement la vengeance des hommes mais celle de Dieu même. Il a laiſſé chaque ſociété libre de ſe former un gouvernement, mais il veut que tous les membres ainſi que les chefs ſoïent fidèles aux engagemens contractés ; enſorte que c'eſt véritablement réſiſter aux ordonnances de Dieu que de réſiſter à celles du gouvernement où l'on vit dans le légitime exercice du pouvoir public confié à ſes ſoins.

XCIV. Il eſt à remarquer en liſant les livres des rois & autres du vieux Teſtament que ce n'eſt pas ſeulement le culte des faux Dieux qui y eſt proſcrit & repréſenté comme puni du ciel, mais même celui du vrai Dieu ſur les hauts lieux & autre part qu'où reſide l'arche de Sion. C'eſt qu'en effet ce n'eſt

point l'adoration du Dieu ſuprême que les Prêtres ont préciſement à cœur, mais l'adoration ſur leurs autels, ſous leur paſtorat, & à leur profit perſonnel.

XCV. C'étoit l'uſage des hordes pauvres & errantes de porter leurs dieux & leurs autels dans un coffre couvert de peaux pour les garentir de la pluïe, le quel s'apéloit une arche : telle fut celle des Juifs. Des que leur petite nation ſe vit un peu de fortune & de ſtabilité, ce fut alors qu'elle ambitionna d'avoir un temple comme les grandes nations. Il ſemble que cette époque eſt celle où elle commença d'être connue des autres circonvoiſines. Le nom de Salomon eſt infiniment ancien & plus même qu'Adam dans les vieilles fables orientales ſuivant Boullanger. Peut être n'apartient-il pas plus dans ſon origine à la langue Juive que celui d'Abraham derivé de Brahma ancien légiſlateur des Indiens dont les Perſans & depuis les Pheniciens & autres peuples connurent & révérèrent les inſtructions. Quoiqu'il en ſoit, comme nous déſirons de n'examiner la Bible que par ſon propre contenu ſans aucun ſecours étranger, nous nous y bornerons, étant par ſon propre témoignage que nous voulons connoître la véracité, la magnificence, & l'importance de la nation Juive.

Après l'emphatique énumeration des richeſſes du roi Salomon, après celle de tant de matériaux en-

taſſés ſous le régne de ſon père David & ſous le ſien, de tant d'ouvriers même étrangers par lui emploïés pendant ſept ans pour bâtir un temple, la merveille de Sion ; aprenons de la Bible même quelle fut cette pompeuſe merveille ? C'étoit un édifice de ſoixante coudées de long ſur vingt de large, c'eſt à dire, d'environ nonante pieds de longueur ſur trente de face. Encore n'étoit-il bâti de pierre que juſqu'au premier étage au de hors. Tout l'intérieur ſans exception etoit de bois, formant des apentis contre la muraille pour loger les Prêtres. Le reſte étoit deſtiné pour contenir le peuple & ſes offrandes, pour y faire les cérémonies des ſacrifices & pour y rendre des oracles. Il n'y a point de halles au blé, de marchés au poiſſon, ni de boucherie, dans une capitale ville de l'Europe qui ne ſoient plus conſidérables & mieux bâties que cette prétendue merveille de Sion, bien loin qu'elle ſoit comparable ni à nos temples ni à ceux du Paganiſme ni même à celui élevé depuis dans la même ville de Jeruſalem par le roi Herode. Ce qu'il y a de vrai toutefois ; c'eſt que l'admiration des Juifs pour un tel édifice nous montre, combien ſemblable choſe étoit rare pour eux & combien cette unique petite fortreſſe leur étoit importante. Avant ce tems là il y avoit cependant eu, non ſeulement de vaſtes temples & d'immenſes édifices bâtis en Egipte, mais des lacs creuſés & des piramides conſtruites ;

prodiges qui ne devoient point permettre d'admirer des choſes meſquines ; & leſquels prodiges d'ailleurs ne pouvoient point être inconnus aux Juifs ſuivant leur Bible, puiſqu'il y eſt mentionné que Salomon épouſa une fille de Pharaon roi d'Egipte.

Oſerai-je le dire ? Par cette ſtupide admiration pour des choſes infiniment petites en comparaiſon de ce qui exiſtoit en Egipte ; par le nom de Pharaon donné dans le livre des rois ainſi que dans la Geneſe à divers princes d'Egipte où toutefois il n'y en a jamais eu un ſeul de ce nom là ; par l'ignorance du dogme de l'immortalité de l'ame ſi dominant en Egipte ; par la circonſtance de faire baigner la fille de Pharaon dans une partie du Nil où jamais perſonne ne ſe baignoit à cauſe de crocodilles & parceque les Egiptiens regardoient l'eau comme leur Tiphon ; enfin, preſque par chaque trait où l'Egipte eſt cité dans la Bible, il ſemble que ſon écrivain n'en connoiſſoit que le nom. Les Juifs pendant leur longue captivité à Babilone aïant été abrutis juſqu'à oublier leur propre langue & leur propre hiſtoire ; à leur retours probablement on leur compoſa & donna comme livres ſacrés ces Romans qui formèrent depuis leur loi & leurs faſtes. Il eſt remarquable que poſtérieurement à cette époque d'Eſdras il n'y a plus eu pour eux ni prophéte ni hiſtorien ſacré. Ce ne fut plus le tems des miracles, mais ce fut celui de les croire ſur la

foi des livres trouvés dans les ruines de l'ancien temple ; ce fut celui d'être la dupe des Prêtres, de pratiquer les cérémonies de leur loi, & de leur païer des offrandes en expiation même des moindres boutons & taches sur la peau.

XCVI. Que faut-il faire pour être un saint roi ? L'exemple de David nous l'aprend & étonnera ceux qui croïent qu'on ne peut être un ami infidèle & parjure comme David l'a été envers Jonathas dans la personne de son fils Miphiboseth ; un brigand un adultère & un homicide, comme David l'a été dans Israel ; & cependant être un saint roi selon le cœur de Dieu. Si les Prêtres avoient coûtume de dire, que la contrition du cœur suffit ; nous pourions en conclure que c'est par celle de son ame & de ses Pseaumes que David a mérité une honorable mention dans l'histoire des rois. Les empereurs Constantin & Charlemagne y virent clair. Ce n'est point à dire qu'imitateurs des crimes de David ils le furent aussi de sa pénitence : mais il surent imiter & surpasser son aparente affection pour l'ordre sacerdotal. David n'avoit que dansé devant l'arche & projetté de bâtir un temple en faveur des Prêtres : mais Constantin & Charlemagne leur donnèrent d'amples patrimoines, couvrant ainsi l'énormité de leurs crimes par l'abondance de leurs largesses. En consequence peut-on douter qu'ils ne soient comme David de grands saints après leur

mort, quoiqu'ils fuſſent ſuivant l'hiſtoire de grands ſcélérats pendant leur vie? Concluſion : il n'y a point de crimes qui puiſſent empêcher un roi d'être ſelon le cœur de Dieu ni d'être un jour canoniſé, dès qu'il prouve la ſincérité de ſa contrition par l'étendue de ſes bienfaits envers l'egliſe.

XCVII. Nous autres Quakers ne chantons jamais dans nos aſſemblées les cantiques compoſés par la ſinagogue ſous le nom du roi David. Ils nous ſemblent être plus convenables pour des Cannibals reſpirans la vengeance & le carnage que non pas pour des peuples policés & humains. L'effuſion du ſang nous eſt en horreur ; nos mains n'en ſont point ſouillées. Loin de ſouhaiter la mort de nos ennemis & de vouloir écraſer ſur une pierre la tête de leurs enfans nouveaux nés ; nous ſommes perſuadés que ſans l'amour du prochain & ſans le pardon des injures il n'y a point de vraïe piété. En quoi donc les ſentimens cruels profeſſés dans les Pſeaumes pouroient-ils agréer avec nos principes? Dailleurs nous n'aimons point d'offrir à Dieu les prières fabriquées par des poëtes, mais bien les vœux & les gémiſſemens formés par notre propre cœur.

XCVIII. Si pluſieurs ſectes font uſage de ces cantiques, c'eſt en ſupoſant qu'ils contiennent des prophéties accomplies dans la perſonne de Jeſus & dans celles des Juifs. Il faut cependant que ces

prophéties ſoient bien peu évidentes, puiſqu'elles ont beſoin d'interprétation, même après les événemens auxquels on veut qu'elles ſoient relatives. Nous voïons clairement les vœux cruels & meurtriers de ces Pſeaumes & que dès lors ils ne peuvent être inſpirés par l'eſprit ſaint ; mais aucun lecteur dégagé de préjugés n'y trouvera jamais ni l'eſprit ni la réalité des prophéties divines qu'on leur attribue, pas plus que dans les vers de Virgile ni dans les vers Sibillains qu'il a plu à d'anciens docteurs d'apliquer à Jeſus Chriſt. J'avoue que le mot de *Chriſt* eſt ſouvent dans les Pſeaumes ; mais ce mot y ſignifie ſelon la langue Juive la perſonne ointe & conſacrée du roi regnant & non pas celle de Jeſus.

On inſiſte ſur ce que Jeſus a lui même conſtaté ſa divinité par ce paſſage du Pſeaume 90, *Dixit Dominus Domino meo*, &c. mais ce Pſeaume aïant été compoſé par l'ordre ſacerdotal ou ſi l'on veut par David lui même à l'uſage du peuple pour ſes chants publics ; voïons ce qu'il ſignifie réellement : *Le ſeigneur* Dieu *a dit à mon ſeigneur* Roi, &c. voilà tout ce que véritablement exprime ce paſſage & tout ce que le peuple qui le chantoit y entendoit. Le ſurplus qu'on lui fait ſignifier n'eſt qu'une idéale interprétation que l'evangéliſte met dans la bouche de Jeſus. Les écrivains des évangiles ſemblent avoir déſiré de s'ajuſter aux Pſeaumes 2 & 21.

Mais une lecture attentive de ces Pſeaumes démontre à un homme ſans préjugés que ce ſont de fauſſes aplications. Le verſet 9 du Pſeaume 2 & le verſet 1 du Pſeaume 21 ne peuvent s'apliquer littéralement à Jeſus & prouvent que ce n'eſt point lui que le Pſealmiſte avoit en vue.

XCIX. Le vrai Dieu, créateur du ciel & de la terre, n'a pas beſoin des fauſſes aplications d'un Pſeaume ni de paſſages obſcurs pour prouver ſa divinité. Les ſuperſtitieux nous permettront de nous en tenir à l'adoration de la ſeule divinité qui eſt évidente & manifeſte par ſes ouvrages, ſans en reconnoître une autre cachée dans leurs prophéties équivoques & dans leurs miſtères inintelligibles; d'autant plus que nous ſommes dailleurs perſuadés intimement, qu'il n'y a qu'un Dieu indiviſible. Si nous adorons le vrai Dieu dans celui qui ſe manifeſte à nous par notre propre exiſtence & par l'admirable ſpectacle de la nature, nous n'avons pas beſoin de davantage, puiſqu'il ne peut pas y en avoir deux. Bien loin que le véritable ſoit un Dieu caché, comme le prétendent les ſuperſtitieux afin d'en trouver un de leur façon dans l'obſcurité des prophéties; au contraire tout publie ſa gloire & ſa puiſſance & conſéquemment ſon exiſtence: le jour l'indique au jour, & la nuit le manifeſte à la nuit; enſorte que nous pouvons & devons affirmer que le Dieu caché des ſuperſtitieux n'eſt qu'un faux Dieu;

qu'ils s'efforcent d'adjoindre au véritable ſous le nom de fils engendré ; comme ſi l'unité de Dieu pouvoit admettre dans ſon eſſence une triplicité de perſonnes dont l'une ne ſoit point l'autre & dont chacune ſoit Dieu diſtinctement. Pour prouver la réalité de leurs miſtères, du moins ils devroient avoir d'autres titres que des Romans ſacrés & des prophécies obſcures à un tel dégré que les docteurs de la loi parmi les Juifs n'ont pu y trouver le même ſens que les apôtres & les diſciples de Jeſus, gens illétrés & ignorans. Ce n'a jamais été & ce n'eſt jamais que par faveur & inſpiration du ciel, ſuivant les ſuperſtitieux, qu'on réuſſit à trouver dans les ſaintes écritures les ſens cachés qu'ils y trouvent & que Dieu ne veut point manifeſter à chacun excepté à ſes élus. Nous devons prendre acte de cet aveu, afin de nous épargner bien des peines. Car à moins qu'une grace particulière ne lui vienne, jamais aucun homme d'une judiciaire nette, dans ſon ſang froid & ſans préjugés, ne trouvera ce que les ſuperſtitieux trouvent dans les prophétes. Dans pluſieurs, au contraire, il trouvera des ordures indécentes, & dans tous généralement un ſtile & un pathétique de ſinagogue, que certainement les diſciples de l'éternelle vérité ne confondront jamais avec la voix de leur divin maître.

C. Achaz roi de Juda étant aſſailli par les Iſraélites & par les Siriens ; Iſaie l'exhorte à prendre

courage, lui prédit la diſperſion de la tribu d'Eprahim qui devoit ariver ſoixante & cinq ans après, & pour preuve de cet événement éloigné lui donne un ſigne prochain. Une vierge, lui dit-il chap. 7, mettra au monde un fils qu'on nommera Emmanuel . . . il mangera du beure & du miel . . . avant que cet enfant, ce même Emmanuel, ſoit en état de diſcerner le bien & le mal, le païs que vous haïſſez ſera abandoné par ſes deux rois. . . . Le ſeigneur prendra un raſoir de louage pour raſer la tête le poil du pié & la barbe, &c. . . . Iſaie prend pour temoins Urie & Zacharie. Il couche avec la prophéteſſe qui enfante un fils. . . . . Avant que cet enfant fut en état de prononcer mon père & ma mère, Achaz fut délivré de ſes ennemis.

N'eſt-il pas ſingulier & comique que cette édifiante hiſtoire d'Iſaie ſoit l'intéreſſant fondement ſur le quel les évangéliſtes ont établi la virginité de Marie & la divinité de Jeſus, à qui ils ont jugé à propos d'en faire l'aplication, quoiqu'il ſoit viſible que le même Emmanuel prédit eſt né du tems d'Achaz avant la défaite de ſes ennemis & qu'Iſaie fut le véritable Saint Eſprit qui couvrit la veſtale de ſon ombre ; enſorte qu'il ne reſta plus à Achaz qu'à partager vite les dépouilles.

Avec de la foi il eſt facile de trouver dans les prophétes tout ce qu'on deſire d'y trouver : en voici un autre exemple. Iſaie marche tout nud &

en plein jour dans la ville de Jeruſalem ; cela ſignifie que les Egiptiens ſeront entièrement dépouillés par le roi de Babilone. Aſſurement ce langage prophétique ne peut être entendu que par des prédeſtinés. Nos yeux charnels n'y voïent que l'action indécente d'Iſaie conſtaté par le récit de la Bible. Mais quoique l'événement ait pu depuis juſtifier cette prédiction & même quelques autres d'Iſaie, il n'y a rien en cela qui conſtate qu'il fut inſpiré de Dieu : ſes actions, au contraire, prouvent que certainement il ne l'étoit pas.

Comme ce modeſte Iſaie eſt préciſement celui des prophétes dans les oracles du quel les ſuperſtitieux croïent voir davantage, nous en reparlerons ; mais auparavant il n'eſt point indifférent d'obſerver qu'en ſon prédéceſſeur Elie la faculté ſoit des miracles ſoit des prophéties étoit attachée à ſon manteau, dont la poſſeſſion fit paſſer la même vertu en Eliſée. Peut-on douter que des gens qui poſſédoient ce divin manteau ne fuſſent de vrais prophétes ?

Le roi de Damas en Sirie fit conſulter Eliſée pour ſavoir, s'il guériroit d'une maladie dangereuſe. Eliſée repondit que le roi pouroit guérir, mais qu'il moureroit. En effet le roi mourut ; mais s'il eut vécu, la reponſe d'Eliſée muni du double eſprit de ſon maître ne pouvoit que toujours être vraie.

C'étoit aparemment pour maudire qu'Eliſée fut établi prophéte. D'innocentes créatures, des en-

ſans, le rencontrent & l'apélent chauve. Pour ſe venger de cette legère offenſe, il les maudit au nom du ſeigneur & fait venir deux ours qui les dévorent au nombre de quarante deux. Nous abrégerons tout commentaire ſur de pareils prophétes, parceque, ſi nous ne voïons point clair à leurs prohéties, nous le voïons à leurs actions, du moins telles que la Bible les exprime ; car dans la réalité, nous avons droit de douter que jamais les ours aïent obéi à la voix d'Eliſée, comme nous en avons un inconteſtable de nier que jamais l'ombre du ſoleil ait rétrogradé de dix dégrés ſur le cadran ſolaire d'Achaz aux ordres d'Iſaie. L'évidente fauſſeté de ce prétendu miracle nous inſtruit & nous autoriſe à nous méfier de tous les autres attribués aux prophétes en général.

CI. L'ombre du ſoleil reculer de dix dégrés ! D'après un ſi groſſier menſonge, tous les Chrétiens de bon ſens doivent ſe reculer de la Bible. Quelque prince éclairé fera un jour les Académies des Sciences juges entre lui & les uſurpateurs d'un prétendu pouvoir ſpirituel dans ſon roïaume, les quels il dépouillera d'une richeſſe mal acquiſe, à moins qu'ils ne juſtifient leur Bible d'être exemte de tout menſonge, notament touchant cet inſigne miracle de leur grand prophéte Iſaie.

Lorſque les *lettres provinciales* de Paſcal & Nicole parurent pour la premiere fois ; les Jeſuites, gens

d'un credit immenſe & reſpectés alors pour leur érudition, s'imaginèrent qu'ils en étoufferoient la force & l'évidence par le magique pouvoir de leur charlataniſme. Ils eurent ſoin de publier que c'étoit un mauvais libelle, un livre infernal & calomnieux, écrit par un hérétique, par un antechriſt. L'illuſion ſubſiſta pour un tems en leur faveur; mais tôt ou tard la vérité ſe fait jour; & ce même livre des *provinciales* fut un des documens d'après le quel le Parlement de Paris ordonna l'abolition en France de cette dangereuſe ſociété.

Par telle diffamation que dans les païs livrés à la ſuperſtition le clergé pour ſon propre intérêt vienne à s'efforcer de flétrir le préſent ouvrage; ſe pouroit-il que dans un ſiécle de lumière comme celui où nous vivons, les importantes obſervations que cet eſſai contient ne ſoïent point attentivement lues & peſées par chaque membre de la magiſtrature & de la légiſlation. Or ſi après de mures reflexions & un examen formel, les princes les Parlemens & les magiſtrats, tuteurs des peuples dans chaque contrée, trouvent que les Prêtres en ont impoſé; qu'abuſant du nom du ciel ils ont uſurpé dans l'état un formidable pouvoir; qu'ils poſſédent des biens mal acquis, fruits de la fraude & de la ſuperſtition; que leurs prétendus livres ſacrés, aſſez ſtupides & fabuleux pour oſer dire que Joſué fit arrêter le ſoleil dans ſa courſe & qu'Iſaie fit reculer ſon ombre

de dix dégrés, loin d'être utiles pour fonder le troſne des rois & le bonheur des peuples, tendent au contraire à établir l'uſurpation & la ſouveraine domination des Prêtres ; que jamais Romans ne furent plus abſurdes, plus remplis de groſſiers menſonges, ni plus pernicieux par les mauvais exemples qu'ils canoniſent ; que ces déteſtables livres ont été la ſource de ces guerres fanatiques & ſanguinaires dont les deux hémiſphères ont eu trop à gémir ; qu'en outre les préjugés de la ſuperſtition ſont d'une conſidérable influence, ſoit dans la légiſlation, ſoit dans la répartition des impôts, dont le clergé ſe pretend exemt au détriment du peuple ſur qui en outre il perçoit des décimes : Helas ! frappés d'apercevoir de ſi grands abus, peuvent-ils en conſcience les tolérer & permettre la continuation de l'uſurpation & du charlataniſme des Prêtres fondés ſur une impoſture Juive ?

Sans être le prophéte Iſaie, j'oſe prédire, non pas qu'une grande ville telle que Babilone bâtie ſur l'Euphrate ſujet à altérer ſon cours, ſera un jour ruinée & convertie en marecages ; ſurtout ſi l'evenement n'arive que ſix cent ans après, il n'y a rien de fort merveilleux ni de ſurnaturel dans un telle prophétie : mais ſans chercher à en impoſer à la poſterité, guidé par les ſeules lumières du bon ſens, je prévois la prochaine deſtruction en Europe

de la monarchie des Prêtres, cette Babilone nouvelle fondée ſur le preſtige & l'illuſion.

Un cardinal diſtribuant abondamment des ſignes de croix & de protection dans un tems moins éclairé que celui ci diſoit " peuple, ſois trompé puiſque " tu le veus," *qui vult decipi decipiatur.* Mais l'illuſion eſt enfin diſſipée ; nous ne ſommes plus dans un tems à nous contenter d'orviétan. Le vrai, le vrai ſeul eſt digne de nos homages ; tout ce qui eſt menſonge mérite nos mépris. Bientôt on ne fera guère plus de cas de la Bible & de ſes prophéties que de la bibliothéque bleue digne ſeulement des petites maiſons ou tout au plus que des écrits d'Herodote & de Noſtradamus. L'imprimerie aïant rendu publics des livres qu'on nous diſoit être inſpirés de Dieu, mais que par leur lecture nous découvrons n'être réellement qu'un tiſſu de contradictions abſurdes avec des menſonges manifeſtes, favorables au ſeul clergé impoſteur qui a oſé s'en ſervir pour abuſer de notre confiance & établir ſur nous des décimes ; notre indignation voit la fraude avec horreur. Sans toutefois chercher à nous venger, le bon ſens & la juſtice nous déterminent abſolument à y mettre une fin. Ce n'eſt pas ſeulement, afin de ceſſer d'être dupes, mais c'eſt eſſentiellement afin de ceſſer d'être ſupôts de l'erreur & du menſonge. Voilà ce qui ne manquera point d'ariver en France avant peu de tems & pareille-

ment dans tous les païs des Catholiques Romains où les préjugés ſe diſſipent en proportion que l'imprimerie y fait des progrès & y eſt permiſe de divulger la vérité.

CII. En preſence d'aucun Parlement aſſemblé, quoique compoſé ſeulement du ſexe maſculin; qui pouroit lire ſans rougir & ſans exciter de l'indignation les paroles qu'Ezechiel, chap. 16 & 23, adreſſe aux femmes d'Iſrael au nom du ſeigneur. Je croirois choquer toute pudeur, ſi j'en donnois ici la traduction. Voilà cependant ce que la mère Ste. Egliſe préſente comme propre parole de Dieu. Fi! Fi! des prophétes qui contiennent de pareilles obſcenités ne méritent que l'horreur & le mépris du genre humain. Dailleurs, quelle ſupoſition dégoutante & quelle inſulte à la divinité! C'eſt par ſon ordre que le prophéte Ezechiel doit manger ſon pain couvert d'excrémens humains; Dieu lui permet enſuite de ne le couvrir que d'excrémens de bœuf.

C'eſt par l'ordre de Dieu pareillement qu'Oſée prend pour femme une proſtituée qui lui donne un fils nommé Jeſrael. Enſuite Dieu ordonne au même prophéte Oſée d'épouſer une femme adultère qui ſoit aimée d'un autre. *C'eſt ainſi*, eſt-il dit chap. 3, *que le ſeigneur aime les enfans d'Iſrael qui regardent les dieux étrangers & aiment le marc de raiſin.* Bien aveugles & bien dupes ſont les ſuperſtitieux d'admettre pour ſacrés les écrits de pareils prophétes

dont l'impudence & les mœurs ſont celles des hommes les plus infames.

Le nom de Dieu eſt un manteau dont les Prêtres ont toujours eu ſoin de couvrir leurs ſcélérateſſes & leurs fourberies. C'eſt Dieu lui même qui inſpire des menſonges à ſes prophétes, afin de tromper les pécheurs qui les conſultent ſuivant Ezechiel, chap. 14, verſet 9. *Si le prophéte ſe trouve menteur dans ce qu'il dit, c'eſt moi même le ſeigneur qui ai trompé le prophéte :* en ſorte que l'oracle ne pouvoit jamais être accuſé d'être un faux oracle ; c'étoit alors la faute de celui qui l'avoit conſulté avec un cœur mal purifié, le quel Dieu puniſſoit en inſpirant lui même des menſonges à ſon prophéte.

Lorſqu'on réfléchit que tous les livres ſacrés étoient perdus avant Eſdras & qu'un ſeul exemplaire fut ſupoſé retrouvé dans les ruines de l'ancien temple, on ſent combien il a été facile d'accorder enſemble les hiſtoires & les prophéties & d'en impoſer à l'egard tant des unes que des autres : en ſorte que pour le moins on ne doit faire aucun cas des prophéties qui ont précédé dans leur accompliſſement le tems d'Eſdras ; & à l'égard des autres qu'on veut raporter à des événemens poſtérieurs, elles ne ſont exiſtantes dans les paroles où on les trouve que comme exiſtent dans les nuages les figures qu'on croit y voir & que chacun y aperçoit différentes ſuivant qu'il a l'imagination frapée ; ou que comme

exiſtent dans Noſtradamus toutes ces prédictions qu'on devine après les événemens, les aplicant & les ajuſtant enſemble après coup.

CIII. S. Jerome dans ſa préface ſur Daniel nous avertit de bonne foi, que les Hébreux ne tenoient point les écrits de Daniel pour ceux d'un prophéte ; & que dailleurs ils en rejettoient avec riſée l'hiſtoire de Suſanne imaginée par un Grec, le cantique en tons cadencés des trois enfans dans la fournaiſe, & pareillement les fables de Bel & du Dragon où ils voïoient plus d'adreſſe & de prudence humaine que d'eſprit prophétique. Quoiqu'il en ſoit, malgré les Hébreux, Daniel tout différent de ce qu'il eſt dans leurs livres & dans la verſion des ſeptante, mais d'après les additions de Théodation, doit être par nous compté au nombre de leurs prophétes ; comme ſans doute, malgré que nous en puiſſions rire aujourd'hui, Noſtradamus ſera chez la poſterité mis au rang des notres. N'y aïant aparemment rien de moins embrouillé ni de plus certain que les faits anciens & les dates de vieille chronologie ; en conſéquence les clairvoïans ſuperſtitieux démontrent l'exact raport entre les ſeptante ſemaines de Daniel & les événemens qui les intéreſſent. Qu'ils nous accordent cependant de critiquer un point de leur Roman ; c'eſt que tandis que l'ange Gabriel au nom du ſeigneur promet à Daniel que les ſeptante ſemaines ſeront abrégées, ils ſe permet-

tent au contraire de les allonger juſqu'à ſubſtituer des années entières en place de chacun des jours de chaque ſemaine, afin de trouver dans un intervale de près de cinq cent ans tout ce qu'ils ont à cœur d'y trouver. Ne faut-il pas calculer à rebours du bon ſens pour croire qu'on abrége des ſemaines en les allongeant de cette manière ſi ſingulière aux yeux des Juifs que jamais ils n'ont voulu accéder à ce calcul & perſévèrent dans ce qu'on apéle leur aveuglement. En vérité, les ſuperſtitieux veulent nous faire croire que le roïaume des cieux, qui dailleurs reſſemble à un grain de moutarde & à une maſſe de pâte, reſſemble eſſentiellement à une enigme, telle que la reine de Saba ou les rivaux d'Eſope en propoſoient de leur tems & qu'on devoit deviner pour remporter le prix. Dieu par l'entremiſe de Daniel propoſe aux Juifs une enigme de la quelle dépend leur ſalut ou leur perte ſuivant qn'ils auront été habiles ou non à l'expliquer. Faute de la bien comprendre, damnés ſont pour jamais tous ces pauvres docteurs de la loi & tous ces infortunés Juifs d'un entendement dur & d'un intellect épais, ſtupides qui ne purent deviner. Le Dieu des énigmes & des logogriphes, tel eſt le Dieu des Prêtres ſuivant qu'ils nous le dépeignent, voulant que toute l'ancienne loi ne fut que le logogriphe ou la figure de la nouvelle & que ſeptante ſemaines ſignifient quatre cent nonante années. Mais ce n'eſt pas la

divinité même que par cette peinture & par leurs abſurdes interprétations des prophétes ils réuſſiſſent à nous faire reconnoître ; c'eſt ſeulement leur propre charlataniſme & leur fourberie qu'ils manifeſtent à tous les yeux éclairés.

CIV. Il eſt remarquable que Jeremie & Amos doivent être plus anciens que le Pentateuque. Du moins ils doivent n'en avoir eu aucune connoiſſance ou n'y avoir ajouté aucune foi puiſqu'en contradiction poſitive ils aſſurent que les Juifs pendant tout le tems qu'ils furent dans le déſert n'adorèrent que Moloc Rempham & Kium ſans offrir aucun ſacrifice au ſeigneur. Le Pentateuque au contraire contient la loi & l'hiſtoire de leurs ſacrifices, la conſtruction de l'arche ſainte, l'élection d'Aaron & la conſécration des Lévites. S'il fut fait un veau d'or, ce ne fut que pendant les quarante jours que Moiſe fut ſur le Mont Sinaï. Encore cette faute eſt-elle repréſentée comme expiée par le zéle des Lévites. Cette formelle contradiction confirme l'opinion de ceux qui croient que le Pentateuque ne fut fabriqué que du tems d'Eſdras. Or comme l'écrivain de ce Pentateuque a ſouvent manqué de mémoire pour le faire accorder avec lui même d'un chapitre & d'un verſet à l'autre ; il n'eſt point étonnant qu'il en ait manqué pour le faire agréer avec Amos & Jeremie.

Nous ne faiſons aucune mention de Job, parce-

que nous croïons que ce livre apartient aux Arabes & nullement aux Juifs; à qui toutefois nous ſommes redevables pour la traduction & conſervation de cet antique conte moral, que Flavien Joſeph ne compte point parmi les livres du canon Hébreu.

CV. Si de l'ancien Teſtament on paſſe au nouveau; un lecteur ſans préjugés reconnoîtra que le Juif Jeſus étoit un philoſophe ſans fanatiſme, un adorateur du vrai Dieu, un ennemi des hipocrites & de leurs cérémonies ſuperſtitieuſes, le quel recommendoit d'adorer Dieu, non pas à Jeruſalem ni dans aucun temple particulier, mais en eſprit & en vérité. Qu'il ſoit mort victime des Prêtres, c'eſt ce qui n'eſt point douteux. Ils ne lui pardonnèrent point d'avoir découvert qu'ils n'étoient que comme des ſépulcres blanchis, lavés & decorés en dehors, mais pleins de pouriture en dedans. Il enſeignoit que toute la loi & les prophétes conſiſtent à aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces & à aimer notre prochain comme nous mêmes. Ces deux points ſont aſſurément conformes à la théologie du bon ſens. Mais les diſciples de Jeſus & ſes évangéliſtes, ſemblables aux diſciples & à l'écrivain de la vie d'Apollonius de Thyane, ont abſolument voulu en faire un Dieu. Leurs récits pleins de contradictions ne peuvent en impoſer qu'à des gens déterminés à être crédules. On peut obſerver que parmi les

quatre evangiles qui nous reſtent, celui connu ſous le nom de S. Jean ſemble avoir été écrit par quelque diſciple de l'école de Platon dont il parle continuellement le langage, dépeignant Jeſus comme le verbe incarné. Cet écrivain, aïant des notions de philoſophie qui ne lui permettoient point d'avancer des abſurdités viſibles comme ont fait les trois autres évangéliſtes, s'eſt abſtenu de raconter aucun réve ni aucune expulſion de démons, quoique ce ſoit dans les autres leurs plus nombreux miracles. Ce ſilence eſt remarquable & nous montre ce que cet écrivain penſoit lui même de pareils miracles. Il eſt manifeſte que S. Jean n'eſt point le véritable auteur de cet évangile, par la precaution même emploïée pour nous faire acroire qu'il l'eſt en nous diſant, *c'eſt ce diſciple lui même qui rend témoignage de ces choſes & qui les a écrites & nous ſavons que ſon témoignage eſt vrai*, &c. . . . Jamais S. Jean n'eut inféré cette phraſe *nous ſavons que ſon témoignage eſt vrai.* Dailleurs il parleroit de lui même plus modeſtement que n'a fait l'écrivain qui le repréſente comme le diſciple le plus aimé de Jeſus. Des commentateurs font finir l'evangile de S. Jean au verſet 23 du chap. 22, parce que ſon hiſtoire de S. Thomas abſent lors de l'aparition de Jeſus réſucité à ſes apôtres eſt une formelle contradiction aux récits des autres évangéliſtes, tous diſcordans entr'eux touchant les détails de cette même réſurec-

tion. Mais ſi ces livres ſacrés doivent ſe croire terminés dès qu'ils ſe contrediſent ſoit dans les faits principaux ou dans les détails des mêmes faits, à Dieu dès leurs premiers chapitres nos ſaints évangiles. Il eſt notable que S. Mathieu calcule vingt huit générations depuis David juſqu'à Jeſus : S. Luc au contraire en calcule quarante & une toutes différentes : il ſemble que les évangiles attribués à S. Mathieu & à S. Luc, qui tous deux mentionnent comme un fait notoire & connu le meurtre de Zacharie fils de Barachie entre le temple & l'autel arivé ſeulement dans le tems de la deſtruction de Jeruſalem & raporté par l'hiſtorien Flavien Joſeph, doivent néceſſairement être poſtérieurs à cette époque. Par cette circonſtance même leur autenticité eſt fort douteuſe : mais ce n'eſt pas encore le pis qu'on en puiſſe dire.

Tels que ſoïent les fabricateurs & la date des quatre évangiles, nous ne releverons point les menſonges manifeſtes & les traits abſurdes dont nous avons deja fait mention, particulièrement ſous les N° XXXI. XXXVIII. XXXIX. XLVIII. LXVI. Nous prions le lecteur d'examiner de nouveau chacun de ces articles avec une grande attention. Nous nous bornerons à une ſeule réflexion eſſentielle. N'y eut-il dans le nouveau Teſtament & dans la Bible entière qu'un ſeul menſonge ou une ſeule abſurdité, c'en eſt aſſez pour démontrer que

ces prétendus livres ſacrés ſont l'ouvrage des hommes & nullement de Dieu. Les efforts même qu'on pouroit faire pour pallier ou interpréter certains paſſages à la faveur de quelques autres portent une nouvelle conviction. Qu'eſt-ce qu'un Dieu qui a beſoin de commentateurs & d'interprétes ? Oſe-t-on ainſi, pour ſoutenir des impoſtures, déſhonorer l'idée de l'Etre ſouverainement parfait ? Pauvres évangéliſtes qui veulent faire un Dieu d'un homme & ils n'ont pas même aſſez de ſens pour ſavoir le faire parler d'accord avec l'évidence des faits. Ils ſont aſſez ſtupides pour lui faire dire que *les étoiles tomberont des cieux ſur la terre, &c... & que la génération d'alors ne paſſeroit point que tout cela ne fut accompli.* Ils veulent en faire le ſauveur du monde & ils ſont déclarer par lui même *qu'il n'eſt envoïé qu'au troupeau d'Iſrael.* Ce ſauveur du monde a ſoin de ne parler qu'en paraboles *crainte d'être compris & qu'on ne ſe convertiſſe.* De ſemblables traits ſont d'une telle force qu'il faut être exceſſivement aveuglé par les préjugés de l'éducation pour n'y avoir jamais réfléchi ou irrémédiablement imbécile pour ne ſavoir pas en tirer des concluſions.

CVI. C'eſt aparemment parce qu'il convient aux Prêtres que le peuple ſoit pauvre d'eſprit que leur évangile recommende cette prétendue vertu. Nous ne devons point confondre cette qualité avec la pureté de cœur qui fait une béatitude à part.

Beati pauperes ſpiritu, &c. . . . *Beati mundo corde*, &c. . . . Eſt-il énoncé diſtinctement & ſéparement dans le diſcours ſur la montagne en S. Mathieu, chap. 5, dans le quel il y a de l'excellent, mais mélangé d'une grande pauvreté d'eſprit juſqu'à demander ; *ſi le ſel s'évanouit avec quoi le reſalera-t-on ?* & juſqu'à nous dire que ſi dans un mouvement de colère *nous apélons notre frère un fou, nous méritons de bruler dans le feu éternel de l'enfer.* Nous n'examinerons point ici, comment une ame peut bruler ſéparée de ſon corps ni comment toutes les parties de ce corps diſperſées dans l'immenſité des élémens viendront s'y réunir par préférence, quoique peut être chacune de ces parties ait dans la ſucceſſion des ſiécles apartenue à une multitude d'autres corps qui ne peuvent pas en jouir tous à la fois dans le moment de la réſurection générale. Nous nous bornerons ſeulement à obſerver que ce feu de l'enfer eſt promis à ſi bon marché dans l'évangile qu'il ſemble que la divinité ait créé & qu'elle continue de créer journellement une multitude innombrable d'hommes uniquement pour avoir le plaiſir de les voir tomber dans ce feu éternel, ſachant avant de les créer que très peu en ſeront ſauvés & ſeulement en conſéquence d'une très ſpéciale faveur : *Beaucoup d'apellés & peu d'élus :* tel eſt l'indigne portrait que l'evangile nous donne de la divinité.

Il n'eſt point douteux que ſous un Dieu juſte,

les méchans qui n'auront point été punis en ce monde ci, méritent de l'être dans une autre. Mais dire qu'ils le feront pendant toute une éternité dans un feu inextinguible ; c'eſt une inſulte à la bonté & à la miſéricorde de notre ſouverain créateur. Lors même qu'un petit enfant bat & déchire le ſein de ſa mère, elle le comble de careſſes & d'amitiés : ſi elle le ménace ou le chatie quelquefois, ce n'eſt que pour le corriger & toujours en mère : foible image de la bonté divine à notre égard. La colère du tout puiſſant eſt-elle pour s'exercer contre un peu de pouſſière pendant toute une éternité ?

Combien coupables & pernicieux dans la ſociété ſont les impoſteurs qui par des dogmes accomodés à leurs propres intérêts défigurent l'idée de l'être ſouverainement parfait ! Un homme crédule à leurs livres ſacrés & à leurs prédications ſuperſtitieuſes, au lieu de tréſaillir de joie comme il le doit au ſeul prononcé du nom de Dieu comme du plus tendre & du plus véritable de tous les pères, n'aperçoit en lui qu'un être cruel qui l'a tiré du néant pour le faire un objet de ſa vengeance & de ſes fureurs condamné avant de naître & à cauſe du péché de ſes pères à un feu éternel, dont il ne peut échaper ni par ſes forces morales ni même avec une grace générale, mais ſeulement par une grace particulière ſuite d'une prédeſtination antérieure à ſon exiſtence. Telle eſt la doctrine expliquée par S. Paul. S'il

étoit vrai comme l'énonce cet apôtre que *tous les hommes ont péché en un ſeul* & que le péché d'Adam dut retomber d'auſſi loin ſur la tête d'un enfant nouveau né ; combien y doivent à plus forte raiſon retomber les péchés des pères plus prochains de lui & les péchés de tous ceux qui intermédiatement depuis Adam ont concouru à ſa filiation ? Quel énorme cahos de péchés ſur la tête de cet enfant naiſſant ! ou pluſtôt, quelle immenſe & impie abſurdité dans la doctrine apoſtolique qui dépeint la multitude des hommes comme deſtinée au feu éternel de l'enfer preparé pour eux dès la conſtitution du monde !

Ce n'eſt point au nom de Dieu créateur irrité contre nous avant de nous créer ; ce n'eſt qu'au nom de Jeſus ſeul, qu'un ſuperſtitieux, qui l'enviſage comme ſon unique rédempteur, peut ſe réjouir. Encore doit-il être tout couvert du ſang de Jeſus pour être dans l'eſpérance & dans la joie. Se peut-il rien de plus frénétique, de plus abſurde, & de plus injurieux à notre ſouverain créateur, dont la divinité ſe manifeſte dans notre propre exiſtence & dans chaque point de l'univers ; tandis que celle de Jeſus n'eſt atteſtée que dans des livres qui contiennent des menſonges groſſiers tels que la fin du monde & la venue de Jeſus ſur une nuée majeſtueuſe pour juger le genre humain ; événemens qui devoient avoir lieu avant que la génération alors vivante fut

paſſée? Un honête homme peut-il ſouffrir que la ſuperſtition veuille ſubſtituer ou adjoindre un pareil Dieu au ſeul véritable qui nous a créés? Lorſque les ſuperſtitieux préchent contre l'idolâtrie n'en ſont-ils pas eux mêmes plus coupables que tous ceux qu'ils en accuſent? Avant l'imprimerie peu de gens poſſedoient un évangile, & la multitude ne pouvoit ſavoir exactement ce qu'il contenoit; on devenoit croïant par la communication d'un aveugle entouſiaſme qui s'eſt communiqué de proche en proche & de ſiécle en ſiécles. Mais préſentement qu'on regarde toute épidémie comme un maladie, & qu'on peut ſe guérir de celle de la foi par la lecture même des livres ſur les quels elle eſt fondée; en vérité, perſonne ne veut être ſectateur de la folie & du menſonge. Les princes de l'Europe ont aſſurement bien de la foibleſſe & de la patience; ſi après les ſérieuſes réflexions, que ce ſiécle de lumière leur préſente, ils continuent de conſentir à être dépouillés d'une portion eſſentielle de leur autorité par une aſſociation de fourbes & d'impoſteurs, dont la doctrine eſt un préjudice au bonheur des peuples & une groſſière inſulte à la divinité même.

CVII. La Geneſe dit que *les fils de Dieu voïant que les filles des hommes étoient belles épouſerent toutes celles qu'ils choiſirent*, d'où naquit une race de géans, hommes puiſſans & fameux dans leur ſiécle. Le

déluge univerſel aïant ſans doute fait périr tous ces fils de Dieu ; Jeſus eſt préſentement le ſeul, l'unique, *filium Dei unigenitum*. Il a même toujours été le ſeul, c'eſt ce que ſignifie *unigenitum*. Ainſi les pères aſſemblés à * Nicée l'ont déclaré en contradiction formelle avec la Geneſe, dont les conciles ont eu ſoin de deffendre la lecture pour beaucoup de bonnes raiſons. Quand l'ancien ſenat de Rome avoit declaré qu'un empereur étoit fils de Dieu & Dieu lui même, pouvoit-on douter qu'il ne le fut ? A plus forte raiſon devons-nous avoir de la foi dans les docteurs de Nicée & dans les quatre évangiles qu'ils preferèrent à une multitude d'autres d'une teneur différente. Ils n'ont fait après tout dans cette déification que ce qu'il étoit ordinaire de faire dans la capitale du monde païen, préſentement celle du monde Chrétien. Vive la Foi ! Vive l'Egliſe ! Vive la grande Diane d'Epheſe ! &c.

* Avant ce concile de Nicée tenu en l'année 325 ſous l'empereur Conſtantin, la divinité du verbe étoit encore incertaine & indeterminée. La pluſpart des evêques qui concoururent à ſa bonne fortune dans ce concile ſe retracterent dans un ſuivant ſous l'empereur Valence. Ce fut auſſi dans l'aſſemblée de Nicée qu'on inſtitua le Dimanche. Un appendix de ce concile dit que voulant diſtinguer les évangiles canoniques des apocrifs on les

mit tous ſur l'autel, & les apocrifs tombèrent par terre d'eux mêmes.

CVIII. Le fou qui ſe croïoit poſſeſſeur de toutes les richeſſes du port d'Athénes, gémit de reconnoître ſon erreur après ſa guériſon. Peut être que beaucoup de ſuperſtitieux accoutumés à n'avoir confiance & eſpoir en Dieu que par Jeſus & à cauſe du ſang de Jeſus nous reprocheront de leur faire connoître que c'eſt en la miſéricorde même de Dieu ſeul qu'ils doivent avoir cette confiance & qu'ils doivent tout attendre de ſon infinie bonté ſans croire poſſéder une réelle rançon pour l'achéter & la mériter des qu'ils s'imaginent être couverts du ſang de leur médiateur.

Le ſacrifice ſanglant de la croix, que les Prêtres pour leur propre intérêt repréſentent comme l'expiation des péchés du monde, loin d'être un legitime motif de confiance, eſt même une violente inſulte à la divinité ; non ſeulement en ce que ce ſacrifice ou pluſtôt ce déicide ſeroit lui même le plus grand crime des hommes ; mais particulièrement en ce qu'il ſupoſe la juſtice divine injuſte envers Jeſus innocent, qu'elle punit à cauſe de nous ; & ſa miſéricorde mercénaire envers nous autres coupables, qu'elle ſauve à cauſe de lui au prix de ſon ſang.

La Bible même des Prêtres déclare que Dieu n'a pas beſoin du ſang des animaux ni de celui d'aucun

homme. Certes, rien n'eſt digne de ſa majeſté ni ne peut ſatisfaire à ſa juſtice que ſa propre miſéricorde. En lui ſeul eſt la ſource & la plénitude de tous ſes attributs ainſi que l'exercice & la compenſation de leurs droits.

Trop heureux d'avoir pour ſolide fondement de notre confiance l'infinie miſéricorde divine, de l'exiſtence de la quelle nous ne pouvons douter ; au lieu de nous appuïer ſur de fabuleux miſtères & ſur un S. Paul leur inventeur ou leur commentateur ! Si l'on veut fonder des doctrines abſurdes ſur l'autorité de cet apôtre, permettez que nous n'y aïons pas plus de croïance qu'en ſon troiſième ciel & en ſes prophéties. *Nous mêmes qui vivons*, écrivoit-il aux Theſſaloniciens touchant la prochaine venue de Jeſus pour juger le monde, *nous ſerons emportés dans les nues pour aller au devant du ſeigneur dans le milieu de l'air.* Un entouſiaſte ou charlatan qui a été capable d'avancer un pareil menſonge eſt-il d'une autorité à faire loi contre le bon ſens ? Eſt-il inſpiré de Dieu ou par ſa propre imagination ? C'eſt pourtant de ſes écrits qu'on a emprunté tous ces dogmes qui rendent le Chriſtianiſme abſurde & qui ont occaſionné tant de ſchiſmes ? Voilà un plaiſant apôtre, ſi l'on juge de la validité de ſa doctrine par celle de ſa prophétie & par ſes raptures au troiſième ciel. Ce prétendu apôtre, impoſteur ou fou, étoit ſi éloigné d'avoir une ſaine notion

de la divinité qu'il a porté l'abſurdité juſqu'à dire que Dieu a donné aux Juifs des commandements qui n'étoient point bons, une loi nuiſible & inſuſiſante la quelle feſoit abonder le péché ; & il en annoncoit une nouvelle qu'il apeloit loi de grace. Tranchons court & diſons le en un mot ; il n'y a ni apôtre ni ange de lumière ni prétendu Chriſt, dont l'autorité doive nous faire admettre rien qui ſoit contraire aux principes de la nature & de la raiſon ni à l'idée de l'être ſouverainement parfait. Dieu ne peut jamais être en contradiction avec lui même : & le ſeul évangile véritable eſt par conſéquent celui du bon ſens, qui eſt indubitablement la lumière de Dieu même. S'il eſt un païs où l'on n'oſe l'avouer & le publier ; c'eſt ſa honte, ſon malheur, & en même tems une preuve que ſon adminiſtration eſt dans des mains foibles & malhabiles.

CIX. En faveur de ceux qui déſirent ſe guérir des préjugés de la ſuperſtition Européenne nous nous répéterons, afin de leur faire connoître en quoi ils errent principalement.

1°. C'eſt qu'à la Divinité, qui eſt eſſentiellement une, ils adjoignent un prétendu fils, du mérite du quel ils font dépendre la miſéricorde de Dieu & au nom du quel ils attachent tous les pouvoirs que les Thalmudiſtes attachoient au nom de Jehova. Il n'eſt point de ſalut ſur la terre ni dans

les cieux qu'au ſeul nom de Jeſus, comme ſi Dieu nous ſauvoit pour la vertu d'un nom.

2°. C'eſt que l'evangile ſupoſe non ſeulement un fils de Dieu mais par opoſition un prétendu prince du monde, prince des ténébres, chef de milliers de démons qui obſédent une multitude d'hommes au point que l'evangile fait mention d'un Juif obſédé par une légion entière. Les moindres maladies ſont attribuées dans l'évangile à des obſeſſions. Une femme malade y eſt apelée *une femme poſſédée par un eſprit d'infirmité.* Nous ne répéterons point ce que nous avons dejà dit, N° LXVI. touchant l'impoſſibilité de l'exiſtence de ce prétendu prince du monde en opoſition à Dieu. Ce ſeul trait ſuffiroit pour démontrer l'impoſture des evangéliſtes: & quant aux miracles ſur de prétendus poſſédés, c'eſt une abſurdité ſi groſſière qu'elle ſuffit pour rendre douteux tous les autres miracles raportés dans les mêmes livres; miracles dailleurs ſi peu autentiques que dans le tems où ils le devoient être davantage Pilate lui même les ignoroit; ſans quoi, eut-il jamais oſé livrer Jeſus au ſuplice? Si la publique réſurection du Lazare eut été véritable, conçoit-on que Pilate gouverneur du païs eut pu l'ignorer? Concoit-on qu'il eut manqué pour examiner cette réſurection d'intéroger lui même le Lazare, d'en inſtruire l'empereur ou le ſénat Ro-

main, & que chacun des Juifs d'après un tel témoignage de la divinité de Jeſus eut pu n'être point ſon diſciple bien loin de ſonger à le crucifier? Conçoit-on que ni Flavien Joſeph ſi inſtruit de tout ce qui s'eſt paſſé vers ſon tems en Judée ni le Docte Philon ni aucun autre hiſtorien contemporain de Jeſus ne mentionne aucune des réſurections par lui opérées ſuivant les évangéliſtes; événemens qui cependant euſſent fixé l'attention & l'étonnement de l'univers. Cent ans après la mort de Jeſus, des gens obſcurs ſe montrèrent ces grands miracles dans des écrits qu'ils ne ſe communiquoient qu'en ſecret & dans les quels le prétendu prince du monde n'eſt guère moins illuſtré que ſon divin antagoniſte.

3°. L'evangile tend moins à établir l'adoration d'un ſeul Dieu, vérité dejà reconnue chez les Juifs, qu'à établir la divinité de Jeſus & qu'on ne doit adorer Dieu que par lui ſeul. Il ſemble cependant & il eſt même évident que cela eſt une ſuperſtition, puiſque l'objet eſſentiel & le ſeul néceſſaire eſt d'adorer Dieu en eſprit & vérité, de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, & notre prochain comme nous mêmes. Ce culte eſt tellement le vrai culte qu'il n'a beſoin d'aucune addition & qu'il ne ceſſe point d'être vrai en ſuprimant le nom & l'exiſtence de l'homme Jeſus. D'ailleurs qui adore Dieu a intention d'adorer tout ce qui eſt en lui ſans reſtriction; & par conſé-

quent, ſi Jeſus fait partie de la divinité, il eſt intentionellement adoré par ce fidèle adorateur qui ne le connoit pas & qui a eſſentiellement le louable déſir de ne vouloir adorer que Dieu ; au lieu qu'en admettant des abſurdes miſtères tels que celui de la Trinité afin de faire un Dieu d'un homme, nous courons riſque de tomber & nous tombons effectivement dans une idolâtrie maſquée, cherchant dans le nom d'un homme un ſalut que nous ne devons chercher que dans la ſeule miſéricorde de Dieu, la quelle par elle même ſuffit à tout ſans l'effuſion du ſang ni des animaux ni d'aucun homme, effuſion dailleurs de nulle valeur pour l'expiation de nos péchés.

4°. Si tout ce que les evangéliſtes mettent dans la bouche de Jeſus étoit pure vérité, on pouroit avec plus de fondement être diſpoſé à croire que l'homme Jeſus étoit vraiment le verbe incarné ; mais en vérité il y a dans leurs évangiles des menſonges ſi palpables ſi groſſiers & quelquefois des diſcours ſi différens du ſtile, je ne dis point d'un Dieu, mais même d'un homme deſtiné à être la lumière & le ſauveur du monde, que, pour ne point nous priver de ce qu'il y a de bon dans les évangiles à cauſe de ce qu'il y a de défectueux, nous autres Quakers avons recours à la diſtinction de la lettre & de l'eſprit. Nous comprenons dans la lettre tous ces menſonges & ces paſſages qui choquent &

ceux qui peuvent ſouffrir des difficultés. Nous apellons eſprit de l'évangile cette morale ſublime qui s'y trouve, la quelle nous reçevons à cauſe d'elle même comme conforme à l'éternelle vérité dont elle émane, mais nullement à cauſe de l'organe humain qui en a prononcé les maximes, que ſon nom ſoit Jeſus, Socrate, Confucius, ou tel autre que bon vous ſemblera. La vérité eſt vérité par elle même. C'eſt elle qui nous ſauve de la lettre des évangiles & des erreurs de la ſuperſtition. Or cette vérité redemptrice, notre unique loi & ſauveur, eſt préciſement le vrai Chriſt. *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Tel eſt le ſeul Chriſt que nous autres Quakers adorons & d'où nous dérivons notre nom de Chrétiens, l'éternelle vérité, qui éclaire le monde & qui ſeule peut racheter nos ames de l'erreur; Dieu lui-même; ſon éternelle ſageſſe; ſon éternelle lumière; ſon éternelle miſéricorde; & nullement l'homme * Jeſus. Nous ne connoiſſons point Chriſt ſuivant la chair. Nulle créature n'eſt par nous aſſociée à la divinité ni reputée digne de nos homages. Dieu eſt Dieu & rien n'eſt Dieu que Dieu ſeul; lui ſeul mérite nos adorations. Tout prétendu miſtère, qui affoiblit cette eſſentielle vérité, n'eſt qu'un miſtère d'iniquité & d'ignorance, mais qui n'en impoſe qu'à ceux qui conſultent des hommes ou leurs livres, au lieu de conſulter la

ſource même de toutes les lumières, notre Divin Maître, l'être ſouverainement parfait. Son image ou plutôt ſa lumière, lorſque nous la conſultons au fond de nos ames ſans l'affoiblir ni la ternir par les vapeurs de nos paſſions, eſt comme un miroir qui nous fait reconnoître la convenance ou diſconvenance de nos idées en tout ce qui a raport à la théologie & à la religion. C'eſt dans le ſecret de nos ames qu'il faut écouter Dieu ; nous y aprendrons ſa vraie doctrine. Malheureuſement la pluſpart des hommes aiment mieux laiſſer dogmatiſer les autres & adopter leurs miſtères que de prendre eux mêmes la peine de réfléchir ſur ce qu'on leur debite & de conſulter dans leurs propres cœurs l'oracle & les déciſions de l'éternelle vérité. De là vient que la multitude admet les doctrines les plus abſurdes, pourvu qu'elles ſoient acréditées par de prétendus docteurs, ſans rien examiner davantage. Telle eſt la foi du vulgaire chez les Mahometans, chez les Indiens, &c. ; & telle eſt celle des Catholiques Romains & autres ſectes en Europe. Ils adorent Jeſus par la même raiſon qu'on adoroit autrefois en Egipte le beuf Apis : les Prêtres leur ont dit que c'eſt un Dieu ; voilà qui leur ſuffit ; la foi fait le reſte.

* L'uſage, où ſont les Quakers d'ouvrir leurs boutiques ou magazins pendant les jours de Noël & du Vendredy ſaint, qu'ils ne célébrent aucunement, eſt de leur part une publique & ſolemnelle declara-

tion de leurs ſentimens touchant l'homme Jeſus, qui fut un docteur Juif, mais non pas Dieu lui même.

CX. La miſſion de Moiſe eſt prouvée dans le Pentateuque par des prodiges & par des combats victorieux contre les magiciens de Pharaon qui les imitoient. La miſſion de Jeſus eſt confirmée dans l'évangile par ſes miracles ſur des poſſédés. Mais malheureuſement pour la Bible & pour les Prêtres on ne croit plus ni aux magiciens ni aux poſſédés. Les fondemens de la foi ſont détruits.

Quoique Jeſus ait donné à ſes diſciples tout pouvoir ſur les démons ; quoique le clergé crée encore des exorciſtes & que dans les païs Catholiques on anathématiſe au proſne les ſorciers; de bonne foi, eſt-il aujourd'hui un ſeul Prêtre aſſez ſot pour croire qu'il exerce un réel pouvoir ſur les prétendues puiſſances de l'air ni qu'il exiſte de réels ſorciers ou des poſſédés ? J'avois ouï dire que l'abbaïe de S. Hubert dans les ardennes étoit le rendez-vous où la pluſpart des gens de cette eſpéce pouvoit encore ſe voir en Europe. Aïant occaſion d'y paſſer, je ne manquai point de demander au ſuperieur de l'abbaïe, s'ils avoient encore des poſſédés à guérir, lui témoignant que je ſerois curieux de les voir & d'aſſiſter à la cérémonie de l'exorciſme. Il me répondit qu'autrefois ils avoient abondé autour de l'abbaïe parce qu'ils y vivoient de charités ; mais

que depuis qu'aulieu d'eau bénite d'étoles & de prières pour les exorciſer il avoit fait emploïer un nerf de beuf, il n'avoit point trouvé un démon qui put tenir contre un pareil exorciſme & qu'il en avoit entierement purgé le païs. Sur quoi je prie les ſuperſtitieux d'obſerver l'impuiſſance de leurs rites ſacrés & du nom de Jeſus qui pendant pluſieurs ſiécles n'avoient pu réuſſir à ce qu'opéra ſubitement & très efficacement un nerf de beuf. Combien eſt coupable la mère Ste. Egliſe & ſes conciles qui ont ordonné des ſuplices contre les ſorciers comme on en ordonne contre les meutriers. Le ſang répandu de tant d'infortunées victimes vient aujourd'hui aux piés des trônes des ſouverains pour les prier d'abolir dans leurs etats une ſuperſtitieuſe religion, qui fut la cauſe de leur mort, acréditant par l'evangile même & par toute la Bible l'exiſtence de la magie & des ſorciers. Lorſque les magiſtrats prendront un jour en conſidération, ſavoir, ſi l'on doit continuer à laiſſer de miſérables Romans jouir du nom de livres ſacrés, ils n'oublieront point certainement que les conſéquences en ſont trop pernicieuſes à la ſociété pour pouvoir en conſcience tolérer que le public ſoit plus long tems trompé.

CXI. Il eſt à remarquer que pluſieurs ſont morts avec perſuaſion qu'ils étoient de vrais ſorciers, qu'ils avoient aſſiſté au ſabat : en un mot, cette folie a eu ſes martirs & toutes les ſectes en ont eu.

Qu'on veuille après cela nous faire admettre des abſurdités comme des vérités ſur le fondement que des gens les ont ſcellées de leur ſang: nous répondrons que comme la vérité combatue par le témoignage des martirs ne ceſſeroit point d'être vérité; de même des abſurdités apuïées de leur témoignage ne ceſſent point d'être abſurdités.

Je crois volontiers aux faits dont les témoins ſe font égorger, dit Paſcal, comme ſi lui même eut jamais connu intérogé & vu mourir ces témoins qui n'exiſtent que dans des martirologes apocrifs & fabriqués pour en impoſer. Origenes, qui eſt né vers la fin du deuxieme ſiécle, dit poſitivement que juſqu'à ſon tems peu avoient ſouffert pour la foi. *On peut compter facilement les Chrétiens qui ſont morts pour leur religion parce qu'il en eſt mort peu & ſeulement de tems en tems & par intervale.* Livre 3 contre Celſe. Conciliez cela, s'il eſt poſſible, avec les actes des martirs des premiers tems, où l'on repréſente les apôtres & les diſciples de Jeſus comme aïant tous ſouffert, hiſtoires ſans autre autenticité que la crédulité des tems poſtérieurs à origenes, quoiqu'on ne manque pas de les attribuer à des noms & à des dates antérieures.

J'ai vu & ſuis témoin comment on fabrique à Rome des vies de ſaints, leurs hiſtoires & leurs miracles. J'étois en viſite chez un chef d'ordre monacal, quand des moines d'une autre obſervance

lui aportèrent des miracles à certifier ; ce qu'il fit immediatement au pié du procès verbal ſans héſiter ni y regarder. Après que ces moines furent partis, je lui témoignai mon étonnement de ſa rapide complaiſance qui avoit précédé tout examen. " C'eſt " une faveur, me dit-il, qu'entre les divers ordres " religieux on ne ſe refuſe jamais. Nous atteſtons " les miracles de leurs ſaints & ils atteſtent ceux " des notres. Ganganelli, ajouta-t-il en riant, eſt " celui qui cette fois ci a imaginé les meilleurs : " ſon bien heureux vole d'une extremité du monde " à l'autre en un clin d'œil ; ce nouveau ſaint ſera " d'un bon produit pour ſon ordre." J'eus occaſion d'en parler à quelques autres chefs d'ordre, qui me tinrent à peu près le même langage.

Voilà, crédules ſuperſtitieux, comme on vous fabrique & vend de l'orviétan. Les fauſſaires ont abondé dans le Chriſtianiſme dès ſon commencement. Ils forgèrent des lettres de Jeſus Chriſt, des lettres de Pilâte, des lettres de Seneque, des conſtitutions apoſtoliques, des vers Sibillins, des évangiles au nombre de plus de quarente, des actes de Barnabé, des lithurgies de Pierre, de Jacques, de Mathieu, de Marc, &c. &c. Nous croïons devoir répéter une obſervation que nous avons dejà faite précédemment. Ceux, qui après pluſieurs ſiécles ont choiſi parmi cette foule d'écrits apocrifs les quatre évangiles qui nous reſtent, certainement

n'avoient point été témoins ni des paroles ni des miracles qu'ils contiennent ; ouvrages ſans date qui dailleurs s'entredétruiſent par leurs variations & contradictions. *Il eſt preſqu'arivé de nos jours*, eſt-il dit dans la préface de la Vulgate, *ce que S. Jerome aſſure être arivé de ſon tems, qu'autant d'exemplaires de la Bible autant de livres differens, chacun y aïant ajouté ou en aïant retranché à ſon gré.* D'après un aveu ſi formel de la mère Ste. Egliſe elle même, bien pauvres d'eſprit ſont les docteurs qui prétendent établir des miſtères & des doctrines abſurdes ſur une lettre des écritures ſi incertaine : & bien abuſés ſont les peuples qui conſentent d'y croire.

CXII. Afin que la poſterité n'en ſoit pas la dupe, je crois devoir avertir mes contemporains que ſous les yeux du Pape des cardinaux & de toute la ville de Rome ſe prépare & ſe fabrique depuis quelque tems une fraude pieuſe maſquée par un nombre infini des miracles qui rempliſſent dejà des in 4to, opérés ſur des princes, des princeſſes, des prélats, &c., munis de certificats dans la forme la plus légale, capables d'en impoſer aux générations ſuivantes. Chacun, qui connoit Rome, aperçoit que je veux parler du fameux Taumathurge à la mode, le ſacré Bambin d'*Aracœli*. C'eſt un enfant Jeſus, que dans une créche fort decorée les Aracœlites font voir à Noel dans leur Egliſe. Dès qu'une perſonne de conſidération eſt malade, les moines

ne manquent pas de lui faire viſite avec le ſacré Bambin. Là il préche par leur bouche, ſouvent même il dicte le Teſtament. Mais chaque fois que le malade ſoit par la bonté de ſa conſtitution ou par l'habileté de ſon medecin recouvre la ſanté, c'eſt un miracle attribué par les moines au ſacré Bambin : un acte certifié en eſt dreſſé : jamais miracles n'ont été atteſtés en meilleure forme. L'égliſe Romaine connoit bien que ſes évangiles ne ſont revêtus d'aucun certificat autentique. Les fraudes préparées pour les tems futurs ſeront dans une meilleure forme. Par cet inſigne exemple on peut juger, combien on doit faire fond ſur une doctrine uniquement fondée ſur des miracles en opoſition à la doctrine du bon ſens bien fondée par elle même, la quelle par cette raiſon n'a pas beſoin de miracles.

Si des miracles ſuffiſent pour établir des abſurdités ; qu'eſt-ce que la poſterité poura opoſer contre ceux du ſacré Bambin opérés dans une ville capitale ſur des perſones du premier rang & atteſtés dans la forme la plus légale, ornés des circonſtances les plus frapantes ? Cependant aujourd'hui dans Rome chacun en rie : les moines d'*Aracœli* ſont eux mêmes des premiers à en rire. " C'eſt, " me diſoit l'un d'eux, une pieuſe invention qui " ne nuit à perſonne & qui nous fait bien vivre. " Savez-vous bien, ajouta-t-il, que dans le tems " de nos grands chapitres nous ſommes juſqu'à

" huit cent bouches à nourir & qu'il faut bien " nous retourner pour y parvenir." N'aïant vu le ſacré Bambin qu'à une diſtance couvert de pierreries & ſans oſer le toucher, je m'imaginois qu'il étoit de cire : ce qui m'engagea de demander au moine, ſi en le tranſportant ſelon leur coutume en caroſſe ſous leurs ſcapulaires ils n'aprehendoient point que quelque jour l'exceſſive chaleur du climat ne le fit fondre? " Nous y avons pourvu, me " repondit-il, il eſt de bon bois."

Malgré la plaiſanterie que les Aracœlites en font eux mêmes afin d'être tolérés quand ils croïent ne point parler à des dupes ; & malgré que la pluſpart des perſones qui en maladie admettent la viſite du ſacré Bambin ne le font que pour ne point encourir la haine du couvent ; moines étant une engeance que la politique doit ménager à Rome plus qu'autre part ; & d'ailleurs, pour gens riches c'eſt une occaſion de faire l'aumone à ces mendians dont on ſait ce que la viſite ſignifie ; toutefois, dans cinq ou ſix cent ans d'ici les prétendus miracles du ſacré Bambin pouront ſembler avoir des droits ſur la crédulité des peuples avec bien plus de fondement & d'autenticité que l'evangile même, ancienne ſource de ces nouveaux abus.

CXIII. Il n'eſt point queſtion de diſcuter ni notre doctrine ni nos miſtères ni nos miracles, diſent les deffenſeurs de la ſuperſtition ; les faits ſont

conſtatés par notre miſſion même & par ſa ſucceſſion non intérompue ; ambaſſade la plus auguſte & la plus éclatante qui ſoit dans l'univers ; *légatione fungimur*. Diſcuter ſi le traité d'Utrecht exiſte ou n'exiſte point ſeroit une folie : nous ne ſommes que les dépoſitaires & les ſerviteurs de l'évangile.

Soit : nous ne vous diſputons point d'être ſes dépoſitaires & ſes ſerviteurs ; mais cela prouve-t-il qu'il vienne de Dieu cet évangile & que nous devions le reçevoir ſans examiner s'il ne porte point les caractères de la fourberie humaine & s'il n'énonce point des abſurdités & des menſonges dont certainement Dieu ne peut jamais être l'auteur. Avec de ſemblables argumens les Prêtres du Paganiſme, ceux d'Iſis de Cibelle & de Diane, avoient droit d'être crus dans tout ce qu'ils debitoient au nom du ciel. Les Mahométans ont le même droit aujourd'hui ; les interprétes du Coran s'apuïent également comme ceux de l'évangile ſur Moiſe & ſes prophéties.

Ne ſembleroit-il pas dailleurs que l'hiſtoire eccléſiaſtique fut une vie des ſaints pour oſer dire que les chefs du clergé ſont les ambaſſadeurs du Dieu de ſainteté ? Les plaiſans ambaſſadeurs ! Encore pour prouver leur miſſion par leur filiation faut-il recourir à des fables & ſupoſer contre l'évidence même que les apôtres ont été les premiers evêques des ſiéges qu'on leur attribue. Si S. Pierre eut

jamais été à Rome & y eut ſouffert le martire, eût-on conſacré la plus ancienne égliſe de cette capitale à S. Jean de Latran ?

On raconte qu'un Pape diſoit en parlant de ſa religion, " il faut avouer que cette fable nous vaut " bien de l'argent." Quoiqu'il en ſoit de ce fait reproché à ce Pape par ſes accuſateurs & conſervé dans l'hiſtoire comme véritable ; il eſt certain que preſque l'univerſalité de ces evêques, dont on veut faire un phantôme pour en impoſer au public, ont vecu comme très perſuadés eux mêmes que leur évangile n'étoit qu'une fable dont ils feſoient leur profit.

Depuis pluſieurs milliers d'années le ſacerdoce eſt perpétué dans les empereurs de la Chine ſans intéruption ; cela prouve-t-il que l'egliſe Chinoiſe ſoit la véritable égliſe.

Les Guébres, reſtes des anciens Perſes, ſubſiſtent encore toujours fidèles au culte du ſoleil qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblême de la divinité. Jamais ils ne s'allient avec d'autres nations. Les Juifs & les Egiptiens eux mêmes dans la ſcience des quels la Geneſe dit que Moiſe fut inſtruit, étoient des peuples nouveaux en comparaiſon de ces anciens Perſes. S'en ſuit-il donc que la religion des Perſes, l'une des plus anciennement exiſtante, des plus fidélement conſervée, & tranſmiſe par une

ſucceſſion non intérompue, ſoit excluſivement la vraie religion ?

CXIV. C'eſt envain que les Prêtres veulent nous faire chercher la vraïe religion dans les cultes & dans des témoignages ou miracles anciens. A peine un fait arivé de nos jours & ſous nos propres yeux peut-il être conſtaté avec certaineté : comment oſer prétendre que Dieu faſſe dépendre le ſalut du genre humain de faits anciens dont nous n'avons jamais pu intéroger les témoins & qui ne viennent juſqu'à nous que par des livres pleins de contradictions d'abſurdités & de menſonges manifeſtes ?

Une ſingulière religion, dailleurs, que celle qui a beſoin du témoignage d'autrui & qui ne porte point ſon évidence avec elle même ! C'eſt pour leur propre intérêt que les Prêtres en inventent & conſacrent de pareilles, afin d'en être eux mêmes les oracles & les interprétes. Ils ont ſoin alors de faire dire par leurs livres ſacrés que *le Prêtre doit vivre de l'autel. N'ai-je point droit de me faire nourir & vétir par vous, moi ma femme & ma ſœur ?* S. Paul aux Corinthiens.

Bien plus, en établiſſant la néceſſité d'un prétendu homme Dieu médiateur, ils ſe font eux mêmes les réels médiateurs juſqu'à s'attribuer les clefs du paradis & de l'enfer. *Tout ce que vous*

lierez ſur la terre ſera lié dans le ciel, font-ils dire à Jeſus dans l'evangile, *& tout ce que vous délierez ſur la terre ſera délié dans le ciel.* Ceci pris à la lettre ſignifie poſitivement qu'il dépend des Prêtres de ſauver ou de damner qui bon leur ſemble. Tant qu'ils ont trouvé des ſimples & des ſots, on ſait l'abus qu'ils ont fait de ce prétendu pouvoir. Tous les aſſaſſins des rois dans les païs des Catholiques Romains & les auteurs de la conſpiration des poudres ici en Angleterre ont été encouragés au crime par les promeſſes des Prêtres, confeſſés abſous & communiés par eux avant leurs attentats. Tribunaux des magiſtrats! vous devenez vous même complices de ces régicides, ſi vous n'en ſuprimez point la ſource en prennant connoiſſance des prétendus livres ſacrés dont les Prêtres abuſent pour enfanter de pareilles horreurs.

CXV. N'eſt-ce point ſur ce même pouvoir impoſteur de lier & délier dans le ciel, que les Prêtres fondent leur droit d'excomunier, le quel a produit tant de pernicieux effets dans les païs aſſez ſtupides pour avoir de la foi? Si les conſéquences en ſont moins dangereuſes aujourd'hui, ce n'eſt point à l'honêteté ni à la prudence des Prêtres qu'on en eſt redevable, mais bien aux reclamations des Proteſtans qui par leurs écrits & inſtructions ont fait enfin ouvrir les yeux aux Catholiques Romains. C'eſt l'excès même des abus qui a étonné les nations &

les a rendu plus clairvoïantes. S'il ne dépendoit que des Prêtres, les mêmes ſcénes ſe renouvelleroient. Sans recourir à d'autres exemples, n'a-t-on point vu de nos jours à Conflans près de Paris ſon archevêque exilé, Mr. De Beaumont, lancer de ſa chair epiſcopale des foudres qui n'ont point eu d'autres éclats que ceux de la riſée publique mais qui dans des tems moins éclairés euſſent mis toute la France en combuſtion ? On ne daigna pas en faire plus de cas que comme de la plus petite fuſée volante. A Rome même les excomunications ſont devenues aujourd'hui quelque choſe de ſi mépriſable & de ſi burleſque que ne ſachant plus qu'en faire de mieux on les emploïe au profit des théatres publics pour y ſauver la dépenſe d'une ſentinelle à l'entrée des couliſſes qu'elles défendent crainte que les cardinaux & les monſignori qui ne manquent point d'y aſſiſter n'aillent y ſodomiſer avec les actrices qui ſont toujours de jeunes garçons châtrés & traveſtis en femmes. Vive le St. Père! Vive le pouvoir des clefs! Vive l'egliſe! Vive la grande Diane d'Epheſe! &c.... N. B. Les attentats contre l'humanité d'une nombreuſe jeuneſſe ſacrifiée & immolée pour la muſique du S. Père & pour les plaiſirs de ſa cour voluptueuſe ſont un abus ſi abominable & ſi revoltant qu'il doit exciter l'indignation de tous les Catholiques au point de ne plus permettre que leur argent donné par des principes d'une bonne

foi ſurpriſe ſorte davantage de leurs païs pour aller contribuer à des uſages ſi condamnables.

S'il exiſtoit une réelle excomunication ; quelles têtes coupables mériteroient davantage d'en être frappées que celles de ce même clergé impoſteur qui abuſe indignement du nom du ciel pour ſatiſfaire à ſon ambition & ſe faire roi des rois ?

CXVI. Outre le phantôme de l'epiſcopat non intérompu, on nous en opoſe un autre beaucoup plus ſpécieux en faveur de la ſuperſtition : c'eſt qu'il y a eu dans ſon ſein, non ſeulement de grands docteurs & de grands ſaints, mais même des philoſophes profonds.

Laiſſant à part ces docteurs qui ne ſont grands pour la pluſpart que parmi les gens de leur ſuperſtition & dont le plus célébre d'entr'eux S. Auguſtin, ſermon XXII. dit que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille *impregnavit per aurem :* laiſſant pareillement les grands ſaints, dont chaque ſecte ſe vante d'abonder : nous convenons que des philoſophes dailleurs honêtes & reſpectables, tels que Paſcal, Abadie, Mallebranche, Nicole, Pluche, &c. ont écrit en faveur de la ſuperſtition. Leurs ouvrages, quoique dans un degré inférieur à ceux provenus de la fondation de l'illuſtre Mr. Boyle, ſont des plus utiles entant qu'ils combattent l'Athéiſme & préſentent le ſpectacle du cœur humain ainſi que celui de la nature. Rien ne peut être plus évident &

plus convaincant tant qu'ils ſe bornent à établir & à développer les principes de la religion naturelle & de la morale qui ſont une ſeule & même choſe : mais il eſt ſingulierement remarquable que lorſqu'ils quittent le fondement de la raiſon & s'en écartent guidés par la foi, auſſitôt ils tombent en contradiction avec cette même théologie naturelle qu'ils ont dévélopée, s'apuïant ſur des fables & des miſtères qui les font déraiſonner juſqu'à prendre pour vertus des ſentimens eſſentiellement contraires à la nature. Il ſemble d'abord étonnant comment des eſprits dailleurs ſi juſtes & ſi profonds deviennent ſubitement ſi diſſemblables à eux mêmes. La cauſe en eſt toutefois palpable : c'eſt qu'ils ceſſent de dire ce qu'ils voïent eux mêmes clairement en conſultant l'éternelle vérité qui éclaire le monde, & alors ils tiennent, ſans l'examiner & ſans ſe croire même permis de l'examiner, le langage de la foi que dans leur enfance on leur a enſeignée n'être jamais un objet de leur diſcuſſion & devoir toujours être au contraire la régle de leurs opinions & de leurs ſentimens. *Tout ce qui eſt l'objet de la foi ne le ſauroit être de la raiſon & beaucoup moins y être ſoumis.* [Vie de Paſcal par M^de^ Perier ſa ſœur.] Ainſi l'avoit ſouvent inculqué Paſcal le père à ſon illuſtre fils, ſur qui ces maximes firent une ſi grande impreſſion dès ſon enfance pour le reſte de ſa vie que cet eſprit ſi grand ſi vaſte & ſi rempli de curioſité, qui cher-

choit avec tant de ſoin la cauſe & la raiſon de tout, étoit en même tems ſoumis en toutes les choſes de la foi comme un enfant. Son cœur étant vraiment honête & vertueux il mit toute la force de ſon eſprit à connoître & à pratiquer la perfection de la morale ſuivant la direction de ſa croïance. Nous ne pouvons qu'aimer & eſtimer infiniment des hommes d'une pareille trempe. Or il s'en trouve de ſemblables dans toutes les ſectes, même parmi les Muſulmans, dont le cœur tourné vers la vertu donne aux fauſſes révélatïons & au galimatias du Coran les ſens les plus ſublimes, étant perſuadés que leurs écritures ſacrées ne ſont point une ſcience de l'eſprit mais du cœur, la quelle n'eſt intelligible que pour ceux qui ont l'ame droite & que tous les autres n'y trouvent que de l'obſcurité. Telles que ſoïent les opinions de ces divers ſectaires, dès que leurs cœurs ſont vraiment vertueux, ils ſont dans la vraie religion, quoique peut être ils y joignent de la folie & de la ſuperſtition. Nous ne pouvons trop le répéter : ce ne ſont ni les doctrines ni les pratiques religieuſes qui conſtituent le véritable adorateur, mais ce ſont les intentions & ſentimens de ſon cœur. C'eſt pourquoi, lorſque l'on trouve & cite des gens très ſavans & très vertueux dans une ſecte, cela ne prouve aucunement que cette ſecte ſoit la vraïe religion, mais cela prouve ſeulement que malgré la diverſité des opinions & des cultes il

y a toutefois dans les principes de la morale une uniformité qui rend ſemblables par le cœur les honêtes gens de toutes les ſectes.

CXVII. Un point eſſentiel pour l'illumination des dévots parmi les ſuperſtitieux. Dieu les a ſouvent exaucés, lors même qu'ils ont ſuperſtitieuſement dirigé leurs prières, ſupoſons à la vierge & aux ſaints : ils ont ſenti des conſolations intérieures & des ſuavités à la ſainte table & dans leurs oraiſons ou même dans de petites pratiques puériles : d'où ils concluent que leur foi ſuperſtitieuſe eſt la ſeule vraïe religion ; mais ils ſe trompent. La grande habitude que j'ai eu de vivre en differens païs & d'être en amitié avec des perſonnes des ſectes les plus opoſées m'a fait connoître & remarquer que ces mêmes faveurs divines ſont communes à toutes les ſectes, parce que Dieu exauce favoriſe & recompenſe en telle ſecte que ce ſoit un cœur pur & ſincère, dont les intentions ſont droites malgré l'erreur de ſes opinions. Cela prouve qu'excepté l'adoration du cœur tout le reſte n'eſt rien que de fort indifférent. Cela confirme que la vraïe religion ne conſiſte point dans des croïances ni dans des pratiques extérieures, mais conſiſte eſſentiellement dans les ſentimens & les affections du cœur. Il peut y avoir différens cultes extérieurs ſelon les préjugés ou la légiſlation des divers climats ; mais il n'y a partout l'univers & ne peut y avoir qu'un ſeul

vrai culte intérieur, le même pour tous, ſavans ou ignorans, riches ou pauvres; c'eſt d'adorer Dieu dans toute la ſincérité de notre ame & d'aimer notre prochain comme nous mêmes. Avec ces ſentimens dans le cœur; que nous ſoïons circoncis ou incirconcis, baptiſés ou non baptiſés; que nous aïons la tête nue ou toujours couverte; que nous portions un turban ou un large chapeau; que notre habit ait des plis ou n'en ait pas; que nous croïons à la conſubſtantiabilité, à la tranſubſtantiation, à l'incarnation, &c., ou que nous n'y croïons pas; très peu importe: l'amour de Dieu & celui du prochain ſupléent à tout, mais ne peuvent jamais être ſupléés.

CXVIII. C'eſt l'intérêt ſeulement des Prêtres qui veut attacher tant d'importance au culte extérieur, parce que c'eſt le ſeptre de leur roïauté. Il eſt au contraire de l'intérêt des princes & des magiſtrats de diriger l'inſtruction publique de manière qne tous les individus de l'etat ſoient inſtruits que le culte du cœur envers Dieu eſt le ſeul eſſentiellement indiſpenſable & immuable, mais que la forme du culte extérieur dépend entièrement de la légiſlation du prince ou des magiſtrats; qu'il eſt de lui même ſi indifférent qu'il peut être altéré ſans conſéquence tant qu'il ne préjudicie point à l'adoration d'un ſeul Dieu; que la connoiſſance de la religion ne conſiſte point dans des opinions ni des miſtères

ni des controverſes, mais à connoître & à adorer un ſeul Dieu, être ſouverainement parfait, notre créateur, notre continuel bienfaiteur, notre père & notre juge, témoin de toutes nos actions qu'il récompenſera ou punira dans une autre vie, s'il ne le fait point en celleci ; que nous devons adorer ſes décrets dans tous les événemens & dans toutes les circonſtances de notre vie ; que non ſeulement cette parfaite ſoumiſſion à ſes volontés eſt un devoir, mais que ſans elle nous ne pouvons être conſtament heureux en nous mêmes ; que lui ſeul eſt immortel, ſubſiſtant par lui même, principe univerſel de tous les êtres, & à qui tout ce qui vit eſt forcé de rendre hommage par ſa diſſolution, mais que d'un ſacrifice néceſſaire nous en pouvons faire un méritoire par l'adhéſion de notre volonté à celle de Dieu & par notre eſpérance en ſa miſéricorde ; que toute la morale conſiſte à être juſte & bienfeſant, c'eſt à dire, à ne point faire à autrui que ce que nous voudrions qu'il nous fit & à lui faire au contraire tout le bien qui dépend de nous comme nous voudrions qu'il fit à nous mêmes : en un mot, adorer Dieu, être équitable & bienfaiſant, voilà ce qu'il eſt eſſentiel & ſuffiſant à chacun de pratiquer conſtamment pour être un vrai vertueux en tous païs & climats quelconques. Mettre la vertu en d'ulterieurs principes dictés par la ſuperſtition ou ſuggérés par une vaine philoſophie, c'eſt s'apuïer ſur

des chimères & s'expoſer à finir en gémiſſant comme Caton d'Utique de n'avoir ſuivi qu'un fantoſme trompeur.

Les loix & inſtitutions doivent être repréſentées & doivent être en effet comme un ſecours adminiſtre par la ſageſſe & bonté ſoit des princes ſoit des magiſtrats pour nous aider & maintenir dans l'éxécution de nos devoirs envers Dieu envers nous mêmes & envers la ſociété. Comme membres de cette ſociété, jouiſſant de ſes avantages, nous devons contribuer à ſes charges & porter notre portion des taxes publiques. Les pères ſont les magiſtrats nés de leurs familles & ſont eux mêmes ſoumis aux publics magiſtrats, pères communs de la ſociété. Aulieu de faire aller toutes les familles entières juſqu'aux enfans à confeſſe, comme il ſe pratique dans les païs de la communion Romaine; la loi devroit rendre les chefs de famille reſponſables de leur inſtruction & conduite, avec obligation de comparoître eux mêmes tous les ſix mois devant les magiſtrats publics pour y rendre compte des progrès & bonnes mœurs de tous ceux confiés à leurs ſoins. Par cette attention à ſoutenir les bonnes mœurs, on préviendra les crimes à punir, la débauche des enfans, & la déroute des familles. D'ailleurs, le titre de père de famille acquérant une ſorte d'importance & de conſéquence dans l'etat, il deviendra honorable & avantageux d'être marié,

ſans quoi l'on reſte pour toujours un ſubalterne ſans aucune eſpérance de devenir un chef. Cette diſcipline maintiendra dans les villes & villages un meilleur ordre que ne font ces hommes la pluſpart équivoques qu'on apelle curés. [N. B. *Que cet opuſcule fut écrit avant la revolution de France.*]

Pour le ſoulagement des pères & afin de diriger l'inſtruction pour le plus grand bien de la patrie & des concitoïens; des écoles publiques devroïent être établies, ſans ſouffrir qu'aucune perſonne ſous pretexte quelconque de naiſſance ou de richeſſe put être diſpenſée de les fréquenter dans ſa jeuneſſe ni jamais être eſtimée ni jouir d'aucune diſtinction ni même du premier rang dans ſa propre famille à moins que de les avoir aſſiduement fréquentées à des jours marqués pendant un certain nombre d'années dans ſon jeune âge. Comme le catéchiſme de la raiſon exemt de fables & de miſtères eſt fort court & fort facile à aprendre, il n'exigera pas de longues ſéances; & le tems des écoles fort limité dans ſa durée ne privera point la portion du peuple adonné ſoit à l'agriculture ſoit aux arts mechaniques & aux métiers de ſuivre leurs profeſſions. Dans les campagnes & même dans les villes on aura ſoin d'apointer pour cette inſtruction publique les mêmes jours fixés pour la ceſſation du travail & pour la célébration des prières publiques; les quelles prières doivent être en langue vulgaire & purgées de toutes

les abſurdités dont les Pſeaumes abondent, afin que par des notions claires elles guident le peuple dans ſon adoration envers Dieu & dans la pratique de toutes les vertus.

Que les pères de famille à l'exemple de nous autres Quakers, ſans diſtinction ni de naiſſance ni de fortune ni même d'âge & ſans aucune pré-éminence quelconque, s'aſſemblent au moins une ou deux fois par mois dans la maiſon de prières après que celles du public ſont terminées ; & que réunis entr'eux, en la préſence de Dieu, ils conſidèrent les moïens d'entretenir l'édification, de préſerver les bonnes mœurs, & d'aſſiſter leurs pauvres, s'entr'aidant de leurs avis & ſecours charitables pour remédier aux abus & aux inconveniens. Surtout ſi cette pratique eſt la même parmi les mères de famille aſſemblées entr'elles à d'autres heures ou en une autre place apointée pour cet uſage : nous avons l'expérience & ſommes une preuve autentique que les bonnes mœurs ſeront mieux conſervées & les pauvres mieux aſſiſtés qu'on ne le voit ſous la direction des Prêtres, dont nous nous paſſons & dont toute adminiſtration prudente a intérêt de ſe paſſer, parce qu'ils ſont foncièrement les plus grands ennemis de l'autorité publique qu'ils cherchent à envahir & du bonheur des peuples ſur qui ils prétendent de dominer & de perçevoir des décimes. On n'extirpera jamais d'un etat les fauſſes doctrines des

Prêtres & les dangereuſes maximes par eux établies, non plus que leurs intrigues ſourdes & menaçantes, à moins qu'on ne coupe l'arbre dans les racines & qu'on n'adopte quelque forme de publique ſauvegarde aprochant à peu près telle que je viens d'en tracer le plan d'après ce que nous pratiquons avec ſuccès. Ce ſera le moïen de couper court à l'ambition & aux intrigues du clergé & de rétablir ſans partage le régne de la vérité ainſi que celui de la légitime autorité des princes & des magiſtrats.

CXIX. J'en frémis encore quand je me le rapelle & ne pourois le croire moi même ſi je n'en euſſe été le témoin. Deux maîtres moines, avec qui j'étois ami à Rome autant qu'un Laic puiſſe l'être avec des gens de cette ſorte, chefs de deux ordres reputés les plus édifians les plus auſtères & les plus pacifiques, s'entretenoient enſemble en ma préſence de la nouvelle du jour la plus intéreſſante pour eux, de quelques changemens dont un ſouverain menaçoit la proſpérité monacale dans ſes etats. L'un des deux fit ſur cela réflexion que jamais les princes ne ſongeoient à troubler les moines qu'en tems de paix. Auſſitôt voici mes révérendiſſimes qui ſe mettent à conſidérer de quel côté la guerre pouroit venir à leur ſecours. Je jugeai prudent de me retirer, craignant d'en avoir trop entendu ; & je laiſſai ces moines combiner enſemble, les quittant avec une horreur & une indignation dans le cœur

que je me donnai bien de garde de leur manifeſter ſur mon viſage.

L'un des deux dans une viſite qu'il me fit me raconta les honneurs diſtingués qu'il avoit reçus dans ſes voïages & que jamais les cours de France & d'Eſpagne ne manquent d'accorder à ceux en ſa place comme aux grands de la première claſſe & aux ambaſſadeurs. " Les ſouverains, ajouta-t-il, ont raiſon de nous ménager: il n'y a point dans tous les païs Catholiques une ville de la moindre importance où mon ordre n'ait une maiſon, & mes moines parcourent tous les villages: ils vont en miſſion & ont pénétré juſqu'où les armes ni les ambaſſadeurs d'aucun prince Européen n'ont jamais eu d'accès. Si mon ordre étoit ennemi d'un prince & vouloit lui nuire, nous le pourions faire en tous lieux à la fois & lui ſuſciter bien de l'ouvrage."

Ce que le révérendiſſime me diſoit eſt très véritable. Mais plus j'y réfléchis & plus j'admire, quelle faſcination, quelle ſtupidité la foi a jetté anciennement dans l'ame de tous les princes Européens à leur propre détriment & au profit des prédicateurs de la foi, au point d'avoir dans leurs etats de ſemblables établiſſemens plus dangereux pour eux que leurs plus redoutables ennemis! Ajoutez à cette conſidération qu'en conſéquence d'une chimérique diſtinction entre la puiſſance temporelle & la ſpirituelle tous les moines en général croïent ne de-

voir dépendre que du Pape comme de leur ultérieur ſouverain. Dans Paris & Verſailles, à Madrid & à l'Eſcurial, dans Vienne, à Varſovie, à Naples, à Liſbonne & partout où ils exiſtent, ils ſont d'inclination aux ordres & à l'obéiſſance du Pape. Rien de plus facile à un prince qui deſire de reclamer ſes droits que de déſabaſer dans ſa nation tous les eſprits intelligens : il lui ſuffit pour cela de tolérer l'impreſſion & la diſtribution d'un ouvrage tel que celui ci. Mais il lui faut prendre des meſures bien prudentes pour prévenir les mauvais effets que les efforts réunis des moines dans toutes les villes & villages peuvent à la fois opérer dans ſes etats ſous pretexte du bien de la foi & de la religion. L'on a réuſſi ici en Angleterre par un expédient qui déſabuſa les gens les plus ſimples. On ordonna qu'une information de la vie & des mœurs des moines fut faite en même tems dans chaque province, non point par les evêques, mais par les magiſtrats. On découvrit tant de belles choſes que les yeux des plus aveugles dans la nation furent dé-cillés. Les moines ſe trouvèrent eux mêmes fort heureux de ce qu'on ſe contenta de diſſoudre leurs ordres ſans les punir.

CXX. La prétraille eſt eſſentiellement prévoïante dans tout ce qui concerne capitalement ſes intérêts. Pour prévenir les inconveniens d'une recherche dans ſa conduite, ſes théologiens ont acrédité une ab-

ſurde maxime d'après leur graud docteur S. Auguſtin ; *nous ne jugeons point de la foi par les mœurs, mais nous jugeons des mœurs par la foi.*

Certainement la bonne police des etats n'a point un intérêt commun avec les Prêtres pour adopter cette maxime, qui ne tend point à faire d'honêtes citoïens, mais ſeulement des croïans. Telles que ſoïent leurs mœurs & leurs actions, il ne dépend que de l'égliſe de les juſtifier dès qu'ils ont le merite de la foi. Peu importe aux Prêtres qu'on ſoit un ſcélérat pourvu qu'on leur ſoit ſoumis & qu'on les ſerve. Ils ont la faculté d'abſoudre de tous les crimes & de faire même des ſaints de ceux qui ſous leur direction attentent à la perſonne des rois. Leur évangile toutefois nous dit poſitivement que par les fruits nous jugions de l'arbre & que nous reconnoîtrons par leurs actions ſi des paſteurs revêtus d'une peau de brebis ne ſont point des loups raviſſans, *a fructibus eorum conoſcetis eos.* Ainſi, d'après l'evangile même indépendanment de toutes autres bonnes raiſons, les magiſtrats ont fondement pour juger & expulſer la prétendue mère Ste. Egliſe avec ſes chimériques pouvoirs ſur les puiſſances de l'air & ſes miracles ſur les poſſédés : aſſociation de fourbes ou d'imbéciles qui profitant d'une impoſture Juive ou ſe laiſſant ſéduire par elle ont formé à leur propre profit un troſne & une domination ſur les rois de la terre, nonobſtant que dans leur évangile même

Jeſus declare que ſon roïaume n'eſt point de ce monde : politiques profonds & corrompus, qui font entrer dans leur plan les vertus & les talens des crédules qu'ils ſéduiſent, afin de s'en décorer & de jouir des douceurs & des grandeurs de la terre à l'abri de la réputation & des mérites d'un petit nombre, parmi les quels il y en a même qu'ils forment & préparent en tant que de beſoin pour le martire.

Tout homme qui n'eſt point entièrement ſot & qui a quelque connoiſſance de l'hiſtoire eccléſiaſtique a lieu de remarquer comment cet édifice politique s'eſt fabriqué ſous le nom du ciel. On nous donne pour première fondation un miſérable jeu de mots, un quolibet : *Tu es pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon égliſe.* On nous ſupoſe enſuite des martirs des premiers evêques & même des donations qui n'exiſtent que dans la croïance du peuple. On place les grands ſaints dans des ſiécles reculés où l'on peut mieux en impoſer : mais tous ceux qui plus raprochés de nous ſont moins faciles à maſquer, au lieu de grands ſaints, ne ſe montrent que des ſtupides des fanatiques ou des ſcélérats, bâtiſſant l'édifice de l'égliſe par toutes ſortes de crimes, d'horreurs, d'empoiſonemens, d'aſſaſinats ; établiſſant partout où ils peuvent leur domination pour faire de l'argent ; vendant la remiſſion des péchés ; vendant des indulgences & des paſſeports pour le ciel ; pré-

chant la fin du monde ; envoïant leurs principaux croïans à la terre ſainte & ſe faiſant nommer leurs héritiers ou s'emparant de leurs poſſeſſions en leur abſence ; ſouflant le feu & la guerre contre quiconque réſiſte à leur puiſſance ; abuſant du prétendu pouvoir des clefs du paradis & de l'enfer pour excomunier & détroſner des ſouverains ; diſpenſant leurs ſujets du ſerment de fidelité ; donnant & otant les couronnes de la terre comme s'ils étoient ce prétendu prince du monde que l'evangile mentionne être le plus poſitif ennemi de Dieu ; envoïant pour miſſionaires dans le nouveau monde des armées qui munies de bulles & de bénédictions apoſtoliques égorgent de ſang froid pour l'établiſſement de leur religion des millions d'hommes qui n'avoient jamais offenſé ni le Pape ni l'Europe. Si les victimes ſacriſiées, qui crient vengeance contre une ſi abominable ſuperſtition, ne ſe font point entendre aux tribunaux des magiſtrats afin qu'ils en extirpent la ſource ; grand Dieu ! vous jugerez vous mêmes ces magiſtrats qui auront été ſourds à la voix de l'humanité offenſée & infidèles à la protection des nations qu'on égorge avec le glaive de la foi, ou qu'on vole & dépouille avec les mains de l'hipocriſie en attendant que de plus favorables circonſtances permettent d'en faire davantage. C'eſt pour en épier & faire naître les occaſions que Rome entretient dans toutes les cours de ſa croïance & par-

tout le monde des eſpions ſous le nom de nonces apoſtoliques de religieux ou de miſſionaires, parmi les quels un grand nombre tels que les dévots ſervent aux deſſeins ultérieurs de leurs chefs ſans même s'en douter ni être du ſecret.

CXXI. Le monde renaît toujours nouveau. A un prince ſage, prudent, œconome, père de ſes peuples, tels que préſentement l'empire, la France, l'Eſpagne & preſque tous les païs Catholiques peuvent ſe féliciter d'en avoir un, il peut en ſuccéder un autre d'un moindre mérite ou d'une moindre expérience. Si alors ſon ſeul bon plaiſir fait la loi, tout ce que ſon prédéceſſeur aura opéré pour le bien de la nation poura être altéré en un moment. C'eſt pourquoi un bon prince, qui veut l'avantage de ſon peuple, ne peut trop prendre de précautions pour lui aſſurer la durée de ce qu'il aura fait en ſa faveur.

Sur le fondement des variations que la ſucceſſion des princes ou des adminiſtrations opère naturellement, j'ai oui dire par l'un des principaux Exjéſuites peu après leur diſſolution en France qu'il ne doutoit point qu'avant quarente ans ſon ordre n'y fut retabli. Pour moi j'ai toujours été très perſuadé du contraire, non ſeulement parce que les attentats de leurs intrigues en ce païs là ainſi qu'en Portugal & en Eſpagne ont été trop abominables, trop affreux, & ont juſtement attiré depuis l'entière

abolition de ces coupables ambitieux ; mais ſurtout parce que la cour de Rome & les Prêtres en général ſont trop rafinés pour tenter de choquer inutilement de front toute l'Europe en faveur d'une ſociété auſſi déteſtée & déteſtable que la Jéſuitique. Il eſt vrai que les agens les plus remuans & les plus devoués à leur ſcélérateſſe ſont les meilleurs ſoutiens de leur domination : mais ſous un autre nom, tout ordre monacal ne peut-il pas opérer les mêmes effets & n'eſt-il pas par conſéquent à redouter également dans un roïaume ? C'eſt ce qui mérite une très particulière attention de la part des bons princes & des magiſtrats vigilants. Voici ſincèrement mon opinion bien réfléchie à cet égard.

Pour obvier à tous inconveniens préſens & à venir ; ce ne ſont pas ſeulement quelques ordres particuliers de moines qu'il ſuffit d'avoir abolis ou d'abolir ; mais ce ſont tous les ordres de moines quelconques & ſans exception qu'il faut abolir ; c'eſt tout le clergé Catholique Romain tel qu'il eſt aujourd'hui fondé ſur ſes prétendus livres ſacrés ; miſérables Romans, qui ne ceſſeront d'être pour les peuples une ſource de fanatiſme, de ſuperſtition, & même de revolte en faveur des Prêtres contre leurs légitimes ſouverains, tant que les peuples croiront que ces livres ſont vraiment inſpirés de Dieu. Les Parlemens, les magiſtrats, & les Académies des Sciences doivent par des examens authentiques con-

courir à déſabuſer le public. De bonnes recherches dans l'origine des biens eccléſiaſtiques & dans les fraudes par les quelles ils ont été acquis, telles que les prédications des croiſades & de la prochaine fin du monde, feront connoître au peuple ce que c'eſt que le clergé de l'Egliſe Romaine & preſque tout clergé en général. Dans une converſation très intéreſſante qne j'eus à Rome avec le Maître du ſacré Palais, agent de la congrégation de l'index, j'ai reconnu, que, de tous les livres prohibés par cette congrégation, celui qui lui tient le plus à cœur & le plus reſervé c'eſt l'hiſtoire de Naples & de l'origine des biens eccléſiaſtiques par *Gianone*. Comme toutes les illuſions que les Prêtres ont ſemées, tous les crimes & attentats qu'ils ont commis n'ont eû d'autre objet que de les acquérir ces biens, il eſt juſte de les en dépouiller pour aſſiſter les pauvres pour ſoulager les peuples & acquitter les dettes de l'etat. Il faut réellement remplir par un meilleur uſage de ces biens les intentions ſupoſées bonnes de ceux qui primitivement les ont perdus ou donnés.

CXXII. En établiſſant la légitimité & la néceſſité de la ſupreſſion des moines & du clergé tel qu'il exiſte dans les païs qu'on nomme Catholiques Romains, à Dieu ne plaiſe que j'aïe aucunement intention de ſuggérer contr'eux ni contre aucun de leurs ſupôts la moindre idée de perſécution ni de géner les conſciences! Je n'ai d'autre deſſein que

d'inſpirer aux princes & aux magiſtrats de prendre des meſures ſages & modérées telles que la prudence leur fera reconnoître les plus avantageuſes tant pour extirper les abus & pour la meilleure adminiſtration de leurs etats que pour la direction de l'éducation & de l'inſtruction publique ; laiſſant à chacun toute liberté de conſcience, ſans jamais perſécuter perſonne pour des opinions religieuſes. Si quelqu'un pouvoit mériter la colère du prince ou des magiſtrats à titre de religion, ce ne pouroit être qu'un coupable intolérant, non point à cauſe de ſes principes même religieux, mais lorſque véritablement il devient par ſa conduite & par ſes actions un perturbateur du repos public, de telle ſecte qu'il puiſſe être.

CXXIII. Nous ne pouvons aſſez gémir des abus qu'une fauſſe croïance entraîne. Eſt-ce par aprehenſion d'avoir une trop nombreuſe population dans les païs Catholiques qu'on y ſouffre renfermée dans des maiſons cloîtrées & grillées une multitude de filles, infortunées victimes des préjugés religieux ou nationaux dont leurs parens abuſent pour s'en débaraſſer ? Nous ne parlons point des maiſons apélées *Beguinages*, ſortes de conſervatoirs où les filles vivent en communauté avec faculté d'en ſortir auſſitôt qu'elles trouvent l'occaſion de ſe marier. Nous parlons de ces priſons perpetuelles où elles ſont immolées à la virginité en l'honneur de la

vierge Marie pour une éternité. Folie contre nature ſi manifeſte que ſi le genre humain pratiquoit cette chimérique vertu de la virginité il n'y auroit bientôt plus perſonne pour en faire l'éloge! Bien plus, pour comble de démence, en donnant la vierge comme modéle aux jeunes filles, on a coûtume de la leur repréſenter avec ſon poupon entre les bras. Ne devroit-on pas leur permettre d'en avoir chacune autant? C'eſt ce que la vierge a jamais fait de mieux; ſans quoi l'on ne parleroit pas même de ſa prétendue virginité.

Des actes particuliers de continence peuvent procéder d'une grande vertu: mais le vœu d'une continence générale & perpetuelle eſt trop injurieux à la nature pour être licite. Les magiſtrats, non ſeulement ont droit de déclarer de pareils vœux nuls par eux mêmes, mais bien plus ils ſont indiſpenſablement & en conſcience obligés de les déclarer tels. Nous ne nous étendrons point davantage ſur un abus que la ſuperſtition ſeule a pu autoriſer; il eſt trop revoltant & trop funeſte pour qu'il n'y ſoit point mis une promte fin ſous un régne éclairé.

CXXIV. Que d'anxietés & de détreſſes intérieures la ſuperſtition ſuſcite dans les ames timorées! Cette même ſuperſtition qui met à l'aiſe les ſcélérats & calme leurs ſcrupules par l'abſolution; cette même ſuperſtition qui les enhardit à de nouveaux crimes & à ſe tout permettre par la facilité

même du pardon, fait au contraire en ce monde ci le malheur des vertueux, qu'elle aſtreint à une vie de pénitence de privation & de mortification continuelle. Fidéles aux dogmes de leur abſurde croïance, ils en deviennent les victimes. En vain l'auteur de la nature ſe complaît à répandre ſur eux ſes bienfaits, la foi les leur fait regarder comme des piéges & des tentations. Ils ne peuvent ſe ſauver qu'en s'abſtenant & ſe dépouillant au profit ſoit de l'autel ſoit des pauvres ſous la direction des Prêtres. Coupables du péché originel, ils ne ſont plus dignes d'aucune part dans les félicités ni de ce monde ni de l'autre. Enfans de colère; la juſtice divine, qui les entoure de tous côtés, leur prépare un feu éternel. Dieu même ne peut point leur pardonner ſans une victime & une rançon d'un prix infini. Ce n'eſt que par Jeſus ſeul que Dieu devient miſéricordieux & aimable à leur égard. Sans Jeſus il manquoit à la divinité envers eux ſes eſſentielles perfections de bonté & de miſéricorde. L'être ſouverainement parfait n'eſt devenu parfait que par le Juif Jeſus. Ce n'eſt point Dieu qui les ſauve, c'eſt le ſacré cœur de Jeſus; c'eſt le ſang de Jeſus; & nulle autre voïe pour le ſuivre que la croix, *crux*, *crux*. Dailleurs, tout entourés de diables, qui comme des lions rugiſſans ſont prêts à les dévorer; où trouveront-ils un aſile contre des dangers ſi redoutables ſi non dans les ſacrées plaïes de Jeſus,

O crux, ave, ſpes unica! Alors les jeûnes, les haires, les cilices, les diſciplines deviennent les inſtrumens de leur ſalut. Comme des Madeleines & des Jeromes, les yeux fixés ſur une tête de mort, il leur faut oublier le tems préſent pour ne contempler que l'éternité. Je ſais que comme Dieu récompenſe les intentions d'un cœur droit, il y a ſouvent des douceurs dans ce genre de vie & même dans la martire; mais elles n'empêchent point que ceux qui s'y devouent pour la foi, ſi elle n'eſt qu'un préjugé, ne ſoient les plus malheureux de ce bas monde, ſelon l'aveu de S. Paul même.

Il ne peut y avoir deux félicités ſuivant les ſuperſtitieux. Perſonne ne peut être heureux dans ce monde ci & dans l'autre. O doctrine abſurde! Contraire à l'inſtinct de la nature & injurieuſe à l'être ſouverainement parfait, dont l'idée eſt la régle de toute ſaine théologie. Quoi! Dieu, la ſource de toute bonté & de toute béatitude, ne peut point nous rendre heureux en ce monde ci & en l'autre. Quoi! pouvant ne nous point créer, il a opté de le faire pour que nous devinſſions de néceſſaires victimes ſoit en cette vie ci ſoit après. Quoi! il ne nous accorde point mais il nous vend ſes pardons à condition d'une rançon infinie qui ne dépend point de nous & dont très peu ſeront favoriſés. Quoi! lui même nous induit en tentation par ſes bienfaits; & nous ne devons y correſpondre

que par nos refus. Invités & introduits par ſa main créatrice au ſpectacle & au banquet de l'univers, nous ne devons y aſſiſter que comme des ſpectres de jeûne & de pénitence, fermant nos yeux, tenant nos ſens inacceſſibles à toutes les beautés & à toutes les douceurs de la nature. Quelle inſenſée doctrine! l'horreur de la raiſon, qui au contraire nous aprend à profiter avec reconnoiſſance des faveurs de notre créateur & à en faire un bon uſage, jouiſſant avec modération tempérance & actions de grace.

Nous ne pouvons trop obſerver, combien la ſuperſtition défigure l'idée de l'être ſouverainement parfait & nuit au bonheur de l'homme. L'objet eſt ſi important que nous nous répéterons pluſtôt que de laiſſer paſſer l'erreur inaperçue, cachée ſous les aparences de la pieté.

CXXV. D'après la croïance au péché originel, des écrivains dailleurs reſpectables nous préſentent dans leurs traités de morale & de religion un monſtrueux & terrifique aſſemblage de faux dogmes plus propres à nous éloigner du bonheur qu'à nous en aprocher & à nous faire redouter Dieu qu'à nous le faire aimer. Nôtre adorable créateur, notre tendre père, nous y eſt preſque toujours repréſenté comme un maître avare & cruel qui prétend recüeillir où il n'a pas ſemé, qui fait ſécher un figuier parce qu'il n'a pas de fruit dans un tems qui n'eſt

point la faiſon des fruits ; un maître armé de foudres, d'éclairs, de flammes éternelles ; exigeant que toutes nos penſées, tous nos ſentimens ſoient dans des entraves auſtères ; ne nous permettant d'accès au pié de ſon troſne que par la route des douleurs & des ſouffrances. En vain ſa puiſſante & liberale main a préparé devant nous un grand feſtin, auquel il convie toutes ſes créatures & dont toutes celles qui reſpirent peuvent participer : en vain il s'empreſſe à nous prodiguer ſes douceurs & ſes bontés. Aulieu d'en jouir avec reconnoiſſance, il nous faut roidir obſtinément contre ſes invitations, nous faiſant un mérite de notre aveugle perſévérance. Mais, lorſqu'un riche invite un pauvre à ſa table, eſt-ce donc pour le voir refuſer ce qu'il lui ſert & pour que ſes libéralités ſoient regardées comme dangereuſes & malfaiſantes ? Eſt-ce par des répugnances des craintes & de l'inſenſibilité qu'on doit correſpondre à des bienfaits ? Combien à la lugubre folie des ſuperſtitieux, qui déſirent voir l'univers peuplé de Madeleines & de Jeromes, combien eſt préférable cette morale douce & naturelle dictée par le bon ſens, qui nous fait reçevoir avec reconnoiſſance & uſer avec diſcrétion des bontés de notre créateur ? Au lieu de nous faire mourir à tous momens par une Judaique frénéſie revêtue du nom de piété, le bon ſens nous aprend au contraire à ne mourir qu'une fois avec tranquilité & comme

un convive qui ſort d'un feſtin en remerciant ſon hôte, ſelon l'expreſſion de la Fontaine, philoſophe plus profond dans le ſtile ſimple de ſes fables que Nicole Paſcal & tout Port Royal enſemble dans leurs rigides maximes fondées ſur la prétendue révélation mais contraires à la nature, c'eſt à dire, contraires à Dieu même qui eſt bien plus certainement l'auteur de la nature & de la raiſon qu'il ne l'eſt des prétendus livres révélés ſur les quels ces moraliſtes s'apuïent ; ce qui n'empêche point qu'à tous autres égards & lorſque leurs écrits procédent par la voïe du raiſonnement, guidés par cette lumière du bon ſens & de la raiſon qui éclaire l'univers, ils ne contiennent des choſes vraiment dignes d'être lues par tout homme avide de ſolides inſtructions.

Nous ne devons point perdre de vûe, qu'avant d'être Chrétiens nous ſommes hommes ; & que, comme a très bien dit Paſcal, aplicable ici contre lui même " qui veut faire l'ange fait la bête." Une des erreurs preſque continuelle de cet auteur dans ſes penſées ſur la religion, c'eſt de ne point aperçevoir de milieu entre l'Athéiſme & ſon genre de Chriſtianiſme, entre l'impiété & la ſuperſtition ; il ne connoit que les deux extrémités. Perſuadé de la foi dès ſon enfance, il ſemble n'avoir pas même ſoupçonné qu'entr'elle & l'impiété, en un

mot qu'entre ces deux excès, il puiſſe y avoir un point milieu, où reſident la vérité & la ſageſſe.

C'eſt un abus d'accoutumer notre cœur dès notre enfance à trembler aulieu de treſſaillir de joïe au nom de Dieu ; c'eſt celui de notre père & de notre bienfaiteur, incapable de nous vouloir du mal. Ce n'eſt point de Dieu que nous avons à craindre, ce n'eſt que des autres hommes & de nous mêmes : il nous veut beaucoup plus de bien que nous ne nous en voulons dans nos plus grands ſouhaits. Tout pécheurs que nous ſommes, pourquoi ne dirions nous pas comme l'enfant prodigue dans ſa détreſſe *ſurgam & ibo ad patrem :* c'eſt vers mon père que je vais : tout indigne que je ſuis de ſes bontés, il eſt toujours mon père, ſeul capable de l'extrême miſéricorde dont j'ai beſoin, *ſurgam & ibo ad patrem.* C'eſt ainſi & ſous cet aſpect ſeulement que nous devons enviſager notre créateur, mais nullement ſous les autres aſpects où l'erronée ſuperſtition nous le repréſente; préparant même avant la conſtitution du monde un feu éternel pour nous y punir d'un péché dont il nous fait naître coupable ſans notre participation : horrible blaſphême contre Dieu ! Tel eſt cependant le grand fondement de la ſuperſtition & de la vie contre nature que ſes vertueux doivent pratiquer en conſéquence.

CXXVI. Un défaut de pluſieurs écrivains con-

tre cette ſuperſtition eſt de chercher pluſtôt à détruire qu'à édifier, plus affectés du ridicule qui les choque qu'empreſſés à voir eux mêmes & à montrer la vérité offuſquée. C'eſt ce qui eſt cauſe que rarement le lecteur tire une grande utilité de leurs écrits, parce qu'on n'y aperçoit point qu'ils aïent été animés par le pur amour de la vérité ni par un deſir ſincère de la voir régner dans tous les cœurs.

L'évangile de la raiſon pour être plus pur que celui de la ſuperſtition n'en impoſe pas moins la néceſſité de tous les actes intérieurs & extérieurs qui conſtituent l'homme ſincèrement vertueux ; au contraire, il rend nos devoirs envers Dieu & envers la ſociété d'autant plus indiſpenſables qu'ils ne ſont point fondés ſur des fables ni ſur l'obſcurité de la foi, mais ſur les lumières mêmes de la raiſon & de la conſcience. Qu'on s'efforce d'en cultiver les précieuſes prémices dès l'enfance ; qu'aulieu d'hébêter & d'abrutir de jeunes têtes par un fatras d'inintelligibles miſtères & par des ſemences de foi & d'imbécilité, on ait au contraire un grand ſoin de rendre leur conception claire & leur judiciaire déterminée par des idées lumineuſes & diſtinctes, d'accord avec la nature & la raiſon ; c'eſt alors qu'on formera des hommes vraiment honêtes avec d'autant plus de ſuccès & de facilité que les leçons qu'on leur donnera ne ſeront point en perpétuelle

contradiction & diſſonance avec leurs propres notions intérieures.

CXXVII. Sentimens naturels de commiſération & d'équité, tels ſont les deux précieux inſtincts qui nés avec l'homme ſont indépendanment de ſa volonté les arcboutans de la morale & du bonheur. C'eſt pourquoi l'on ne peut trop les faire remarquer & y donner attention. Leur impulſion précéde même nos délibérations & nous punit par des remords lorſque nous n'y ſommes point fidèles. Un enfant encore au maillot voit-il ſouffrir un autre enfant? Machinalement il s'agite, il pleure, il voudroit pouvoir le ſecourir; tant la compaſſion pour ſon ſemblable eſt un ſentiment naturel & néceſſaire dans l'homme. Ce même enfant commence-t-il à grandir, il diſtingue très bien ce qui eſt à lui ou à ſes camarades? Si un autre lui dérobe ſes bijoux; il crie au vol, à l'injuſtice: & ſi lui même fait mal, il le ſent intérieurement & le manifeſte par une rougeur forcée; tant eſt inné en nous ce ſentiment qui nous fait diſtinguer ce qui eſt juſte d'avec ce qui eſt injuſte. Nous ne pouvons trop l'obſerver; la commiſération & l'équité, tels ſont les deux eſſentiels reſſorts qui perfectionnés ou detractés dans l'homme le font vertueux ou coupable, heureux ou malheureux. Que l'on ſoit dans les grandeurs ou dans l'abjection, riche ou pauvre,

ſavant ou ignorant, tels ſont indiſtinctement pour tous & à la portée de tous les pivots de la morale & de la paix intérieure. Or comme ils ſont en nous mêmes, nul n'eſt exclu de leurs réels avantages & ne ſe perd que lorſqu'il va follement chercher au dehors ce qu'il eut du chercher dans ſon propre cœur. Quiconque néglige cette bouſſole, en ſe quittant ſoi même s'égare. En vain l'ambition, la volupté flattent & comblent ſes deſirs ; en vain la richeſſe couronne ſes travaux ; après s'être bien fatigué dans les ſéduiſantes voïes de l'erreur, il ne trouvera dans la poſſeſſion même des objets déſirés ni repos ni félicité qu'il ne retourne en lui même pour y épurer & régler ſes déſirs ſuivant les loix de l'équité & de la bienfaiſance. Donner une bonne éducation à la jeuneſſe ; c'eſt, à proprement parler, dévéloper & faire fructifier dans les jeunes ames les germes naturels que la main de Dieu y a placés de juſtice & de bienfaiſance, principes amis de la nature ainſi que de la raiſon ; toute la morale en eſt une dépendance ; & ſes loix n'en ſont qu'une conſéquente déclaration.

Beaucoup de gens ne regardent les ſentimens de juſtice & de commiſération que comme des devoirs inſinués dans des traités de morale & conſacrés par les philoſophes ou les légiſlateurs pour l'avantage des diverſes ſociétés humaines. Il eſt eſſentiel de leur faire obſerver que ce ne ſont pas ſeulement des

devoirs dérivés de la raiſon & fondés ſur l'intérêt public, mais que ce ſont même de primitifs inſtincts de notre nature, les quels on ne peut offenſer impunément, ſans ſe rendre mépriſable aux yeux des autres & malheureux en ſoi même.

Comment eſt-ce donc que des dévots oſent prétendre à la piété lorſqu'ils ſont ſans commiſération pour leur prochain & veulent paſſer pour des ſaints lorſqu'ils ne ſont pas même des hommes ?

Combien eſt aveugle le vulgaire qui regarde comme des héros les perſonages malfaiſans qui l'égorgent ? Ce ne ſont plus même de véritables hommes ; ce ne ſont que des monſtres enragés ſemblables à des bêtes féroces & carnacières qui méritent toute notre horreur.

Combien au contraire eſt grand aux yeux de l'humanité & heureux dans ſon cœur un homme dont tous les mouvemens ne ſont que juſtice & bienfaiſance ?

CXXVIII. Du principe de l'équité dérivent tous nos devoirs envers Dieu. Quoi de plus juſte en effet & d'une plus néceſſaire obligation que d'adorer, d'aimer notre créateur, & d'être ſoumis à ſes volontés dans toutes les circonſtances de notre vie ? Pouvons nous réfléchir un inſtant ſans être ébahis de nôtre propre exiſtence, ſans adorer Dieu dans elle & dans le magnifique ſpectacle de l'univers ? Quel ſujet d'admiration en regardant notre propre

machine corporelle dans ſes diverſes ſituations d'action ou de repos ! Quelle ſtupéfaction en aperçevant ces grands corps qui nagent dans l'immenſité des cieux & exécutent leur courſe avec une marche ſi exacte qu'on peut prédire pour l'avenir leurs rencontres & leurs divers aſpects avec la plus grande préciſion ? Peut-on aſſez admirer cette variété des ſaiſons toujours conſtante ſur notre globe & néceſſaire à ſes reproductions ; cette abondance infinie d'arbres, de fleurs, de fruits, d'herbages & de moiſſons, qui couvrent nos campagnes ; cette diverſité dans les individus des différentes eſpéces & races des hommes des animaux & des plantes ſans en altérer le primitif modéle, le même dans toutes les contrées de la terre les plus diſtantes entr'elles & les moins acceſſibles où le doigt de Dieu ſeul peut atteindre ; cette diſtinction de mâle & de femelle & cette perpétuité de germes particuliers que la ſageſſe divine a miſes non ſeulement dans les animaux mais même dans les végétaux, afin de nous forcer à remarquer que ſes ouvrages ne ſont point des productions du hazard mais que tout a un deſſein & un arangement correſpondant. Tout juſqu'aux atômes eſt merveille dans la nature & nous montre la grandeur de ſon auteur qui a imprimé ſur les plus petits de ſes ouvrages comme ſur les plus grands ſon caractère infini. Mais notre œil lui même, qui aperçoit une portion de ces merveilles, combien en eſt-il

une inconçevable ? Réuniſſant dans ſa petiteſſe & peignant ſur ſa retine tous les objets que nous apercevons avec leurs proportions couleurs & nüances de couleurs mouvemens repos & diſtances ; variant ſans ceſſe ou renouvellant ces tableaux ſans confuſion quoiqu'avec une rapidité & une multiplication infinie. Il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui a l'uſage de ſes ſens & de ſa tête ſoit un Athée de bonne foi. S'il ſemble s'en trouver quelques uns, ils ont certainement plus beſoin d'une ſalutaire medecine pour ſe guérir le cerveau que non pas d'argumens * philoſophiques pour ſe convaincre l'eſprit. C'eſt pourquoi nous ne nous étendrons point pour prouver ni l'exiſtence de Dieu & ſes attributs manifeſtes dans ſes ouvrages ni ſes droits ſur notre cœur évidens par eux mêmes. Nous remarquerons ſeulement que notre ame n'a des raports eſſentiels & ſubſiſtans qu'avec Dieu ſeul, tous autres raports même avec notre propre corps étant tranſitoires & paſſagers. Comment donc pourions nous ſonger à chercher notre bonheur hors de Dieu, ſeul principe de notre exiſtence & de tous biens ? Comment eſt-ce dailleurs que nous pourions croire nous ſouſtraire à ſes regards, à ſon bras ? Il eſt partout : nous vivons en ſon immenſité, entourés de ſa puiſſance comme de l'air que nous reſpirons. Si cette poſition eſt effraïante pour les méchans, combien au contraire elle eſt conſolante pour ceux qui ne déſi-

rent point d'autre félicité qu'en lui ſeul, fidéles à ſon amour, fidéles aux loix de la raiſon & de la conſcience qu'il nous a données pour nons guider.

Comme nous n'avons point été créés de purs eſprits ni pour vivre iſolés, ce n'eſt point aſſez de rendre à Dieu des homages intérieurs : nous lui en devons encore d'extérieurs & publics dans la ſociété où nous vivons. Cela ne ſignifie point que le culte doive être en telle ou telle forme, mais ſeulement qu'il doit y en avoir un. Il eſt abſurde d'attacher à ſa forme une ſi grande importance. Il n'en eſt d'elle au fond ni plus ni moins que des différentes manières dont chaque nation exprime les ſentimens de ſon cœur dans ſes témoignages de politeſſe ; elles ſont toutes également bonnes dès qu'elles ſont l'expreſſion d'un cœur ſincère.

* Voici en abrégé l'une des preuves philoſophiques de l'exiſtence de Dieu.

Je penſe, donc je ſuis. Donc il exiſte une cauſe première & penſante, principe d'elle même & de tout ce qui eſt ; conſéquemment éternelle, très puiſſante, très intelligente & très parfaite. Lui devant mon exiſtence, je lui dois mes hommages, &c.

Tel circuit que l'on faſſe, il en faudra toujours revenir à cette cauſe première & éternelle, la quelle manifeſtement ne peut être qu'un Etre penſant, puiſqu'il eſt évidemment impoſſible qu'une cauſe

aveugle ſans perception ni connoiſſance produiſe elle même l'intelligence & le ſentiment.

Comme nous trouvons dans notre exiſtence même une preuve immédiate de celle de Dieu, il s'en ſuit que l'exiſtence de Dieu, loin d'être douteuſe, eſt plus certaine pour nous que celle d'aucune autre choſe quelconque hors de nous.

CXXIX. Si notre ſejour actuel ſur la terre n'eſt qu'un état de probation pour une vie future ; c'eſt un pur aveuglement que de nier la Providence parce qu'elle éprouve les uns par l'adverſité tandis qu'elle éprouve les autres par la proſperité ou de ce que ſouvent elle éprouve chacun de nous par un mélange ou ſucceſſion rapide de biens & de maux & par des afflictions plus cuiſantes que le feu. Les objections à cet égard contre la Providence n'ont de force, quand on y réfléchit attentivement, que pour nous faire reconnoître dans nos plaintes mêmes & dans nos ſouffrances une preuve des vues ultérieures de notre univerſel créateur. Pouvons-nous douter que puiſqu'il a intimement gravé dans le cœur de tous les hommes le déſir d'être heureux & la crainte d'être malheureux, ſentimens vifs qu'il pouroit calmer & contenter dès à preſent, il ne ſuſpende l'exécution de ſes vues ſur nous qu'afin que nous puiſſions y concourir comme des créatures libres qui ont la faculté de mériter & de démeriter ?

Dans la chaîne de tous les mondes poſſibles; ne faut-il pas qu'il en exiſte un de l'ordre & d'un dégré tel que celui où nous vivons?

Dailleurs, ceux qui prennent ſcandale contre la divinité à cauſe du mal exiſtant en ce monde nous prouvent qu'ils n'ont point une juſte idée de ſa ſuzeraineté & de ſon indépendance. Ils ſupoſent que Dieu dans ſes voïes eſt néceſſité par ſes propres perfections à choiſir les plus parfaites ou du moins exemtes des déſordres aparens qui ſemblent y régner; mais ils conſidèrent la perfection des voïes de Dieu plus par raport à nous que par raport à Dieu même, à qui l'exiſtence ou non exiſtence du monde ainſi que ſes dégrés de perfection ſont choſe parfaitement égale. Toute ſa gloire, toute ſa grandeur, tout ſon bonheur, toute ſon exiſtence ſont en lui même & nullement hors de ſa divinité. C'eſt par miſéricorde pour l'univers qu'il a daigné le créer, mais il eſt indifférent à lui même que cet univers ſoit ou ne ſoit pas & qu'il exiſte avec plus ou moins de perfections. Faire bien & vivre heureux, de notre part, eſt important à notre propre perfection & à notre bien être, mais nullement à la divinité tellement au deſſus de nos hommages & de mille univers enſemble que rien hors d'elle même ne peut ajouter à ſon immenſe exaltation & béatitude ni rien en diminuer. La gloire de Dieu eſt d'être ce qu'il eſt en lui même

& par lui même, mais ne conſiſte nullement dans l'adoration & la louange des êtres créés. C'eſt par une pure bonté & pour notre ſeul bonheur qu'il daigne nous permettre de l'aimer & de l'adorer. Par l'exiſtence même des maux & des déſordres aparens que ſa toute puiſſance pouroit certainement empêcher mais que ſa ſouveraine ſageſſe a volontairement choiſi de tolérer, Dieu nous inſtruit combien ſa majeſté eſt indépendante du plus ou moins de perfection de cet univers & de tous les univers poſſibles qui ne ſont rien en ſa préſence : ce qui n'empêche point que pour nous ſes créatures ce ne ſoit une intime obligation de nous proſterner humblement & avec reconnoiſſance devant notre ſouverain créateur, pleins du déſir de marcher en ſa préſence fidéles à ſon amour & à nos devoirs. Il n'y a point dailleurs pour nous d'autre moïen d'être réellement & intérieurement heureux en ce monde ci; au point que, dans le cas même où il n'y auroit point une autre vie, nous ne pouvons eſpérer ici bas de vraie felicité dans notre cœur qu'en rempliſſant les devoirs dictés par la raiſon & par la conſcience.

" Obſervons * que s'il eſt égal à Dieu d'être
" adoré par des créatures ou de ne l'être point ;
" s'il n'en eſt ni plus ni moins parfait & heureux
" ſoit que l'un ou l'autre arive ; il eſt viſible que
" d'être adoré par telles ou telles créatures, par

" des adorations finies ou infinies, d'un moindre ou
" d'un plus grand prix, tout cela eſt égal par ra-
" port à lui."

Notre devoir n'eſt point d'adorer l'être infini par des homages infinis mais par des homages auſſi étendus que notre capacité. C'eſt une pieuſe illuſion, de préſenter à Dieu les homages de ſon prétendu fils incarné, ſous pretexte qu'ils ſont infinis & ſeuls dignes de ſa grandeur. Ce ſont les homages de notre cœur même que Dieu exige. Ils ne peuvent être vicieux ni indignes de la divinité que dans le cas où ils ſont moindres que l'étendue de notre capacité. La ſuperſtition & l'intérêt des Prêtres tranſplantent toujours la religion hors de nous mêmes & ſur leurs autels, au lieu que c'eſt dans notre propre cœur qu'elle doit eſſentiellement ſubſiſter.

* Je pourois dire que contre la ſuperſtition je fais ici uſage non ſeulement du ſentiment mais des expreſſions mêmes de l'un de ſes plus profonds & plus eſtimables docteurs dans ſon traité *de l'action de Dieu ſur les créatures:* mais peu importe ſon autorité pour ou contre ni celle d'aucun homme quelconque : c'eſt la ſeule lumière intérieure de la vérité qui a droit ſur notre perſuaſion & conviction. Par cette raiſon je cite & cotte rarement, excepté des paſſages que ſans vérification l'on ne pouroit

croire être dans la Bible ou dans les autres écrits que je mentionne.

CXXX. Ceux qui veulent que Dieu ait été obligé de créer de tous les mondes le plus parfait poſſible peuvent en prétendre autant ou du moins avec autant de fondement à l'égard de chaque individu renfermé en notre monde. Or ſi cette prétention eſt folle en l'aplicant à chaque individu, il s'enſuit qu'elle eſt fauſſe auſſi à l'égard de notre monde, le quel très certainement n'eſt à l'égard de la multitude des autres mondes inconnus dont nous apercevons les preuves dans les diſtances infinies du firmament que comme un ſimple individu eſt à l'égard de toute l'eſpéce humaine en général. C'eſt préciſément dans la variété des dégrés de perfection & des talens accordés à chacun que la toute puiſſance ſe plaît à marquer ſa magnificence qui ne connoit d'autre choix ni d'autres bornes que ſa propre volonté. La perfection des ouvrages de Dieu ne conſiſte point à contenir chacun tous les dégrés de perfection poſſibles, mais à contenir chacun les dégrés qui conviennent & ſont proportionés à ſes deſſeins.

Gémiſſant de ce que pluſieurs perſonnes frapées des aparentes imperfections de ce monde ci ſont tentées d'en murmurer contre la ſageſſe divine, & ſouvent les attribuant au prétendu péché originel

ſe jettent en conſéquence dans la ſuperſtition ; nous avons cru devoir les prémunir dans cet article ci & dans le précédent. Nous ſentons bien que quelques-unes inſiſteront particulièrement ſur le mal moral. C'eſt pourquoi en leur faveur nous obſerverons, que le mal moral n'eſt mal que par raport à nous par le manque de conformité entre nos actions & nos devoirs ; mais que ſon phiſique ſe tourne en bien dans les mains de Dieu ; & que le grand œuvre de la nature, qui s'alimente & ſe reproduit ſans ceſſe de ſa propre ſubſtance, ne s'accomplit pas moins par nos vices comme par nos vertus : enſorte que nous pouvons blamer l'homme qui commet le mal moral comme agiſſant contradictoirement à ſes devoirs à ſa félicité réelle & au bon uſage qu'il eut pu faire de ſa liberté ; mais nous ne pouvons blamer Dieu qui le permet, parce qu'il ne le fait que pour ne point geſner notre libre arbitre dans nos actions, & parce que dailleurs tels qu'en ſoïent les effets il les rend toujours utiles conformement à ſa preſcience & à l'ordre même de l'univers.

CXXXI. Quelques voïageurs dans leurs relations parlent comme aïant rencontré des peuples entiers d'Athées ſans aucun culte, gens dailleurs cruels féroces & dénaturés juſqu'à manger leurs ſemblables. Nos ſauvages Américains ſont par eux rangés dans cette claſſe. Véritablement les Européens, qui les aïant provoqués par une invaſion ne les connoiſſent

que par des traits de vengeance & de fureur, ne peuvent pas en dire grand bien. Mais nous autres Quakers, qui nous ſommes comportés à leur égard d'une manière différente des autres Européens, en avons éprouvé des traitemens plus humains. Je m'eſtime heureux de pouvoir déſabuſer l'Europe touchant l'Athéiſme qu'on leur attribue. Etant en converſation avec un de leurs chefs, je ſaiſis l'occaſion d'éclaircir ce point. Il m'aſſura être à ſa parfaite connoiſſance qu'il n'exiſte point une horde de ceux que nous apelons ſauvages dans l'Amerique ſeptentrionale la quelle ne reconnoiſſe le tout voïant & qu'ils le prennent à témoin dans tous leurs traités publics & particuliers. Je lui demandai s'ils ſe réuniſſoient pour adorer : il me dit que quand ils ſont enſemble c'eſt l'uſage que dans une de leur alte en plein champ le chef recommende de craindre le tout voïant & de marcher en ſa préſence. Je déſirai ſavoir, quel crime eſt réputé parmi eux le plus grand. Il me repondit que c'eſt l'adultère, mais que le cas arive rarement. Il ajouta que toutefois il en connoiſſoit un exemple & qu'il avoit vu en cette occaſion là, combien par le crime un homme naturellement courageux devient méconnoiſſable & petit quand il eſt devant l'offenſé ; que celui ci dans ſes violens tranſports fut ſurtout frapé de ce que le coupable eut pu s'oublier juſqu'à outrager dans un degré ſi grand la préſence du tout voïant ; que dans

ſa fureur il avoit été prêt à maſſacrer le coupable ; mais que trouvant plus généreux de pardonner que de ſe vanger il lui avoit fait grace à condition d'en être ſuivi à l'avenir dans toutes ſes courſes & dans tous ſes combats.

CXXXII. Savoir *, ſi notre ame meurt avec le corps ou lui ſurvit ? C'eſt un des grands doutes que les impies opoſent contre la religion, préférant dans cette incertitude l'accompliſſement de leurs déſirs à celui de leurs devoirs. Nous pourions leur obſerver que pour agir avec prudence ils devroient avant que de marcher dans les voïes du vice s'aſſurer au moins que notre ame périt en même tems que le corps : car ſi au contraire elle lui ſurvit, à quelle terrible punition, à quels immenſes chatimens ne s'expoſent-ils point ? Nous pourions en outre ajouter que le doute même en cette matière importante ſuffit pour troubler toutes leurs proſpérités à moins qu'elles ne ſoïent légitimes & doit par conſéquent les déterminer à ne s'en point permettre d'autres. Mais nous allons plus loin & nous diſons que même en ſupoſant notre ame mortelle avec le corps il n'y a point de vraie félicité pour elle pendant cette vie, nous ne voulons point dire au dehors & en aparence mais dans ſon intérieur & en réalité, à moins que de conformer nos actions & nos deſirs aux loix de la raiſon & de la conſcience. C'eſt ce dont il eſt eſſentiel que chacun ſoit inſtruit dans ſa jeuneſſe,

Faute d'en être efficacement prévenue, la multitude s'égare, conſent d'être coupable en vûe d'atteindre au bonheur & s'en éloigne au contraire en proportion qu'elle court davantage après lui dans des voïes d'illuſion. Un à peine entre mille ſemble toucher à ſon but, comblé d'honneurs de richeſſes & de plaiſirs. Mais, tandis que le public le croit heureux, parce qu'il poſſéde tout ce que le vulgaire répute faire des heureux ; ſon cœur lui dit en ſecret, qu'il n'y a point de réel bonheur pour lui, parce qu'aulieu d'établir le ſien ſur les loix de la raiſon & de l'équité il l'a fondé uniquement ſur des biens d'opinion, vuides & inſuffiſans par eux mêmes, acquis ſouvent par des injuſtices & par des crimes. Vous le croiriez ſingulièrement au comble de toutes félicités ce Lord célébre par ſa vaſte opulence ainſi que par ſes grands ſuccès dans l'Inde, ſi lui même n'étoit un exemple à jamais mémorable qu'à force de crimes on peut quelquefois devenir aſſez riche pour calmer les loix mais jamais aſſez pour calmer les éguillons ſecrets de la conſcience. Malgré les jouiſſances de toute eſpéce que les plaiſirs & les beaux arts s'empreſſent à l'envi de réunir autour de lui, un remord rongeur ne lui permet aucun repos. Dans ſon ſommeil troublé, intérompu, il croit voir continuellement les anciennes victimes de ſon iniquité qui demandent vengeance contre lui. Qu'on juge à quels excès il doit avoir ſouffert, quoique

d'une manière cachée, puiſque finalement ſuccombant à la violence des ſuplices intérieurs qu'il endure, au moment où chacun nommant Lord Cleive croit nommer le bonheur même, il ſe tue.

* A cette queſtion, ſavoir ſi l'ame perît avec le corps ou lui ſurvit, ſe réduit exactement celle de ſon immortalité ; parce que l'immortalité proprement dite n'apartient qu'à Dieu ; & bien loin qu'elle puiſſe être un apanage néceſſaire & inſéparable d'aucunes créatures quelconques, leur conſervation même eſt un acte de création continuée, qui depend de la ſeule volonté de Dieu & nullement de leur nature telle qu'elle ſoit corporelle ou ſpirituelle.

CXXXIII. Selon le cours établi par l'auteur de la nature, la matière change de forme, mais ne s'annéantit point. A plus forte raiſon, notre ame n'a-t-elle point à craindre ni à eſpérer ſon annéantiſſement ; elle, dont la ſubſtance ſpirituelle n'aïant point de parties n'eſt ſujette ni à diſperſion ni à corruption comme la ſubſtance corporelle. Je ne dis point l'eſſence mais la diſtinction de ces deux ſubſtances telle que puiſſe être leur nature eſt ſi intimement ſenſible pour peu qu'on veuille y réfléchir que nous pouvons nous diſpenſer d'y inſiſter. Qu'on attenue, qu'on agite, qu'on reſſaſſe une portion de matière tant qu'on le voudra ; qu'elle devienne par comparaiſon avec la flamme ce que celle ci eſt par

raport aux corps peſans ; quelle atteigne les dégrés d'agilité, de pénétrabilité de la matière la plus ſubtile ; ce ne ſera après tout cela que de la matière autrement configurée ou agitée, mais jamais ce ne ſera cet eſprit réfléchiſſant, arbitre & juge de ſes propres opérations, dont la penſée eſt dans un même moment en Europe & en Amérique, parcoure la terre & les cieux, conſidère & aprofondit des vérités & des raports immatériels que rien ſous les ſens ne peut peindre ni définir. Il eſt vrai & certain qu'en cette vie notre ame eſt unie à un corps & par raport à lui à tous les objets matériels dans un dégré plus ou moins grand à raiſon de leur proximité & de leur importance pour la conſervation de ce même corps. Afin que par les beſoins corporels notre ame ne ſoit point trop remplie ni occupée, il eſt remarquable que la bonté ſuprême a daigné nous accorder l'aide des ſens comme de naturels ſurveillans pour nous en avertir ſoigneuſement. Un ſentiment vif nous abrége toute diſcuſſion & ne nous permet pas même d'être incertains ni pareſſeux par raport à ces beſoins corporels ni par raport à la qualité des ſecours bienfaiſans ou malfaiſans que nous leur portons. Mais de ce que nous avons une ſi grande connection avec notre corps & avec d'autres ſubſtances de même nature à cauſe de lui, s'en ſuit-il donc que nous n'aïons d'idée qu'à l'occaſion du corps ? Peu m'importe ſi tel philo-

ſophe ancien ou moderne * que ce ſoit l'aſſure ainſi : l'expérience m'a convaincu du contraire. Les raports des êtres immatériels en ne les conſidérant même que comme des êtres poſſibles & non exiſtans ; la conſonance ou diſſonance de leurs attributs aperçue par notre eſprit ; les merveilles de l'être en général, de l'être infini & ſouverainement parfait, trop vaſtes pour que notre eſprit borné puiſſe les aprofondir ; mais toutefois indubitablement aperçues par tout eſprit qui pointe vers elles ſa réflexion ; les raports des raports entre les vérités de pur intellect & métaphiſiques, dont certainement notre ame a des notions ; de bonne foi, ſont-ce les ſens qui nous en adminiſtrent les idées ? C'eſt tout le contraire, puiſque nous ne les ſaiſiſſons qu'à proportion que nous faiſons abſtraction & renoncement tant à nos ſens qu'à toutes idées corporelles.

De plus, je prie d'obſerver ce qui ſe paſſe en nous ordinairement lorſque pour la première fois on nous énonce des vérités clairement fondées ſur la raiſon & le bon ſens. Il nous ſemble alors intérieurement qu'on ne nous aprend rien de nouveau mais qu'on aide ſeulement notre mémoire ou notre attention & qu'on ne fait qu'écarter un voile qui nous empêchoit de bien voir ce que nous entrevoïons dejà. Les yeux de notre ame ſont ſi réels indépendanment de l'effet de nos ſens que ſi un eſprit porté à la méditation ſe met à réfléchir ſans aucun ſecours de livres

ni d'inſtructions & à creuſer en lui même il y découvre des richeſſes enfouies & une chaîne immenſe de vérités ſi conſtantes & ſi generalement uniformes qu'en Europe dans l'Amérique ou dans l'Aſie, &c. tout homme qui s'aplique aux mêmes combinaiſons ſoit ſur les nombres arithmétiques ſoit ſur les principes généraux de la morale trouve les mêmes réſultats tant que ſon attention n'eſt point diſtraite ou ſéduite par des préjugés : enſorte que comme nier l'influence des ſens ſur l'ame ſeroit une pure folie, de même auſſi c'en ſeroit une d'un autre genre que de nier l'exiſtence de ces idées immaterielles & univerſelles dont la chaîne & le dévelopement ſe manifeſtent à notre ame indépendanment de nos ſens.

Afin qu'on ne m'attribue point, à cauſe de ce qui précéde, de croire que nous naiſſons avec des idées innées; je déclare poſitivement que je ſuis fort éloigné de cette opinion autant que je le ſerois de dire qu'un enfant aperçoit & diſtingue les objets dans le ſein de ſa mère ou dès qu'il vient au monde. Mais comme cet enfant a toutefois des lors des yeux propres à les voir un jour à meſure que ſes organes ſe débrouilleront & ſe fortifieront ; de même il naît avec la faculté d'apercevoir intérieurement la lumière du ſoleil univerſel de nos ames, du quel celui qui éclaire nos yeux corporels n'eſt qu'une image foible & imparfaite. Or quoique ce ſoleil ſoit conſtamment le même pour tous, je confeſſe qu'en nous

la faculté intellectuelle eſt ainſi que celle des yeux du corps ſuſceptible de dégrés & d'obſtacles comme auſſi d'améliorations & de ſecours acceſſoires : progrès & altérations dans cette faculté intellectuelle qui n'empêchent point qu'elle ne ſoit cependant une faculté primitive & eſſentielle à la nature de notre ame, comme nos yeux le ſont à notre organiſation malgré qu'ils ſoient ſouvent foibles malades ou endormis.

Quoique Dieu ne nous ait point donné de connoître à fond l'eſſence de la matière ni celle de l'ame ni de pouvoir par conſéquent contenter toute curioſité à cet égard, toutefois il nous a ſuffiſament accordé de connoiſſance pour diſtinguer que l'une n'eſt point l'autre : & dailleurs l'exiſtence de notre ame eſt ſi certaine pour elle même qu'elle ne peut même en douter ſans exiſter ; enſorte que dans l'ordre des vérités ſa démonſtration eſt primitive & plus facile que celle de l'exiſtence de notre corps.

Convaincu, non ſur oui dire mais par mes propres reflexions, de la diſtinction entre l'ame & le corps ; intérieurement je conçois que quoique l'union des deux ſubſtances ſoit néceſſaire pour conſtituer l'homme, elle ne l'eſt pas toutefois à l'exiſtence de chacune ſéparement. Lorſque le corps après notre mort retourne ſe confondre parmi ſes primitifs élémens, il achéve ce qu'il avoit dejà commencé de faire pendant notre vie : l'ame dégagée de

ſes entraves n'en devient que plus active & plus entière dans ſa ſphère intellectuelle, dans ſon propre élément, c'eſt à dire, en Dieu, dont la préſence fait alors ſon bonheur ou ſon malheur, ſelon qu'elle même a opéré ſa deſtinée par l'uſage de ſon libre arbitre pendant le cours de cette vie mortelle.

Scïons en très perſuadés : ce n'eſt pas en vain que Dieu a mis en nous le déſir de l'immortalité & celui d'une félicité ſans bornes que rien hors de lui ne peut contenter. S'il ne nous eut point deſtinés à jouir de ſes bontés, il n'eut point mis en nous des élans vers elles ni cette ſoif de l'être & du bien être en général qui ſont lui même.

Nous enſeignons les mêmes vérités, diront les ſuperſtitieux. Oui, vous les enſeignez, mais en y joignant des fables qui y nuiſent. Ce ſont ſeulement ces fables que nous détruiſons ; & la vérité brille alors d'un éclat plus pur. Chacun ſait aſſez que la préſence de Dieu ſuffit pour faire par elle même la récompenſe des bons & la punition des méchans dans le dégré qu'il plaît à ſa bonté & à ſa juſtice ſans que pour conçevoir un paradis & un enfer après cette vie il faille recourir à des dogmes abſurdes ni à de ridicules fictions telles que les viſions de Sainte Théreſe citées par Nicole dans ſon traité des quatre fins de l'homme où dailleurs il y a du bon.

* Locke eſt ſans contredit le plus reſpectable de

ceux qui ont attribué à nos ſens l'origine de toutes nos idées. Ce principe de la vieille école ſembloit faire Théſe contre les idées innées dans la première édition de ſon *Eſſai ſur l'entendement humain*, mais il eut ſoin de l'en retrancher depuis, parce que la ſubſtance même de ſon livre y fait contradiction, n'aïant pu s'empêcher d'y reconnoître deux ſources où notre entendement puiſe toutes ſes idées ſimples, les unes que nous recevons du dehors par l'action des ſens, & les autres que notre entendement trouve en lui même conſiderant ce qui s'y paſſe. Locke apelle ces deux ſources, la ſenſation & la réflexion. Les idées des qualités ſenſibles, dit-il, ne peuvent venir dans l'eſprit de l'homme que par l'action des ſens ni celles des opérations d'une ſubſtance penſante que par ce qu'il trouve en lui même, ſavoir, perception, penſée, doute, croïance, raiſonnement, connoiſſance, volonté, &c. il apelle tout cela expérience. Ce mot dans le langage n'eſt qu'un ; maîs les ſources de cette expérience, c'eſt à dire de nos idées, ſont réellement deux ſources diſtinctes, comme il l'avoue lui même ; nos connoiſſances intellectuelles aïant leur ſource dans l'entendement lui même, ſource différente de l'action des ſens & qu'on doit ſe garder de confondre avec celle ci. Ne croïez point que la ſource de nos connoiſſances intellectuelles ſoit dans les écrits de Locke une pure faculté paſſive ; il l'a regardé comme une puiſ-

ſance ſi active qu'il lui attribue la formation des idées les plus abſtraites & les plus illimitées, comme nous aurons occaſion d'en parler ci après.

Bien loin qu'il ait cru la matière éternelle & premier principe des êtres penſans, il dit qu'elle eſt neceſſairement l'ouvrage d'un être intelligent éternel & très puiſſant; que de ſa nature elle eſt viſiblement deſtituée de ſentiment, de perception & même de mouvement; & qu'il n'eſt pas moins au deſſus de la capacité de la matière & du mouvement de produire la connoiſſance qu'il n'eſt au deſſus des forces du néant de donner l'exiſtence à la matière. Telles ſont ſes expreſſions: & cependant il avance que peut-être il nous ſera éternellement impoſſible de connoître, ſi Dieu n'a point donné à quelques amas de pouſſière diſpoſés d'une certaine façon la puiſſance de penſer.

Doute inconſiſtent & d'une dangereuſe conſéquence. Matière & penſée ſemblent certainement les deux extrémités les plus opoſées dans la nature & preſque deux contraires excluſifs. Je conçois, cependant, qu'à un corps organiſé d'une certaine façon ſe peut joindre la puiſſance étrangère de penſer; comme, par comparaiſon à une bougie ou lampe préparée, la quelle j'allume préſentement, eſt jointe la puiſſance d'éclairer. Mais, ainſi que cette bougie ou lampe quoique d'une eſpéce convenable ne s'allumera point & ne donnera point de

lumière à moins qu'on ne lui communique un feu élementaire qui vient agir ſur elle & s'incorporer pour ainſi dire avec elle pour le tems de ſa durée : de même, un corps doué de tous ſes organes n'eſt point toutefois celui d'un être penſant, s'il n'eſt animé par la puiſſance de penſer, la quelle en eſt abſolument diſtincte comme il eſt viſible dans un cadavre, & la quelle ſans aucun changement que de nom eſt préciſement ce que nous apellons *ame*.

Nous ne parlerons point ici de celle des bêtes, qui, non obſtant qu'elle paroiſſe très ſenſible, ſemble tendre ſeulement vers des objets matériels prochains & paſſagers. Mais quant à l'ame humaine, dont nous pouvons parler avec plus de certitude aïant pour guide celle de nos ſentimens intérieurs & la quelle ame a une naturelle tendance vers l'immortalité ſans égard pour le corps & ſouvent même en le ſacrifiant volontairement ; nous devons obſerver que non ſeulement elle n'eſt pas plus annéantie après ſa ſéparation d'avec le corps que ne l'eſt ce feu élémentaire qui ceſſe de briller après l'extinction d'une lampe ſans ceſſer pour cela d'exiſter ; mais que très particulièrement ce *moi* qui conſtitue l'identité de notre ame ; ce *moi* qui ſe reconnoit ſoi même comme l'auteur & l'arbitre de ſes bonnes ou mauvaiſes actions, qui s'en loue ou s'en accuſe, doit ſubſiſter après la mort du corps comme il ſubſiſtoit auparavant malgré les continuelles variations

de ce même corps. Que l'on réfléchiſſe un peu, combien pèſent les alimens ſoit ſolides ou liquides qui entrent dans le corps d'un homme durant une longue ſuite d'années : combien néceſſairement ce corps eſt différent de ce qu'il ſeroit, ſi les particules qui l'ont jamais compoſé n'étoient preſque toutes diſperſées & auſſi réellement mortes à l'égard de cet homme comme le ſeront après ſon decès celles qui reſtent en remplacement des anciennes. Cependant ce *moi*, qui conſtitue l'identité de l'ame telle que puiſſe être ſon eſſence, a toujours exiſté : & pourquoi ne continueroit-il pas à exiſter de même après une nouvelle & dernière altération du corps comme il a fait après les précédentes ? L'idée de la juſtice divine ne permet aucun doute à cet égard. Se pouroit-il ſous le gouvernement d'un etre ſouverainement juſte & infiniment parfait qu'il n'y eut point après notre mort une récompenſe pour les bons & une punition pour les méchans ? N'y a-t-il pas en ce monde des gens calomniés, malheureux, perſécutés & mis à mort à cauſe même de leur honêteté ; tandis que leurs perſécuteurs triomphent avec inſolence & s'engraiſſent d'iniquités ? Regardez ce monſtre qui, pour s'élever & s'enrichir, volontiers affameroit & égorgeroit tous ſes compatriotes : affectant d'être libre des vaines craintes d'un autre monde, il ſemble finir mollement & ſans remord une vie plongée dans les plaiſirs ainſi que dans les

crimes. N'eſt-il pas lui même un argument & une preuve qu'il doit y avoir après la mort une punition pour les méchans & un meilleur ſort pour les gens honêtes ? C'eſt un dogme incontrovertible, fondé ſur les lumières de la raiſon univerſelle & que tout homme qui fait uſage de ſes facultés naturelles pour réfléchir ne peut s'empêcher de reconnoître par ſon propre jugement. Ce dogme n'a pas beſoin d'autre autorité ni d'autre appui que celui de la raiſon : & c'eſt l'expoſer à devenir douteux, ſurtout pour des gens intéreſſés à l'annéantir, que de le fonder ſur une prétendue révélation en y joignant des fables abſurdes telle que celle de la réſurection générale de tous les hommes avec leurs mêmes corps, la quelle ſupoſe poſſible contre les loix de la nature l'identité phiſique des mêmes corps. C'eſt une erreur pieuſe & une ineptie dans de bonnes gens ; mais de la part de matérialiſtes cachés ſous le manteau de la philoſophie & de la religion, c'eſt une maligne adreſſe que de déplorer l'impuiſſance de la raiſon humaine à rien connoître de l'exiſtence & du ſort de nos ames après notre mort & de s'en référer ſur ce point à la révélation. Cette ſorte là de philoſophes & les impies ſavent bien ce qu'ils doivent croire & attendre d'une fabuleuſe révélation. Mais quelle illuſion intérieure peuvent-ils ſe faire de bonne foi contre les enſeignemens de leur propre faculté naturelle de réfléchir & contre le témoig-

nage de leur propre conſcience quand ils voudront ſincèrement y prêter attention ? Peuvent-ils nier que l'univerſel créateur, l'etre ſouverainement parfait, ſoit juſte & équitable ? Les concluſions de ce principe & l'examen de leur propre conſcience les inſtruiront de tout ce qu'ils craignent peut-être mais qu'il leur importe infiniment de ſavoir. C'eſt aparament afin de ne point découvrir la vérité touchant l'exiſtence & le ſort de notre ame après notre mort, qu'aulieu de conſulter la raiſon univerſelle & notre conſcience qui ſont toujours prêtes à nous en donner la ſolution, nous allons la chercher vainement derrière le voile impénétrable que le grand architecte de la nature a fixé ſur la partie intérieure de ſes ouvrages, c'eſt à dire, ſur leurs eſſences, & ſur celle des eſprits ainſi que ſur celle des corps. Recherche infructueuſe de la part des philoſophes & qui ne ſert qu'à embrouiller parmi eux ce qui eſt clair & certain au tribunal du ſens commun, dont la lumière ne permet pas de faire grand cas du doute élevé par Locke touchant l'eſſence de notre ame en tant que ce problême eſt uniquement fondé ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas & croïoit lui même comme éternellement impoſſible de connoître. Telle que puiſſe être cette eſſence, nous bornons la réfutation des dangereuſes concluſions, qu'on pouroit eſſaïer d'en tirer, à cet argument irréſiſtible & fondé ſur ce qui nous eſt connu, que,

ſous un Dieu juſte, les vertueux qui n'auront point été récompenſés pendant leur vie, & les méchans qui n'auront point été punis, le ſeront infailliblement après leur mort. Sans franchir, toutefois, les limites de notre ſphère humaine & ſans affirmer de notre ame plus qu'il ne nous eſt poſſible d'en connoître par le ſentiment de ſes opérations en nous mêmes ; on parvient facilement à ſavoir, qu'elle n'eſt point un tas de pouſſière organiſée ; & qu'au moins, elle eſt certainement une ſubſtance diſtincte du corps au quel elle eſt unie, non ſeulement parceque ce même corps ſéparé d'elle eſt abſolument deſtitué de tout ſentiment & de toute penſée, mais en outre, parce que même durant ſon union avec lui elle a des idées & des connoiſſances indépendamment des ſens. Ce dernier point, que j'ai dejà traité, exige pour ſa plus grande confirmation que je réfute une groſſière & palpable erreur de Locke touchant les idées de l'infini, de l'immenſité, de l'éternité, qu'il dit être de notre propre formation.

Elles commencent en nous, ſelon lui, par les ſens & ſe forment par des additions continuelles de notre penſée ſans y voir de fin : mais à l'égard des idées du blanc & du noir, &c. il confeſſe qu'il n'eſt point en notre pouvoir de les augmenter à l'infini par de ſemblables additions de penſée ni de les porter au delà de ce qu'elles nous ſont préſentées par les ſens.

Sur quoi on peut avec raiſon lui objecter que ſi nos ſens poſent des limites aux idées des qualités qui ſont d'une nature bornée, ſans qu'il ſoit en notre pouvoir de les augmenter ; & ſi cependant notre eſprit conçoit un objet, dont la nature n'admet ni ne peut admettre aucune limite ni de tems ni d'étendue ni de perfection ; ce n'eſt donc point à nos ſens que notre ame eſt redevable de cette idée ; ou bien, au delà de nos ſens & confirmé par leur tacite aprobation, il exiſte réellement & ſupérieurement à nos foibles conceptions un objet d'une nature infinie, immenſe, éternelle, qui réunit toutes les perfections poſſibles & ſans l'action du quel nous ne pourions même parvenir à ſon idée.

L'idée de l'infini eſt ſi peu *de notre formation par des additions continuelles dont on ne voit jamais la fin* que j'oſe dire que ni Locke ni perſonne n'a jamais entrepris ce travail, dont la folie & la témérité ſe manifeſtent par un ſentiment intérieur, même aux plus ignorans qui ne ſavent point compter juſques à cinquante. Or cette aſſurance qu'on ne peut jamais voir la fin de ces additions ne ſupoſe-t-elle pas en nous mêmes quelque perception de l'infini qui nous écarte d'y prétendre par nos calculs bien loin que cette perception en ſoit le réſultat ? L'idée de l'infini eſt donc la ſuite d'une vue & perception intérieure différente de celle acquiſe par les ſens & la quelle ne peut venir que du ſoleil univerſel de nos

ämes, principe de toutes vraïes lumières ; feul archetipe, d'après le quel nous pouvons juger des idées qui tendent à l'infini, bien loin de les former par des additions de penfée. On peut voir & trouver le moins dans le plus, mais non pas le plus dans le moins, ni par conféquent l'idée de l'infini dans les additions du fini.

D'ailleurs, fi cette idée étoit de notre formation ; & fi fa perception nous venoit par une autre voïe que par la lumière intérieure & immédiate du foleil univerfel de nos ames quand nous y fommes attentifs ; comment fe pouroit-il que cette idée fut uniforme dans fon entier & dans fes fractions comme elle l'eft pour quiconque y réfléchit chez les divers peuples de la terre, au point que les réfultats des mêmes calculs s'accordent & qu'une erreur en ce genre eft généralement reconnue d'accord pour telle. Il faut donc que tous en jugent femblablement d'après un archetipe invariable & univerfel, le quel conféquement n'eft point ni ne peut être de notre fabrique & ne peut procéder que de Dieu même.

J'en dis autant & en général de toutes les idées que Locke nomme *abftraites ou éternelles*, toujours les mêmes & uniformes pour quiconque y réfléchit en tel païs que ce foit, les quelles il met toutes dans la même cathégorie de notre formation. Sentiment ou expreffion abfurde ! Je ferois davantage furpris d'une pareille mépriſe de la part de Locke, fi je ne

le voïois tout occupé dans ſon ouvrage à combattre les idées innées qu'il ne pouvoit mettre plus bas qu'en les ſupoſant de notre propre fabrique. C'eſt très improprement à la vérité que Deſcartes a emploïé l'expreſſion d'idée innée. Il s'eſt pareillement mal énoncé pour de pointilleux ergoteurs, quoique ſuffiſament bien pour des lecteurs deſintéreſſés & raiſonnables, en apellant conſentement univerſel ſur des objets philoſophiques ce qui n'eſt point celui de tous les individus ſans exception mais ſeulement de tous ceux d'entr'eux qui font uſage de leur faculté de réfléchir par la quelle ils peuvent apercevoir ces idées invariables & uniformes, que Locke lui même reconnoit pour des vérités éternelles. En conſéquence de ce que les idées des objets ſenſibles nous viennent comme d'elles mêmes par l'action des ſens & qu'au contraire celles *abſtraites ou éternelles* exigent de notre part pour les trouver un effort d'attention & de réflexion afin d'écarter le rideau ou la trop vive impreſſion de nos ſens qui nous empêchent de les apercevoir ; je veux croire que Locke a été induit à dire celles ci *de notre formation* comme fruits & découvertes de notre travail par opoſition à leur fauſſe dénomination d'idées innées. Gliſſant ſur ce qui peut n'être qu'une improprieté & inexactitude de mots tant du côté de Locke que de celui de Deſcartes, je dois obſerver que des lecteurs inattentifs ou inintelligens ſe ſont fauſſement perſuadés

que Locke en combattant la forme avoit combattu la ſubſtance des méditations de Deſcartes. Tout au contraire, Locke étant lui même perſuadé des mêmes vérités en a fait un grand uſage quoiqu'en d'autres termes dans ſon ouvrage où il démontre par le raiſonnement contre les Athées & contre les matérialiſtes l'exiſtence de l'etre éternel, très puiſſant, & très intelligent ; première cauſe unique de toute exiſtence & de toutes facultés ; *que ſon nom ſoit Dieu ou autre dès que de ſon idée on peut déduire toutes les qualités qu'on doit lui attribuer.* Remarque de Locke très judicieuſe : car ſous l'empire de la ſuperſtition & de ſes ſupôts tel homme ou tels ouvrages ont été condamnés au feu comme Athées qui étoient fort éloignés du véritable Athéiſme, quand on s'attache plus à la ſubſtance des choſes qu'aux mots. Dailleurs les Prêtres ont coûtume de taxer d'Athéiſme tout livre contraire à leurs fables & à leurs intérêts. Puiſſe la vengeance des peuples abuſés par eux oublier leurs attentats & leurs buchers ! Mais il eſt tems que les magiſtrats ſenſés y mettent une fin & ceſſent de ſe déſhonorer en conſentant d'être les coupables inſtrumens & les vils eſclaves du fanatiſme. Locke lui même, s'il eut vecu dans un païs gouverné par les influences de la fureur théologique, eut peut-être éprouvé perſonnellement & ſans plus de raiſon ce que l'effigie de Deſcartes éprouva en Hollande. Jamais philo-

ſophes, cependant, n'ont paru dans leurs écrits plus que l'un & l'autre pénétrés d'un profond reſpect envers la divinité. Bien loin que Locke ait regardé la réelle morale comme flottante & incertaine, ainſi qu'il ſemble en être accuſé avec fondement d'après des paſſages de ſon ouvrage où il s'agit ſeulement de celle d'opinion & d'inſtitution locale, c'eſt à dire de notre propre formation, & des vertus ou vices qui y ont raport ; il affirme au contraire que la morale, en tant que loi divine manifeſtée par la lumière naturelle, eſt invariable, éternelle, & auſſi capable de démonſtration que les mathématiques.

C'eſt celle ci ſeulement que j'apelle morale dans le cours de cet opuſcule. Cette obſervation doit ſuffire pour prévenir & diſſiper les futiles objections qu'à ſon défaut euſſent pu me faire des gens accoutumés à confondre la vraïe morale fondée ſur les loix invariables de la raiſon univerſelle avec la fauſſe ou incertaine fondée ſur les loix toujours changeantes de l'opinion & des coûtumes. Je ne puis me diſſimuler que pluſieurs n'aiment point la morale en tant que loi inalterable & par ce motif affectent de ne pouvoir comprendre 1°. à quoi peut ſervir dans les viciſſitudes & revolutions continuelles de ce monde une même loi éternelle, parce qu'ils ne ſavent point aparament à quoi ſert une bouſſole ſur une mer agitée par un conflit de vents orageux ?

2°. Comment adapter un principe immuable à des cas diametralement opofés les uns aux autres qui ſemblent convertir le bien en mal & le mal en bien ; & comment agir alors ? C'eſt cependant ce que le bon ſens l'équité & l'amour du prochain enſeignent clairement & autant de fois que de beſoin à un cœur honête, mieux que je ne pourois l'expliquer ; nos actions devant certainement varier ſuivant les circonſtances, quoique toujours dirigées & animées par la même morale invariable.

CXXXIV. Les paſſions depuis le péché d'Adam ſont devenues des inſtincts auſſi naturels à l'homme que les ſentimens de juſtice & de bienfaiſance, obſerveront comme objection ceux qui fondent la morale ſur les écritures révélées & non point ſur la nature de l'homme ni ſur les principes de la raiſon increé indépendans de toute fable. Ils regardent les paſſions comme des fruits du péché originel & comme des éguillons de Satan formant une triple concupiſcence ; d'où ils concluent que ce n'eſt pas ſur des inſtincts naturels que nous devons apuïer pour corroborer notre devoir d'être équitables & bienfaiſans, mais ſur l'exemple de Jeſus qui eſt venu pour nous montrer toute juſtice & nous enſeigner à faire du bien à nos ennemis mêmes.

Nous pourions repondre que non ſeulement la morale, qui fait honneur à l'évangile, étoit connue & pratiquée long tems avant la venue de Jeſus,

mais que le pardon des ennemis étoit en grande eſtime chez les peuples apellés païens. Ce fut ſur cette vertu que Ciceron fonda l'éloge du premier des Ceſars ; & les écrits de cet orateur, qui s'avouoit beaucoup redevable aux philoſophes anciens, ſont une preuve que la morale des gens ſenſés étoit depuis long tems la même comme à preſent. Mais nous étonnerons bien davantage les ſuperſtitieux en leur déclarant que bien loin que les paſſions ſoïent une ſuite du péché originel ni qu'elles ſoïent en elles mêmes condamnables, elles ſont au contraire l'un des plus précieux apanages de la nature humaine pourvu qu'elles ſoient gouvernées par la raiſon.

Ce n'eſt point de la vigueur & de l'activité de notre courſier qu'il faut nous plaindre, mais de notre propre inattention ou maladreſſe à le ménager & à le conduire. N'accuſons point les vents de ce qu'ils agitent la mer ; ſans eux la navigation ſeroit impoſſible à de grandes diſtances ; mais il faut que le pilote ſoit habile & ſoigneux à diriger ſon vaiſſeau, ſans quoi il devient le jouet des tempêtes, il fait naufrage. Images diverſes mais ſenſibles de nos paſſions, qui ne ſont mauvaiſes & nuiſibles que hors du gouvernement de la raiſon, ſans même en excepter la volupté l'amour propre ni i'intérêt contre les quels tant de théologiens ou de moraliſtes déclament ſouvent ſans diſcernement.

CXXXV. Mais qu'eſt-ce que la raiſon ſans la révélation, objectent les ſuperſtitieux, ſinon une inſenſée qui ſe loüe à tous les fous de l'univers, la dupe de ſes propres raiſonnemens & de tous ceux qui veulent lui en impoſer ?

Ce portrait eſt celui d'une ame aveugle & crédule, jouet de l'opinion & du charlataniſme, mais ce n'eſt pas celui de la raiſon. Ceux en général, qui ignorent ce qu'elle eſt, profitent eux mêmes très peu de ſon ſecours & auront peut-être de la peine à me comprendre quand je leur dirai que cette raiſon, la quelle j'énonce devoir être notre bouſſole & notre conductrice, eſt cette même lumière qui éclaire tout homme en ce monde, mais qui luit ſouvent dans les ténébres, parce qu'aulieu de rentrer en nous mêmes pour la conſulter nous ſommes au contraire inattentifs à ſes leçons. Nous courons au dehors nous remplir de tous les préjugés vulgaires ſans choix & ſans nous mettre en peine de les diſcuter ; ou ſi nous avons quelque déſir de le faire, nous prenons alors leçon de charlatans qui nous donnant pour première maxime celle de les croire aveuglement rendent en nous preſqu'incurables les pernicieuſes erreurs qu'ils nous debitent. L'éducation, qui devroit faire les fonctions d'une ſage-femme habile pour aider chez nous la perception du vrai à éclorre, devient au contraire une marâtre qui s'efforce de la faire périr. Il ſemble qu'on s'empreſſe

en général dans notre enfance à pervertir en nous le ſens commun en l'offuſquant par mille préjugés. Le plus capital & le plus triſte de tous dans ſes conſéquences eſt celui de la foi, parceque non ſeulement elle oſe uſurper le nom de Dieu pour nous en impoſer, mais parce qu'elle nous fait même un ſcrupule de réfléchir ſur ce qu'elle nous enſeigne ; elle va juſqu'à dépouiller notre eſprit de ſon droit le plus inaliénable, ſavoir, de ne donner ſon conſentement qu'à ce que l'évidence intérieure le force de reconnoître pour vrai. Or comme cette évidence intérieure eſt la voix de la raiſon & de Dieu même ; il s'en ſuit que la foi, aulieu de nous rendre diſciples de Dieu, nous rend au contraires diſciples preſqu'incurables de l'erreur. La loi de Dieu eſt écrite par la raiſon dans notre ame même, celle au contraire de la foi eſt écrite dans ſes livres révélés : on s'aplique à les lire & à les étudier ou commenter, aulieu de ſuivre les avertiſſemens ſecrets & intérieurs de l'univerſelle raiſon qui les contredit. Bien loin que la foi ſoit un ſecours & un ſuplément néceſſaire à notre ame, elle eſt au contraire un phoſphore qui l'égare : bien plus, elle eſt comme un piége attraïant, où les facultés du meilleur jugement deviennent captives & nulles.

L'hiſtoire qu'on prétend nous donner de la raiſon n'eſt au contraire que celle de la multitude des hommes devenue victime de la mauvaiſe éducation

& des préjugés publics ou celle des ſectes qui ont varié dans tous les ſiécles, aulieu que jamais la raiſon & le bon ſens n'ont varié ni ne varieront ni même ne peuvent varier.

Malheureuſement peu d'hommes ſont fidéles à ne point conſulter un autre oracle que la raiſon pour ſe conduire. On ſoupçonne rarement, dans l'enfance ſurtout, que des docteurs renommés ne ſont que des docteurs d'illuſions. Il eſt difficile de n'être point entrainé avec la multitude ſous la bannière d'un grand nom. Dailleurs très peu contractent de bonne heure l'habitude de réfléchir; & ſouvent, lorſque ſur des matières difficiles ils liſent un ouvrage de quelque célébrité, c'eſt pluſtôt pour s'abréger la peine de penſer que pour prendre ſoin de les aprofondir eux mêmes. Delà vient qu'en général les philoſophes anciens ou modernes & les chefs des ſectes religieuſes ont trouvé beaucoup de partiſans, mais que la vérité elle même a très peu de diſciples, étant beaucoup plus facile de croire que de penſer avec attention. Auſſi n'y a-t-il rien de plus commun que des érudits & des docteurs, mais rien de plus rare que de trouver en eux des hommes de bon ſens & des vrais ſavans.

CXXXVI. Aveuglée & enchaînée par la ſuperſtition, combien la légiſlation même ne fait-elle point de malheureux dans les païs où la foi en de prétendues écritures révélées ſert de guide par pré-

férence aux lumières de la raiſon? Un des plus funeſtes abus de la lettre des évangiles eſt d'avoir ſervi de pretexte pour détruire la liberté de l'homme dans le mariage, tandis qu'au contraire les loix Romaines contentes de pourvoir au bon ordre & au maintien de la ſociété laiſſoient jouir l'eſpéce humaine d'une liberté dont les droits ſont impreſcriptibles. Unis mais toujours libres, l'homme & la femme étoient dans le cas de pouvoir vivre comme amans & maîtreſſes parce que rien que leur propre volonté & leur bonheur ne continuoit à les unir: rien ne les forçoit à vivre enſemble pour ſe quereller & ſe haïr. Préſentement, au contraire, à moins que de mépriſer comme fait la multitude l'obſervation de ſon engagement ou de n'en point ſentir les conſéquences; comment oſe-t-on avec un peu de réflexion ſe marier aux conditions impoſées par les loix temporelles & ſpirituelles? Crainte de s'enchaîner imprudemment dans un malheur ſans reméde ou de ne pouvoir en ſortir que par la violation d'un engagement ſacré; il faut donc reſter célibataire, même par délicateſſe de conſcience autant que par une ſage prévoïance pour ſon propre bonheur. A la vérité dans nos païs Proteſtans on peut quelquefois après bien des formalités legales & des dépenſes conſidérables obtenir un divorce avec permiſſion de ſe remarier à ſon choix. Mais comme il faut pour cela être inſigne-

ment malheureux dans un dégré trop public & par un adultère trop prouvé avant que d'obtenir une juſtice la quelle coûte trop cher pour être eſpérée par les pauvres ; & comme dailleurs les vices du caractère & de l'humeur font communement autant d'infortunés pour le moins que ceux du cœur ; combien de milliers gémiſſent en ménage faute d'une légiſlation convenable & ſecourable tant en faveur de l'un que de l'autre ſexe ! Quelles funeſtes ténébres ſont donc les ſuites d'une fabuleuſe religion, puiſque ce qu'il y avoit de plus ſenſé & de plus intéreſſant au bonheur de l'homme dans les loix Romaines, ſource des modernes légiſlations, eſt préciſement ce que la ſuperſtition a ſuprimé avec plus de ſoins ! Sans doute qu'avec le régne du bon ſens ſous des princes éclairés, les loix du mariage, que l'expérience a fait connoître pour bonnes & avantageuſes chez les Romains, reſſuſciteront pour la conſolation du genre humain. Comme portion ſouffrante de la génération actuelle, j'oſe en reclamer les droits en faveur des générations futures. Il faut eſpérer qu'il viendra de nouveau un tems où un homme de réfléxion poura ſans renoncer aux droits de ſa liberté naturelle & ſans s'expoſer à un malheur ſans reméde contracter pour jouir des félicités d'un légitime mariage. Plut-à Dieu que je fuſſe né dans un tel ſiécle ou que mes regrets puiſſent contribuer à le faire renaître !

CXXXVII. Abſolument inconciliable avec une légiſlation ſage, la ſuperſtition prouve également en cela comme dans le reſte que ſon origine ne vient point de Dieu. Nous avons montré qu'elle n'eſt réellement fondée que ſur des fables & ſur de miſérables Romans décorés du nom de livres ſacrés. Eſt-ce une pareille bouſſole qui doit continuer de ſervir à diriger les loix malgré les reclamations de la raiſon & de la nature ?

Sous telle forme qu'on enviſage la ſuperſtition, l'on ne peut rien trouver de bon qui lui ſoit propre ſinon au profit des Prêtres. Si ſes predicateurs ont paru rendre quelques ſervices dans la ſociété, contribuant à adoucir des mœurs feroces ; ce n'eſt point à ſes ridicules fables ni aux miſtères inintelligibles qui conſtituent ſon fond & ſon eſſence qu'on en eſt redevable, mais uniquement à la morale, ſeule vraie religion, à la quelle la ſuperſtition ne s'adjoint que comme un maſque qui la défigure. Or cette morale, quoique la ſuperſtition prétende s'en faire honneur, non ſeulement eſt beaucoup plus ancienne, mais n'a qu'une involontaire connection avec elle, parce que la vérité n'en veut aucune avec le menſonge. C'eſt pour reclamer les droits impreſcriptibles de la primitive religion, qui conſiſte dans cette morale ennemie des fables, & pour briſer les peſantes chaînes de la ſuperſtition que cet ouvrage a été entrepris par un pur amour de la vérité &

pour l'avantage de l'humanité ſans diſtinction d'aucune ſecte ni contrée quelconque. Le lecteur obſervera que nous n'avons point negligé de combattre l'impieté ainſi que la ſuperſtition & d'indiquer qu'entre ces deux excès il y a un milieu où la raiſon nous preſcrit de marcher à ſa ſuite également éloignés ſoit de l'irreligion ſoit du fanatiſme.

CXXXVIII. De cet opuſcule un prince intelligent tirera concluſion.

1°. Qu'il ne doit point permettre de tourmenter ſes ſujets ni qu'ils ſe diviſent entr'eux pour une théologie qui n'eſt fondée que ſur des fables.

2°. Que la vraie religion eſt toute intérieure; qu'elle conſiſte à adorer Dieu ſincèrement, à l'aimer de tout notre cœur & notre prochain comme nous mêmes.

3°. Que cette religion intérieure eſt la ſeule eſſentielle; & qu'à l'égard du culte extérieur, ſa forme eſt indifférente en elle même.

4°. Que comme le culte extérieur eſt indifférent dans ſa forme, il n'eſt point un légitime fondement pour autoriſer à troubler les conſciences ni la tranquilité des peuples.

5°. Que l'inſtitution des Prêtres n'eſt aucunement de Dieu même, mais qu'elle dépend de la volonté des princes & des magiſtrats ſuivant qu'ils la jugent à propos.

6°. Qu'un clergé, tel qu'il exiſte actuellement

en Italie, en France, en Eſpagne, &c., fondé ſur une impoſture, avec des prétentions d'indépendance des légitimes ſouverains ſous pretexte d'une inſtitution divine & de l'exercice d'une magie ſpirituelle, eſt un abus qui ne doit point être ſouffert dans un païs bien gouverné.

7°. Que ſi l'on ſouffre des Prêtres dans un etat policé, il eſt prudent de ne le faire que comme on le pratique ici en Angleterre, où les miniſtres de l'egliſe le ſont, non pas en vertu d'une ordination divine, mais en vertu de la volonté du Parlement, ſous l'autorité du quel ils exiſtent comme par lui délegués & apointés pour des fonctions dont ils lui ſont entièrement comptables,

8°. Que les uſurpations temporelles des Prêtres doivent être reſtituées au public pour le ſoulagement des pauvres & pour l'acquittement des dettes nationales; & que la dixme étant une de ces uſurpations fondée ſur une impoſture doit être abolie.

9°. Que pour tenir les Prêtres dans une plus grande dépendance du gouvernement; & d'ailleurs, pour empêcher qu'ils ne s'aviliſſent en plaidant comme ils font journellement; il convient qu'ils ne poſſédent à titre de leurs fonctions aucun bien quelconque, mais qu'ils aïent ſeulement des penſions alimentaires païées par le gouvernement.

10°. Que la morale étant la ſeule vraïe religion, c'eſt la ſeule qu'un gouvernement ſage puiſſe for-

mellement autoriſer à prêcher & à enſeigner, ſans toutefois geſner la conſcience ni la liberté des diverſes ſectes tant qu'elles ne troublent point la tranquilité publique ni les bonnes mœurs.

11°. Que des opinions religieuſes ne ſont jamais un ſuffiſant motif de haine & de vexation, mais ſeulement un objet de tolérance & de longanimité : qu'en conſéquence il faut plaindre les gens dans l'erreur & les éclairer ſi l'on peut, mais jamais ne les perſécuter ni les punir, parce que le crime doit ſeul encourir des chatimens.

12°. Que pour obvier aux préjugés anciens & les déraciner, le gouvernement ne peut faire mieux que d'ordonner que tous ſes ſujets ſans exception quelconque aſſiſtent dans le tems de leur jeuneſſe à des catéchiſmes publics où l'inſtruction ſoit purgée de toutes fables & où il ne ſoit enſeigné que la vérité.

13°. Que l'expérience aïant montré combien de tous tems, dans les païs où la ſuperſtition domine, les Prêtres ont abuſé, & qu'ils ſont en faveur de leurs propres intérêts les plus grands ennemis de l'éternelle vérité ainſi que de la ſureté perſonelle des princes dont ils cherchent à envahir l'autorité ; le plus prudent eſt de ſe paſſer de leur miniſtère ; & que prennant exemple ſur ce qui ſe pratique parmi nous autres Quakers, on éprouvera que les bonnes

mœurs en ſeront mieux conſervées & les pauvres mieux aſſiſtés.

14°. Que pour mettre radicalement fin aux conteſtations des diverſes ſectes & aux attentats du fanatiſme ; il eſt eſſentiel de prémunir & d'éclairer les peuples, leur faiſant connoître qu'il n'exiſte point d'autre révélation réelle que celle intérieure de la lumière éternelle & univerſelle ni d'autre évangile vrai que celui de la raiſon & du bon ſens. Tout le reſte n'eſt qu'impoſture. C'eſt du Galbanum debité par des charlatans rivaux & jaloux qui pour leur intérêt perſonnel ont chacun grand ſoin de nous dire *aïez foi dans mes pilules, gardez vous d'en prendre d'autres.*

15°. Que les loix pour rendre les hommes heureux doivent néceſſairement être conformes à leur nature ſans jamais porter atteinte à ſes droits impreſcriptibles ; & que d'ailleurs la juſtice pour être bien adminiſtrée doit être à la portée des plus pauvres ſans qu'il faille être riche pour l'obtenir.

16°. Finalement, Que pour le bonheur de ſes peuples un prince éclairé, loin de prendre avis de la ſuperſtition & de ſes ſupôts, doit dans toutes ſes délibérations conſulter comme ſes plus fidéles conſeillers, incapables de l'induire jamais en erreur, la nature & la raiſon ; & ne doit admettre dans ſes conſeils perſonne qui ne ſoit par deſſus tout autre

talent éminemment doué de bon ſens de juſtice & de bienfaiſance, afin de l'aider à remplir dignement la fonction de père de ſes ſujets. Les ſuperſtitieux ne l'apelleront point un ſaint, mais l'univers le nommera un ſage ; & il le ſera véritablement, s'il eſt en tous points un fidéle diſciple de la lumière éternelle & univerſelle, vrai & ſeul Chriſt des gens de bon ſens.

FIN.

TABLE SOMMAIRE DES MATIERES.

Préface dédicatoire de l'Auteur, vraiment ami du bonheur des peuples & de l'autorité des légitimes ſouverains, mais ennemi des fauſſes doctrines qui y portent atteinte en abuſant du nom de Dieu.

Articles juſques & compris.

1 - 6. Préjugés des intolérans: ils ignorent que ſans exception tous les diſciples de cette lumière éternelle principe du ſens commun, qui éclaire intérieurement l'homme en ce monde, ſont vrais diſciples de Chriſt; tandis qu'au contraire beaucoup de gens qui ſe nomment Chétiens ne le ſont pas véritablement; & que les cultes différens d'un ſeul Dieu ne ſont que comme divers raïons qui viennent aboutir à un même centre.

7 - 11. Paganiſme des Prêtres, qui ſubſtituent la lettre à l'eſprit des écritures, un homme à la divinité, & l'emblême du Chriſtianiſme à ſa réalité.

12 - 18. Le bon ſens a fait admettre en Angleterre avec diſtinction entre les autres ſectes celle des Quakers, qui non ſeulement déteſtent ces abus des Prêtres, mais qui même rejettent leur domina-

tion comme fondée ſur de fauſſes doctrines & cauſe des guerres fanatiques les quelles ont deſolé l'humanité.

19 - 30. Que l'homme a un moïen certain de connoître ſi les révélations attribuées à Dieu ſont vraiment de lui ou non. Que le péché originel, fondement de la doctrine & des miſtères des Prêtres, eſt un dogme impie & injurieux à la divinité. La fauſſeté de ce dogme démontrée non ſeulement par le bon ſens mais même par des preuves phiſiques. Reponſe aux objections des ſuperſtitieux.

31 - 41. Le réve de S. Joſeph digne de correſpondre avec la fable du ſerpent & Eve, afin d'établir auſſi indubitablement le miſtère de l'incarnation comme l'eſt celui du péché originel : deux bons équivalens.—. Que la déification chez les païens ainſi que chez les Juifs n'entraînoit qu'un titre d'honneur, mais nullement l'idée de la divinité que nous y attachons ; & qu'aucun docteur chez les Juifs n'a jamais mieux mérité ce titre que Jeſus. Diſtinction entre l'eſprit & la lettre des écritures. Menſonges groſſiers dans les évangiles mêmes. Trop fatales conſéquences d'adjoindre des fables à la morale qui ſeule eſt la vraïe religion.

42 - 45. Préſervatif contre les faux dogmes des Prêtres : ridicules, qui manufacturent leur divinité avec de la farine : poli-

tiques, qui ſupoſent Dieu entre leurs mains pour faire proſterner les rois à leurs piés.—.Que parmi les Prêtres il y en a cependant qui ſont de bonne foi & qui ne trompent les autres que parce qu'eux mêmes ſont trompés.

46 - 49. Commémoration du fanatiſme pour la terre ſainte. Combien les tems ſont changés ? & que bientôt l'on ſera pareillement revenu d'une ſtupide croïance en des dogmes abſurdes. Leur réfutation continuée.

50 - 51. Qu'un bon prince s'efforcera de guérir ou préſerver ſes peuples des atteintes de la ſuperſtition : mais que les mauvais princes trouveront au contraire leur avantage dans le ſoutien de cette ſuperſtition dont les écritures ſacrées autoriſent le deſpotiſme & la tirannie comme elles autoriſent pareillement toutes ſortes de crimes & d'abſurdités : ſuffiſant motif pour les rejetter. Que la Bible probablement aura bientôt le même ſort des écrits d'Ariſtote, qui pendant près de deux mille ans furent regardés comme la lumière du monde & dont la lecture fut recommendée par un concile, mais reconnus adjourd'hui pour ce qu'ils valent.

52. - - Précis de la doctrine des Prêtres : & que leur prétendue révélation, loin d'être aſſez claire & poſitive pour mettre fin aux incertitudes de l'eſprit humain,

eſt devenue pour eux mêmes une ſource inépuiſable de querelles abſurdes & embrouillées.

53 - 60. Que c'eſt la raiſon qui ſeule nous convainc de l'exiſtence de Dieu, la foi ſupoſe cette exiſtence & ne fait qu'y joindre des fables deſtructives de la vraie religion, qui ne conſiſte ni dans des croïances ni dans des opinions mais dans les ſentimens du cœur.—.Comment ſe ſont formé les dogmes de la foi & comment Rome en crée de nouveaux.—.De la tradition & particulièrement des conciles formés à l'inſtar des aſſemblées des Amphictions à Delphes, qui excommunioient, qui vendoient la rémiſſion des péchés, & qui finalement cauſèrent la ruine de la Gréce en ordonnant des guerres ſaintes, comme Rome ordonna depuis des croiſades pour enrichir ſon égliſe aux dépens des croïans.

61 - 88. Heureux tems pour les Prêtres que celui où preſque perſonne ne ſavoit lire & où l'imprimerie n'avoit pas encore rendu familière l'entière connoiſſance ni de l'ancien ni du nouveau Teſtament ni des conciles! Pour prouver que l'ancien & le nouveau Teſtament ne ſont point des livres divins, que peut-on alléguer de plus fort que leur contenu même? Examen de Moiſe dans les points les plus intéreſſans tels que ſa phiſique; ſa fable du ſerpent & Eve & les interprétations qu'on en a faites; ce

qui donne lieu de discuter la possibilité des deux principes & celle de la chute des anges ; la formation d'Eve, & à cette occasion, de la sainteté du mariage ; l'histoire de Cain ; le repentir de Dieu ; l'arche de Noé & le prétendu déluge universel ; les animaux purs & impurs ; l'antiquité du monde ; Abraham & son alliance avec Dieu, fondement de la religion Juive & de la Chrétienne ; pourquoi ce Patriarche est surnommé le père des croïans ? Isaac ; Jacob & Esau ; l'échelle misterieuse ; l'histoire de Joseph ; la sortie de l'Egipte & à cette occasion quelques observations touchant les miracles. Moise a-t-il jamais connu l'Egipte ? Cette même question se trouve encore plus formellement décidée sous le N° XCV. Portrait de Moise d'après la Bible même.

89 - 96. Quelques principaux traits des livres de Josué ; des Juges, de Samson, de Ruth, de Tobie, & des Rois. On a eu soin de démontrer que le trosne des princes a un fondement autrement solide & respectable que ces misérables Romans qu'on nomme sacrés.

97 - 99. Observations touchant les Pseaumes & touchant les prophéties en général. Que le créateur du ciel & de la terre, manifeste par ses ouvrages & par notre existence, n'a pas besoin des passages obscurs de livres douteux pour prouver sa divinité ; & que le Dieu caché des

Prêtres eſt un faux Dieu qu'ils s'efforcent d'adjoindre au véritable, dont l'unité eſt l'eſſence.

100 - 101. D'Iſaie ainſi que d'Elie & de ſon diſciple Eliſée. De leurs miracles & particulièrement de l'ombre du ſoleil rétrogradée. Quelques importantes réflexions à ce ſujet.

102 - 104. Quelques traits d'Ezechiel, d'Oſée, & de Daniel. Jeremie & Amos en formelle contradiction avec Moiſe.

105 - 108. Du nouveau Teſtament. Que le Juif Jeſus étoit un philoſophe ſans fanatiſme, un adorateur du vrai Dieu, un ennemi des hipocrites & des cérémonies ſuperſtitieuſes. Que ſes diſciples ont voulu en faire un Dieu, mais que leurs récits pleins de contradictions n'en peuvent impoſer qu'à des gens abſolument déterminés à être crédules. Qu'il y avoit autrefois quarente évangiles fabuleux, on en mentionne même cinquante deux, parmi les quels on en a depuis choiſi quatre au concile de Nicée du tems de l'empereur Conſtantin; & que ceux qui ont fait ce choix n'ont certainement point été témoins des faits ni des paroles qu'ils contiennent. Que le Platonicien, qui a écrit ſous le nom de S. Jean, a eu ſoin d'écarter tous les miracles ſur les poſſédés mentionnés par les autres évangeliſtes, lui même en jugeant alors comme on eſt forcé d'en

juger aujourd'hui où l'on ſait que ces belles hiſtoires ainſi que le pouvoir ſur les puiſſances de l'air ſont des abſurdités manifeſtes.—.Indigne portrait que l'evangile & que S. Paul nous donnent de la divinité. Combien ils la défigurent pour exalter l'homme Jeſus! Que Dieu n'a pas beſoin du ſang des animaux ni d'aucun homme; & que ſa miſéricorde eſt le ſeul réel & ſuffiſant fondement de nos eſpérances. Le peu de crédit que S. Paul mérite rendu palpable par ſa fauſſe prophétie aux Theſſaloniciens & par ſes raptures au troiſieme ciel. Qu'il n'y a ni apôtre ni prétendu Chriſt dont l'autorité doive nous faire admettre rien qui ſoit contraire aux principes de la nature & de la raiſon ni à l'idée de l'être ſouverainement parfait. Dieu ne peut jamais être en contradiction avec lui même & le ſeul évangile véritable eſt par conſéquent celui du bon ſens.

109. - - - Quatre importantes réfléxions pour contribuer à diſſiper les préjugés de la ſuperſtition Européenne. [Liſez les].—. Que rien n'eſt Dieu ni Chriſt que Dieu ſeul; & que tout prétendu miſtère qui affoiblit cette eſſentielle vérité ſoit dans la ſpéculation ou dans la pratique n'eſt qu'un miſtère d'ignorance & d'iniquité.

110. - - - Malheureuſement pour la Bible & pour les Prêtres on ne croit plus ni aux magiciens ni aux poſſédés: les grands fondemens de la foi ſont détruits. Reſte

à ſavoir, ſi l'on doit continuer à laiſſer jouir du nom de livres ſacrés de miſérables Romans qui acréditant cette ſuperſtition furent cauſe de la ſéduction & de la mort d'un nombre infini de gens.

111 - 112. Des martirs réels & des miracles ſupoſés. Du ſacré Bambin d'*Aracœli*. L'egliſe Romaine connoit bien que ſes évangiles ne ſont revêtus d'aucun certificat autentique; les fraudes préparées pour un tems futur ſeront dans une meilleure forme.

113. - - - Que le ſacerdoce ancien & continué, s'il étoit une preuve de la vraie religion, prouveroit encore plus en faveur des Chinois & des Guébres que non pas en faveur de l'egliſe Romaine.

114 - 115. Une ſingulière religion que celle qui a beſoin du témoignage d'autrui & qui ne porte point ſon évidence avec elle même! C'eſt pour s'en faire eux mêmes les oracles & les réels médiateurs que les Prêtres en établiſſent une ſemblable à leur profit.—.Du pouvoir des clefs & de l'excomunication.

116 - 117. Que les gens ſavans & vertueux, dont preſque chaque ſecte ſe fait honneur, ne ſont point une preuve que telle ſecte ſoit excluſivement la vraie religion, mais prouvent ſeulement que malgré la diverſité des opinions & des cultes il y a toutefois une unanimité dans les principes eſſentiels de la morale qui rend

ſemblables par le cœur les honêtes gens de toutes les ſectes.—.Qu'il peut y avoir différens cultes extérieurs analogues à la diverſité des légiſlations & des climats, mais qu'il n'y a & ne peut y avoir partout l'univers qu'un ſeul & même vrai culte intérieur, l'amour de Dieu & du prochain ; culte eſſentiel, qui ſuplée à tout mais ne peut jamais être lui même ſupléé.

118. - - - Le moïen de ſe paſſer des Prêtres à l'inſtar des Quakers.—.Que l'inſtruction de la jeuneſſe dans des écoles publiques pour tous ſans exception ſemble néceſſaire pour extirper les anciens préjugés.

119. - - - Combien les moines ſont dangereux. Avec quelle prudence en Angleterre on décilla les yeux du peuple à leur égard.

120 - 122. Comment on doit juger de la mère ſainte egliſe d'après ſes évangiles mêmes. Origine & progrès de ſon édifice politique.—.Néceſſité pour les princes d'être en garde contre ſes émiſſaires & ſes ſupôts.—.Qu'une recherche dans l'origine des biens eccléſiaſtiques eſt ce que la cour de Rome redoute davantage.

123 - 125. Les préjugés de la ſuperſtition nuiſibles à la population, nuiſibles au bonheur de l'homme, & injurieux à la divinité même.

126 - 127. Que l'évangile de la raiſon pour être plus pur que celui de la ſuperſtition n'en

impoſe pas moins la néceſſité de tous les actes intérieurs & extérieurs qui conſtituent l'homme ſincèrement vertueux. Les ſources de la morale & de la paix intérieure indépendantes de la volonté de l'homme & les mêmes pour tous. Analogues à notre nature, elles ont racine avec nos inſtincts naturels.

128. - - - De nos devoirs envers Dieu. Que ſon exiſtence prouvée ſurtout par la notre propre eſt ſi manifeſte dans la conſidération du ſpectacle de la nature que s'il y a des gens qui ſemblent la nier de bonne foi ils ont plus beſoin d'une ſalutaire médecine pour ſe guérir le cerveau que non pas d'argumens philoſophiques pour ſe convaincre l'eſprit.—.Qu'il doit y avoir un culte dans la ſociété mais que ſa forme eſt peu eſſentielle pourvu qu'elle ſoit l'expreſſion de cœurs ſincères.

129 - 131. Reponſe aux objections contre la Providence tirées du mal phiſique & du mal moral.—.Contre le préjugé que Dieu a dû faire notre monde le plus parfait poſſible ſelon notre manière d'en juger.—. Que notre devoir n'eſt point d'adorer l'être infini par des homages infinis, mais par des homages auſſi étendus que la capacité de nos deſirs. L'intérêt des Prêtres invente des miſtères afin de tranſplanter la religion hors de nous mêmes ſur leurs autels, aulieu que c'eſt dans notre cœur qu'elle doit eſſentiellement

exiſter.—.De l'Athéiſme fauſſement attribué aux ſauvages Américains.

132 - 133. De l'immortalité de l'ame ; prouvée, telle que ſoit ſon eſſence. Réfutation de quelques erreurs de Locke.

134 - 135. Des paſſions ; & de la raiſon. Reponſe aux objections des ſuperſtitieux.

136 - 137. La liberté de l'homme dans le mariage détruite par la lettre des évangiles.—.Qu'abſolument inconciliable avec une légiſlation ſage la ſuperſtition prouve également en cela comme dans le reſte que ſon origine ne vient point de Dieu.

138. - - - Importantes concluſions qu'un prince intelligent poura tirer de cet ouvrage.

FIN DE LA TABLE.

Cet Opuſcule en Anglois par l'auteur même eſt actuellement ſous preſſe pour compte du même libraire, DAVID FOWLER, N° 18, Piazza, Covent Garden, à Londres.

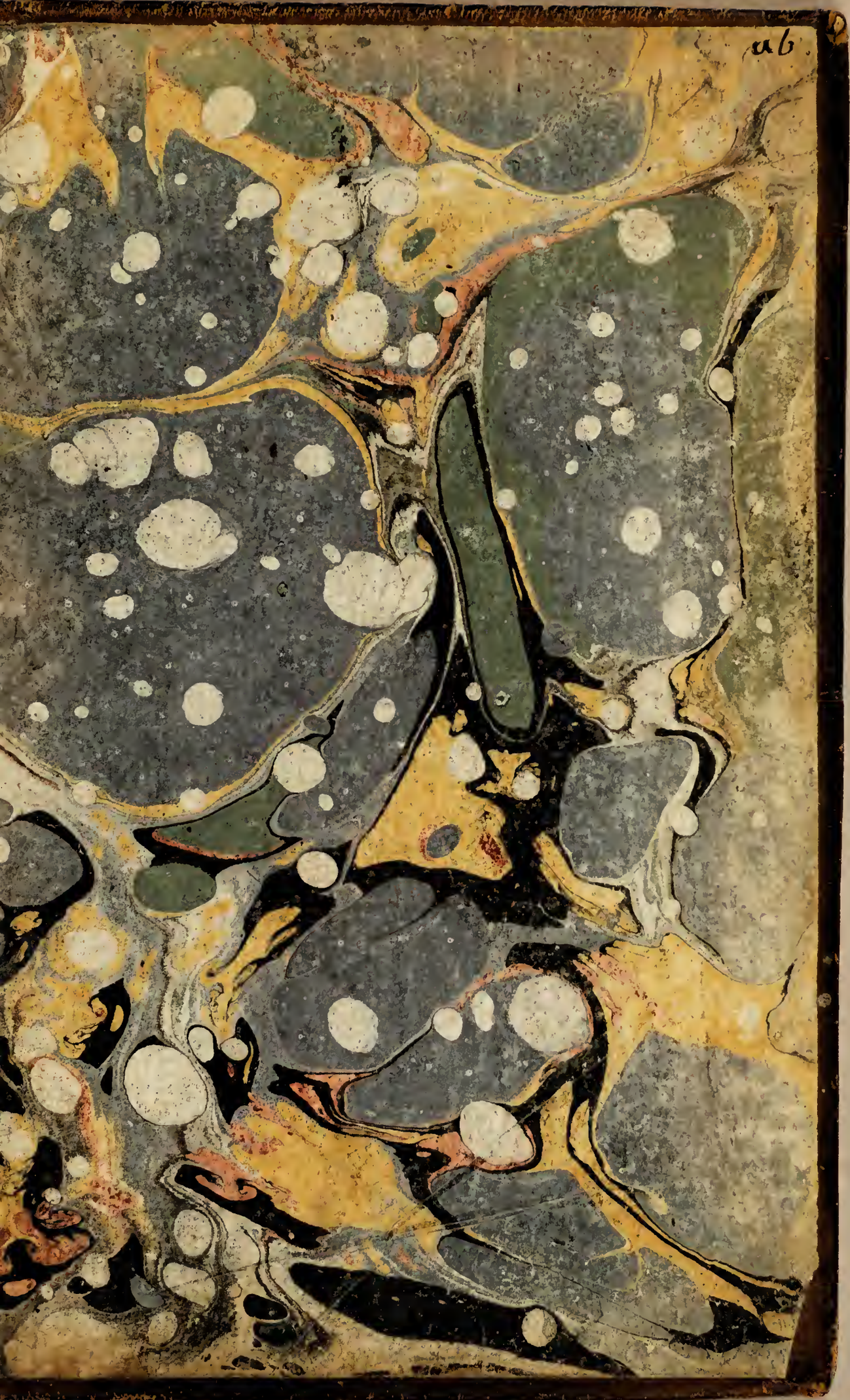
CORRECTIONS.

Page 5, ligne 25, *aulieu de* Iſaac *liſez* Jacob.
Page 6, ligne 1, ——— Jacob *liſez* Iſaac.
Page 40, lignes 21 & 22, *liſez* Le teleſcope & la bouſſole ont été depuis inventés ou retrouvés; la navigation & l'anatomie ont été depuis perfectionnées, &c.
Page 67, ligne 4, ſonhaiterois *liſez* ſouhaiterois.
Page 72, ligne 5, mon pas *liſez* non pas.
Page 85, lignes 5 & 6, il devoiens *liſez* ils devoient.
Page 157, ligne 15, à cauſe de *liſez* à cauſe des.
Page 214, ligne 7, deſabaſer *liſez* deſabuſer.

46-52-59-66-76-84-100-

30-

EA791
0628


ab